Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
83e REGIMENT D'INFANTERIE **HISTORIQUE** **1684-1881**	**Infanterie** **1620-1789**
Auteur :	Origine :
LIEUTENANT PITOT	**SHD** **PN**
Référence :	Transcripteur :
89129 **TOULOUSE IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE** **ED. PRIVAT** **45 RUE DES TOURNEURS 45** **1890**	**MFR** Date : **2012**

Ancestramil

83e REGIMENT D'INFANTERIE

AVANT PROPOS

Faire connaître le passé du régiment, citer les hauts accomplis par les officiers et les soldats du corps, développer le culte du drapeau et l'amour de la patrie ; tel est le but de cet historique.
Le 83e de ligne est formé avec le régiment de Foix le 1er janvier 1791, au moment où on enlève aux régiments les noms de province et de prince qu'ils avaient porté jusque-là, pour leur donner à la place le numéro qu'ils occupaient alors dans l'ordre de bataille de l'armée ; mais sa carrière est courte.
Pour donner de la cohésion aux nombreux bataillons de volontaires organisés avec les levées en masse, un décret de 1793, ordonne la formation de corps appelés demi-brigades, composées chacune d'un bataillon d'infanterie et de deux bataillons de volontaires. Le 1er bataillon du 1er de ligne réuni à deux bataillons de volontaires forme la 1re demi-brigade, le 2e bataillon du 1er de ligne réuni à deux autres bataillons de volontaires forme la 2e demi-brigade, et ainsi de suite pour tous les bataillons de ligne. Le 83e de ligne disparaît dans cet amalgame l'où sort la 83e de demi-brigade de bataille (1793).
Mais cette réorganisation ne peut recevoir une application complète, parce que beaucoup de bataillons d'infanterie étaient aux colonies, ou enfermés dans des places, ou occupés à la répression des insurgés de l'ouest. En compensation, il parait de nombreuses demi-brigades de volontaires qui restent en dehors de toute formation régulière. Le désordre devient si grand que l'on doit en 1796 remanier une deuxième fois l'organisation de l'infanterie. On supprime un grand nombre de demi-brigades, et le numérotage des autres est déterminé par un tirage au sort, sans tenir compte des numéros qu'elles avaient déjà. En conséquence, la 83e demi-brigade de bataille devient 57e demi-brigade de ligne.
La 83e demi-brigade de ligne, formée à ce moment, n'a pas non plus une longue existence.
En 1803, un décret remplace la dénomination de demi-brigade par celle de régiment dont elle fixe le nombre à 90. Comme il existait à ce moment 113 demi-brigades, il faut en faire disparaître 23. La suppression ne porte pas sur les demi-brigades dont le numéro dépassait 90, mais sur celles qui pour une raison quelconque n'avaient pas à cette époque le nombre de bataillons voulu. C'était le cas de la 83e dont le 3e bataillon venait d'être licencié à Saint-Domingue ; ses deux bataillons restants sont versés dans le 3e de ligne (1803).
Le 83e reste vacant pendant le premier Empire.
A la Restauration, les régiments sont réduits à 90 et prennent les numéros de la série naturelle, comblant ainsi les vides qui existaient. Le 83e de ligne est reformé avec le 102e ; mais aux Cent Jours les régiments reprennent leurs anciens numéros, et le 83e redevient 102e.
Le 83e de ligne actuel apparaît enfin en 1855 ; il est formé par le 8e léger, conformément à un décret qui donnait aux régiments d'infanterie légère les numéros à la suie des 75e régiments de ligne.
Le 8e léger avait été créé en 1821 avec la Légion départementale de la Loire, qui remontait elle-même à 1816.
Le régiment prend en même temps le drapeau du 8e léger, drapeau illustré à Gênes, à Wagram, à la Moskova, à Lutzen.
Terminons en disant qu'en 1871 le 83e de ligne reçoit en entier le 3e voltigeurs de la Garde. Ce corps avait été organisé en 1856 devant Sébastopol avec les plus braves de l'armée de Crimée.
Comme on le voit, notre régiment a une généalogie très complexe ; il descend du 83e, du 3e voltigeurs de la garde, et par son drapeau du 8e léger.
Nos allons le suivre sous ses différentes dénominations. Nous le retrouverons toujours discipliné, dévoué à son devoir, fidèle au pays et traversant honorablement les périodes les plus difficiles. Aussi avons-nous la conviction qu'il verra encore de beaux jours. Les désastres de 1870, si grands qu'ils aient été, ne peuvent effacer nos gloires passées et faire à jamais désespérer de la France !

CHAPITRE PREMIER

REGIMENT DE FOIX
1684-1791

Guerre de la ligue d'Augsbourg. – Guerre de la succession d'Espagne. – Guerre de la succession de Pologne. – Guerre de la succession d'Autriche. – Guerre de Sept-Ans. – Foix à Saint-Domingue. – Guerre d'Amérique.

Le régiment qui doit former en 1791 me 83e de ligne est créé, le 13 septembre 1684, au nom de la province de Foix, avec 15 compagnies de 50 hommes venues en partie des régiments de Normandie et de la Marine.
Fort d'un seul bataillon à l'origine, le régiment de Foix est porté à 20 compagnies en 1688, et reçoit le baptême du feu sur le Rhin, aux prises de Philippsbourg, de Manheim et de Frankenthal.
En 1689, il entre dans Cochum par la brèche, et dans cette circonstance son colonel, M. de **BLAINVILLE**, se distingue tout particulièrement.
Foix sert ensuite sur les côtes de Normandie.
En 1691, il va à l'armée des Alpes avec un effectif de 15 compagnies de 45 hommes et prend part à la prise de Montmeillan et à la soumission de Chambéry.
Passé en Flandre en 1692, il assiste au siège de Namur et s'illustre sous la conduite du lieutenant-colonel de **CHAMPAGNAC**, à la bataille de Steinkerque.
Le régiment de Foix se fait encore remarquer l'année suivante à Neerwinden, puis devant Charleroi, où ses grenadiers et un piquet de 50 fusiliers montent à l'assaut de la redoute de Darmay.
Il sert en 1694 à l'armée du maréchal de Boufflers, sur la Meuse, et coopère en 1695 à la défense de Namur contre le **prince d'ORANGE.**
C'est pendant la période de calme qui suit la paix de Ryswick (1698) que les soldats reçoivent le fusil à baïonnette à la place des piques et des mousquets, et que, par contre-coup, les formations linéaires sont réduites de six rangs à quatre.
Au moment de la guerre de la succession d'Espagne, Foix est porté à deux bataillons (ordonnance du 1er février 1701). Il sert en Flandre en 1702, où il prend part au combat de Nimègue et soutient, le 27 juin, un combat particulier dans les bruyères de Moock.
L'année suivante, il passe à l'armée du Rhin.
Son premier bataillon est employé au siège de Kehl et suit le maréchal **de VILLARS** dans sa campagne de Bavière. Entre temps, le lieutenant-colonel **DESROBERTS**, chargé d'aller lever des contributions dans la Souabe, avec 100 hommes du régiment et 50 reîtres, surprend et rançonne les villes de Freding et d'Ebenghein. Attaqué au retour par 200 cuirassiers et 30 hussards, il les repousse après une lutte terrible dans laquelle il est blessé.
Le 1er bataillon assiste ensuite aux affaires de Munderkirchen et Hoschtett, où le colonel de **RAVIGNAN** reçoit des éloges particuliers, puis à la prise de Kempten et à celle d'Augsbourg.
Le 2e bataillon resté sur le Rhin avec **TALLARD**, faisait les sièges de Brisach et de Landau et combattait à Speyerbach ; il passe à son tour en Bavière et s'installe à Ulm.
En 1704, pendant la seconde bataille d'Hochstett, le 1er bataillon est dans le corps de **MARSIN** et le 2e dans celui de **TALLARD**. Leurs débris se jettent dans Brisach avec le régiment de Saintonge et contribuent à repousser la tentative du **prince Eugène.**
Foix, en 1705, dégage le fort Louis et participe à la prise de Drusenheim, de Lauterbourg, de l'ile du Marquisat, des lignes de Stolhofen et de Schorndof, à la défaite du général **JANUS** et à la conquête de Suabs-Germunden (1707).
Envoyé en Flandre en 1708, au moment de la bataille d'Audenarde, il se jette dans Lille où il contribue à la belle défense du maréchal **de BOUFFLERS**.
400 hommes du régiment attaquent la chapelle de la Madeleine dans la nuit du 26 au 27 août, l'emportent et rasent tous les ouvrages de l'ennemi. Le colonel **de RAVIGNAN** et le capitaine **de la CAZE** sont blessés dans cette sortie. Après la prise de cette ville, Foix se retire dans la citadelle et y fit encore une belle résistance. La campagne terminée, il est envoyé sur les côtes de Normandie

où il se rétablit pendant tout l'hiver. Il reparaît l'année suivante à la bataille de Malplaquet, après laquelle il va s'enfermer dans Bouchain. Assiégé dans cette place par le général hollandais **FAGEL** en 1711, et forcé de se rendre, il obtient une capitulation honorable. **MALBOROUGH** ne veut pas la ratifier, et il est conduit en Hollande comme prisonnier de guerre.
Un bataillon est reformé avec les soldats qui parviennent à s'échapper, mais il ne prend part à aucune opération militaire.
A la fin de la campagne, le *régiment de Foix* est reconstitué par l'incorporation du régiment de Blacon et des compagnies franches de Caudenberg, de Guise, de Moncomble et d'Antoine, que l'on avait supprimées (1714-1715).
Quand éclate la guerre de la succession de Pologne, Foix, formé à un bataillon de 16 compagnies de 40 hommes, passe à l'armée d'Italie avec le maréchal **de VILLARS** (octobre 1733), et sert aux sièges de Ghierra, d'Adda, de Pizzighetone, du château de Milan, de Novare, de Tortone et d'Arona.
En 1734, lors de l'attaque des retranchements de Colorno par les Autrichiens (4 juin), il arrive des premiers au secours des troupes engagées et se couvre de gloire en chassant l'ennemi du château et en s'emparant, après un combat meurtrier, du pont de Lorno que les impériaux avaient fortifié. Le colonel **de THOME**, qui avait été grièvement blessé à la jambe, obtint le grade de maréchal de camp en récompense de ses longs services, ainsi que de l'habileté et du courage qu'il avait déployés dans cette affaire.
Le régiment est alors donné à son frère, qui se fait tuer vingt-cinq jours après, à la bataille de Parme (29 juin).
Le 17 septembre suivant, à la bataille de Guastalla, *Foix* forme brigade avec *Picardie*. Cette brigade, placée en premier lieu à la droite de la ligne, est ensuite envoyée en toute hâte à l'aile gauche qui supportait tous les efforts de l'ennemi. Elle arrive fort à propos pour soutenir les escadrons piémontais qui allaient être écrasés. Placée dans les broussailles, à la droite de l'infanterie sarde, elle y fait merveille et décide du succès de la journée.
L'infanterie ennemie, entièrement défaite, laissait sur le champ de bataille 2 000 morts et 7 000 blessés. La brigade, de son côté, était fortement éprouvée : elle avait 22 capitaines, 22 lieutenants et 28 soldats tués ou blessés et, parmi ces derniers, le lieutenant-colonel **de la CAZE**.
Le *régiment de Foix* assiste encore aux sièges de Revero, de Reggio et de Reggiolo (1735), puis rentre en France par Besançon (septembre 1736), et va tenir garnison à Landau.
Il part pour la Bohême au moment de la guerre de la succession d'Autriche, avec des compagnies de 40 hommes (mars 1742), se trouve au combat de Sahay, puis au ravitaillement de Frawemberg, et arrive à Prague au mois de juin. A ce moment, la guerre, les maladies et la misère l'avaient déjà réduit à 398 combattants.
Placé en première ligne pendant le blocus de cette ville, Foix forme brigade avec le *régiment de la Reine* et prend une part active à la sortie du 22 août. Ce jour-là, tandis que les *brigades de Navarre, d'Auvergne* et *du Roi* renversent tout sur leur passage et font fuir les Autrichiens devant leurs baïonnettes, la brigade de la Reine (Reine et Foix) obligée de défiler homme par homme devant un ennemi supérieur qui le fusille, à l'abri de murailles crénelées, ne peut faire brèche dans les retranchements. Trois fois elle revient à la charge avec une vigueur extraordinaire, trois fois elle est forcée de reculer. Ses pertes sont énormes. Le colonel **de BOUDEVILLE** est très grièvement blessé ainsi que les capitaines **FRONTIN**, **FONTANEL**, **BAULIEU**, et le lieutenant de la **BARRE**. Le lieutenant **DUMONTAL** est tué.
Foix quitte Prague le 16 décembre, abandonnant à l'humanité des Autrichiens la plupart des officiers et ses plus braves soldats blessés ou malades dans les hôpitaux.
Il rentre en France au mois de février 1743 et va à Saint-Omer. Quoiqu'il eût reçu des miliciens, il était alors réduit à deux officiers et à moins de trois cents hommes, la plupart éclopés.
En 1744, le régiment à peu près rétabli, part pour l'Italie (6 mars). Il se joint aux troupes espagnoles, entre à Nice (avril 1744), participe à la prise de Villefranche, de Montalban, de Château-Dauphin et au siège de Demont. Ces succès étaient dus à la valeur et à l'entrain du **prince de CONTI**. Il avait su inspirer une telle ardeur à ses soldats, qu'un jour, au milieu des Alpes, leur

annonçant que chaque homme ne toucherait que deux rations pour trois jours, il n'entendit autour de lui que les cris de : « *Vive le ROI ! vive* ***CONTI*** ! le père des soldats ». Une autre fois, pendant le siège de Démont, le général qui commandait le contingent espagnol, effrayé des difficultés qu'offraient les abords de cette place, assurait qu'elle était imprenable. « *Ce mot n'est pas français*, lui répond **CONTI** », et la ville est prise.
Foix prend part ensuite aux sièges de Coni et à la bataille de Madona d'el Ulmi, livrée sous les murs de Coni. Dans cette affaire (30 septembre), il est en avant du couvent de la Madona, à côté de deux batteries sur lesquelles se portent les principaux efforts des Piémontais. Une fois la cavalerie ennemie repoussée, le prince de **CONTI** se met à la tête de Foix et de quelques autres corps, et, s'élançant à la charge, rompt la colonne ennemie, la culbute sur une de ses batteries et en tourne immédiatement les canons contre elle.
Après ces opérations, le régiment prend ses quartiers d'hiver en Dauphiné.
En 1745, il défait un corps piémontais avec le **comte de LAUTREC**, près de Josseau, dans la vallée de Pragellas. Il redescend ensuite en Italie avec le maréchal de **MAILLEBOIS**, fait le siège d'Acqui, et se trouve aux deux malheureuses batailles de Plaisance et de Tidone qui nous font perdre l'Italie. Conduit par le colonel de **GROLLIER**, qui est bientôt blessé, il déploie une valeur extraordinaire dans cette dernière affaire et, par deux fois, repousse les troupes autrichiennes qui voulaient lui barrer le passage de la rivière. Le capitaine **de LASSAIGNE** y reçut des félicitations pour sa belle conduite.
Le régiment se retire en Provence au camp de Puget, et, après que l'ennemi a repassé le Var (mai 1747), entre au camp de Tournoux. Il y demeure jusqu'au 10 septembre, puis va assister aux combats des 17 et 18 octobre livrés autour de Ventimille. Il garde ensuite les débouchés de cette frontière jusqu'à la paix.

Au moment où éclate la guerre de Sept-Ans, Foix est camp du Havre. Il part au mois de mars 1757 pour Stockeim, rendez-vous de l'armée du Bas-Rhin, et se distingue à la prise de Lippstadt où il reste en garnison.
Placé en observation sur la frontière hollandaise au commencement de 1758, il se jette, après la défaite de Crevelt, dans Düsseldorf avec d'autres corps français et autrichiens et, comme les autres corps français refuse d'accepter la capitulation consentie par le gouverneur autrichien. Il est envoyé en Bretagne à sa rentrée en France.

Foix, porté à deux bataillons, passe au service des ports et colonies le 17 avril 1762. Il part le 10 décembre pour Saint-Domingue et y reste jusqu'au mois de juillet 1765. Ses bataillons étaient alors à 8 compagnies de fusiliers et 1 de grenadiers, fortes chacune de 40 hommes.
A sa rentrée en France, il tient garnison au Château-Trompette de Bordeaux et à Blaye. Il va de là à Nantes (novembre 1766), à Port-Louis, Lorient et Belle-Isle (septembre 1767), à Rochefort (mai 1769), puis à Saint-Omer (décembre 1770), à Lille et Aire (1771), à Lorient et Belle-Isle (octobre 1772), à La Rochelle (novembre 1774), à Auch et Nérac (février 1775), à Toulon (octobre 1776).
A la suite de l'ordonnance du 25 mars 1776, les bataillons ont 5 compagnies, dont 4 de fusiliers ; la 5^{e} compagnie est de grenadiers dans le 1er bataillon et de chasseurs dans les 2^{e} ; la compagnie comporte 6 officiers, 17 sous-officiers et caporaux, 2 tambours et 144 soldats sur le pied de guerre et 116 sur le pied de paix, formés en deux pelotons pour les manœuvres.
L'ordonnance du 30 janvier 1778 réorganise le corps des milices et rattache le bataillon de Parthenay au régiment de Foix comme bataillon de garnison, c'est-à-dire qu'en temps de guerre il doit lui servir de dépôt et assurer son recrutement. Jusque-là, les milices avaient été indépendantes de l'armée royale et l'on n'avait jamais suivi de règles fixes pour incorporer des miliciens dans les régiments.
Enfin, par ordonnance du 6 avril 1780, les bataillons n'ont plus qu'un drapeau chacun, porté par le plus ancien sergent-major et gardé par 4 sergents et 8 caporaux. Le 1er bataillon a le drapeau blanc, le 2^{e} conserve le drapeau particulier du corps.

En 1776, 500 hommes du régiment sont embarqués sur la flotte du **comte d'ESTAING**, et le nom de Foix est glorieusement mêlé aux évènements de la guerre d'Amérique. Les compagnies expéditionnaires prennent part, les 3 et 4 juillet 1779, à la conquête de la Grenade, et le 6 au combat naval livré à l'amiral **BYRON**.
Au mois de septembre, elles servent au siège de Savannah, sur le continent américain.
Après un séjour de deux ans à la Grenade, ces compagnies sont embarquées sur le vaisseau « *le Magnanime* » de la flotte du **comte de GRASSE**, et assistent au combat livré, du 9 au 12 avril 1782, contre l'amiral **RODNEY**.
Pendant ce temps, le gros du régiment, qui était à Béziers depuis le mois de décembre 1778, va en novembre 1781 prendre des cantonnements dans le pays de Gex, au moment des troubles de Genève. Il est entier à Strasbourg en 1783, puis à Landau (avril 1786), à Sedan (novembre 1787), et à Givet, à la fin de 1790.
A ce moment, il cesse de s'appeler régiment de Foix, nom qu'il avait si honorablement porté depuis sa création, et devient 83e de ligne.

****

83e DE LIGNE
1791-1796

Armée du Nord et de Belgique (1792-1795).- Combat en avant de Philippeville (23 mai 1792). – Combat sur la Glisuelle (13 juin). – Bataille de Valmy (20 septembre). – Bataille de Jemmapes (16 novembre). – Combat de Tirlemont (16 mars 1793). – Bataille de Neerwinden (18 mars). – Combats près de Bruxelles (19-23 mars). – Sortie pendant le blocus de Cambrai (8 août) ; prise de Poperinghe et d'Hondschoote (6-9 septembre). – Combat devant Menin. – Bataille de Watignies (15 octobre). – Affaire de Marchiennes (25-30 octobre 1793).

Par décret du 1er janvier 1791, les régiments perdent les noms qu'ils avaient portés jusque-là et prennent un numéro d'ordre. En conséquence, Foix, qui occupe à ce moment le 83e rang, devient le 83e de ligne. Le régiment doit se composer de deux bataillons à neuf compagnies, dont une de grenadiers. Le premier bataillon prend le drapeau tricolore, le second conserve l'ancien drapeau de Foix, sans armoiries, ni devises, ni marques féodale. Ces deux drapeaux avaient la cravate tricolore et portaient brodé sur la flamme, d'un côté : « *83e régiment d'infanterie* » et de l'autre : « *Discipline et obéissance à la loi* ».
En 1792, le drapeau tricolore sera donné aussi au deuxième bataillon, et tout le régiment arborera la cocarde tricolore. Enfin, en 1793, le régiment prendra l'uniforme des volontaires, devenu celui de toute l'infanterie.
A la nouvelle de la fuite du roi, les soldats du 83e offrent à l'Assemblée nationale l'argent de leurs masses pour la réparation des fortifications de Givet, et se mettent eux-mêmes à l'œuvre avec une ardeur qui leur vaut, le 12 juillet un décret spécial de remerciements.
Au mois d'avril 1791, le 1er bataillon du 83e, fort de 1 091 hommes, fait partie de l'avant-garde de l'armée de **LAFAYETTE**, rassemblée à Givet. Cette avant-garde est attaquée le 23 mai, à deux heures du matin, par 10 000 Autrichiens, à Florenne, en avant de Philippeville.
Forcée de se replier, après avoir résisté à deux de leurs attaques, elle prend une nouvelle position près du village de Saint-Aubin et les repousse après cinq heures de combat.
Pendant la retraite, le bataillon du 83e, conduit par le lieutenant-colonel de **CHAMPOLLON**, avait marché par échelons de demi-bataillons.
Le 13 juin suivant, durant la marche de l'armée sur Maubeuge, cette avant-garde, établie sur la Glisuelle, est surprise par l'ennemi au milieu d'un orage et forcée de battre en retraite ; mais **LAFAYETTE** arrive à son secours, repousse les Autrichiens et reprend les positions perdues.
Après ces opérations, le 1er bataillon du 83e reste avec l'armée au camp de Maubeuge du 25 juin au 25 août ; il marche ensuite vers l'Argonne, appelé par **DUMOURIEZ**, qui faisait venir à lui l'élite de l'armée du Nord.

Ancestramil

Le 20 septembre, il est dans le corps du général **STENGEL**, chargé de défendre la butte du moulin de Valmy, où appuyait la droite de l'armée française, et repousse une première attaque de l'ennemi à onze heures du matin. Cette attaque, renouvelée à quatre du soir, malgré une pluie battante, échoue encore une fois. Le combat cessa à neuf heures du soir.
Après la retraite des armées coalisées, le 83e reprend la route de la Belgique avec **DUMOURIEZ** et arrive, le 22 octobre, à Valenciennes, où il est replacé à l'avant-garde dans le corps de **BEUNONVILLE**.
Il assiste le 6 novembre à la bataille de Jemmapes qui nous livre la Belgique, puis entre avec l'armée à Mons le 7 novembre, à Bruxelles le 14, à Tirlemont le 20, à Liège le 21. Il prend ensuite ses quartiers d'hiver près de Tongres.
Mais pendant que notre armée se croyait en parfaite sécurité, les Impériaux, concentrés à Juliers, passaient le Roër et venaient la surprendre le 6 mars à Tongres, où se trouvait le général de **CHARTRES** avec les 34e, 83e et 98e régiments d'infanterie.
DUMOURIEZ accourt aussitôt à Louvain, harangue ses troupes, réorganise les divisions, et part le 9 pour tâcher de reprendre Tirlemont dont venait de s'emparer l'archiduc **CHARLES**.
Le combat a lieu le lendemain. L'ennemi, repoussé du village et des hauteurs placées en arrière, où il avait pris une deuxième position, se retire vers Neerwinden.
Ce succès avait rendu confiance et **DUMOURIEZ**, ne trouvant pas suffisant d'arrêter l'ennemi, veut encore donner bataille pour le rejeter sur la Meuse.
L'armée tout entière est mise en mouvement le 18 mars et passe la Géète. La division de Chartres, dont faisait partie le 83e, marche au centre de la ligne et se porte avec **DUMOURIEZ** sur Neerwinden dont elle s'empare après de rudes attaques, malgré un feu d'artillerie formidable.
Mais **DUMOURIEZ**, qui était vainqueur à la droite et au centre, est forcé de donner l'ordre de repasser la Géète à la suite de la défaite de son aile gauche.
L'armée bat en retraite vers Bruxelles, où elle arrive le 25, après avoir tiraillé chaque jour avec l'ennemi (combats entre Saint-Tron et Bruxelles, 19, 22 et 23 mars 1793), et rentre ensuite en France par Halle, laissant la frontière ouverte à l'ennemi.
Le 83e va au camp d'Antoing, près de Tournay (28 mars), puis se rend au camp de Famars, sous Valenciennes, où était réunie une armée de 22 000 hommes.
Le général **DAMPIERRE**, successeur de **DUMOURIEZ**, essaie avec elle de débloquer Condé en opérant sur la rive droite de l'Escaut ; mais il est battu à l'affaire du bois de Bonne-Espérance, près de Valenciennes, et forcé de revenir au camp de Famars.
Le 10 mai, les deux bataillons du 83e rentrent à Cambrai et font partie de la réserve des Armées Réunies et des Ardennes, qui commandait **LAMARCHE**, nommé en remplacement du général **DAMPIERRE**, tué le 8 mai à l'attaque de Raismes. Le 1er bataillon en repart le 25 mai pour entrer dans la composition de la brigade de réserve de l'armée qui était au camp de César (27 mai). Cette armée reste là dans l'inaction pendant deux mois et ne peut empêcher la prise de Condé et de Valenciennes, ce qui cause la disgrâce de **CUSTINE**, successeur de **LAMARCHE**.
A peine **KILMAINE** venait-il de lui succéder que toutes les forces ennemies s'ébranlent pour l'investir dans le camp de César. Il les prévient en transportant son camp à Gavarelle, entre Arras et Douai, de l'autre côté de la Sensée et de la Scarpe (12 juillet). Le 2e bataillon du 83e, resté à cambrai, contribue à la défense de cette place contre les attaques du 8 et du 9 août.
Mais les puissances alliées, jusque-là victorieuses, au lieu de marcher de concert à notre poursuite, se séparent pour agir. Au contraire, **HOUCHARD**, notre nouveau général en chef, réunit ses troupes et se porte au secours de Dunkerque et de Bergues, assiégées par le **duc d'YORK**. Son avant-garde, forte de 10 000 hommes et dont faisait partie le 1er bataillon du 83e, commandée par le **comte d'HEDOUVILLE,** prend Poperinghe le 6 septembre. Il s'empare lui-même d'Hondschoote après une lutte meurtrière. A cette nouvelle, l'armée anglaise, qui assiégeait Dunkerque, s'enfuit précipitamment en abandonnant tout son matériel. Au lieu de la poursuivre et de la couper, **HOUCHARD** envoie sur Ypres une forte division dans laquelle était le 83e ; celle-ci canonne inutilement la ville à boulets rouges pendant trente-six heures et doit se replier devant une armée de secours.

HOUCHARD enlève encore Menin ; mais l'armée est battue le 15 septembre à Courtrai et s'enfuit à Lille.
A la suite de ce revers, **HOUCHARD**, accusé d'avoir trahi les intérêts de la République à Hondschoote, est traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort. Il est remplacé par **JOURDAN**, qui s'était distingué dans la même affaire comme général de brigade (1er octobre1793).
Le 1er bataillon du 83e, à l'effectif de 430 hommes, était à ce moment campé dans les environs de Gavarelle, quartier général de l'armée, et faisait partie des flanqueurs de gauche aux ordres du général **RANSONNET**. Aussitôt nommé, **JOURDAN** se met en marche pour dégager Maubeuge, rencontre l'ennemi à Wattignies et le fait reculer après un combat de deux jours.
Cette victoire fut importante pour la France, car elle empêcha la prise d'une armée bloquée et donna sur ce point un répit de cinq mois.
JOURDAN, après avoir ravitaillé les places de la frontière, rentre au camp de Gavarelle et lance de là des reconnaissances pour occuper l'ennemi. L'une d'elles prend Menin le 23 octobre. Une autre colonne, dirigée par **SOUHAM**, attaque le 25 la ville de Marchiennes, que défendait une forte garnison autrichienne. La ville est enlevée, et on y trouve de nombreux magasins. Cependant le duc d'YORK revient, le 30, avec des forces supérieures, devant lesquelles **SOUHAM**, qui ne faisait qu'une diversion et qui avait atteint son but, se replia. Mais 4 000 hommes, dont le 1er bataillon du 83e, ne peuvent suivre le mouvement rétrograde de l'armée ; ils sont enveloppés dans Marchiennes par une forte division ennemie et forcés de se rendre après une mêlée de quatre heures qui avait été un horrible massacre plutôt qu'un combat, et qui les avait réduits à moins de 2 000. Cette affaire termine les opérations de ce côté pour cette année.
Le 1er bataillon, fait prisonnier à Marchiennes, ne reparait plus à l'armée du Nord.
Reconstitué au dépôt avec les prisonniers qui rentrent vers le mois de décembre 1794 et avec les nouvelles levées, il tien successivement garnison à Versailles, puis à Senlis (5 février 1796, effectif 412 hommes) ; à Bellevue (23 avril, effectif 475 hommes) ; à Charenton (15 mai), et au camp de grenelle (15 juin).
Dans le même temps son dépôt avait été transporté de Laon à Versailles, puis à Ourscamp, près de Noyon, et à Senlis, 15 novembre 1795.
Le 1er bataillon devait servir à la formation de la 153e demi-brigade de première formation, mais, reconstitué trop tard pour cela, il entre directement dans la 7e demi-brigade de deuxième formation le 22 août 1796, et devient 7e de ligne en 1803.
Nous ne pouvons préciser exactement la part prise par le 2e bataillon aux campagnes de 1792 et de 1793. Il reste en garnison à Givet jusqu'au 27 octobre 1792, puis va à Cambrai, qu'il défend contre les incursions de l'ennemi les 8 et 9 a out 1793. Il est probable qu'il a fait partie des bataillons de garnison et plus tard des corps de réserve.
Nous le retrouvons le 7 avril 1794 au camp d'Arleux, dans la division **PIERREQUIN**, à l'effectif de 1 036 hommes, et, le 3 juillet, avec 567 hommes, dans la division **BONNAUD** à Swynaerde ; il était alors dans l'armée de **PICHEGRU**. Enfin, il entre dans la formation de la 154e demi-brigade vers le 7 août 1794, et sous cette dénomination s'illustre dans la conquête de la Hollande. La 154e demi-brigade de première formation devient 10e demi-brigade légère de deuxième formation en 1796, 10e régiment d'infanterie légère en 1803, 85e régiment d'infanterie en 1854.

****

CHAPITRE II

83e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE
1793-1796

Armée d'Italie. – Une femme soldat (la veuve Brulon) ; - Opérations sur Saorgio et dans les vallées de la Vésubia et de la Tinéa (avril 1794) ; prise de Saint-Etienne, d'Isola, de Saint-Martin-de-Lantosque, des cols de Finestres et de Sainte-Anne. – Affaire de Vinadio (5 juin). – Le 3e bataillon fait partie de la défense des côtes. – Les 2e et 1er bataillons passent

à l'armée des Alpes (août 1794). – Reconnaissance dans les vallées de la Maira et de la Stura. – Ces deux bataillons reviennent à l'armée d'Italie (septembre 1794) ; expédition dans la vallée de la Bormida, prise de Cossaria et combat de Cairo. – Préparatifs de descente en Corse (février 1795) ; le 83e va à Toulon. – Le 3e bataillon passe à l'armée d'Italie (septembre 1795). – Bataille de Loano.

Par décret de la Convention nationale, en date du 21 février 1793, sur l'organisation de l'armée, l'infanterie est formée en demi-brigades, composées chacune d'un bataillon d'infanterie de ligne et de deux bataillons de volontaires.
La 1re demi-brigade est composée du 1er bataillon du 1er régiment d'infanterie et de deux bataillons de volontaires ; la 2e demi-brigade du second bataillon du 1er régiment d'infanterie et de deux bataillons de volontaires.
Le reste de l'armée suit le même mode de réunion, de manière que par ordre de numéros les 198 bataillons de ligne, réunis à 396 bataillons de volontaires, forment 198 demi-brigades d'infanterie. Ces demi-brigades se distinguent par un numéro sur les boutons et le drapeau.
En exécution de ce décret, la 83e demi-brigade de bataille est formée au camp de Bruis, près de Breglio, avec le 1er bataillon du 42e de ligne, le 4e bataillon de volontaires de la Drôme et le 2e bataillon de volontaires de l'Isère ; les deux premiers venaient de Corse et le dernier d'Antibes et d'Aix (1er novembre 1793).

A cette époque, fait rare dans l'histoire, le 42e de ligne comptait dans ses rangs une femme liée régulièrement au service.
La veuve **BRULON** était fille, sœur et femme de militaires morts en activité de service à l'armée d'Italie. Son mari faisait partie du 42e régiment (ex-Limousin lorsqu'il mourut à Ajaccio, en 1791, après sept ans de service. Angélique Marie Josèphe **DUCHEMIN**, veuve **BRULON**, rejoignit l'année suivante son père qui servait encore dans le 42e, et se conduisit d'une manière si honorable, soit comme femme, soit comme militaire, qu'elle fut admise au service malgré son sexe. Elle resta sous les drapeaux pendant sept ans et fit sept campagnes, de 1792 à 1798, sous le nom de guerre de Liberté, comme fusilier, caporal, caporal-fourrier et sergent-major.
Dans plusieurs affaires, et particulièrement à l'attaque du fort de Gesco et au siège de calvi, en Corse, elle fit preuve d'un courage et d'une bravoure vraiment héroïques. On lit dans un des nombreux certificats authentiques constatant ses brillants faits d'armes :
*« Que la citoyenne **Angélique Marie Josèphe DUCHEMIN**, veuve **BRULON**, caporal-fourrier faisant les fonctions de sergent, s'est battue à l'affaire du fort de Gesco avec le courage d'une héroïne ; que les rebelles corses et les Anglais ayant essayé l'assaut, nous fûmes obligés de nous battre à l'arme blanche ; qu'elle a reçu un coup de sabre au bras droit et, un moment après, un coup de stylet au bras gauche ; que nous voyant manquer de munitions, elle partit à minuit, quoique blessée, pour Calvi, distant d'une demi-lieue ; là, par le zèle et le courage d'une vraie républicaine, elle fit lever et charger de munitions environ 60 femmes qu'elle nous amena elle-même, escortée de 4 hommes, ce qui nous mit à même de repousser l'ennemi et de conserver le fort, etc. ; qu'enfin, nous n'avions qu'à nous louer de son commandement* ». (Suivent les signatures du caporal et des soldats de son détachement.)
Plus tard, au siège de Calvi, la veuve **BRULON**, manœuvrant une pièce de 16, en qualité de sous-officier, dans le bastion qu'elle défendait, fut grièvement blessée d'un éclat de bombe à la jambe gauche. Cette dernière blessure la rendant incapable de continuer, elle fut admise, le 24 frimaire an **VII** (14 décembre 1798), à l'hôtel des Invalides.
Là elle reçoit, en 1822, le grade honorifique de sous-lieutenant invalide, faveur dont elle s'était rendue digne par ses excellents principes, ses bons sentiments et la considération dont elle jouissait à l'hôtel.
Une autre récompense justement ambitionnée par tous les militaires, officiers et soldats, devait encore être accordée à la veuve **BRULON**. Sur la proposition du maréchal **Jérôme BONAPARTE** et du général **RANDON**, ministre de la guerre, le président de la République décernait à la veuve **BRULON** la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Aussitôt après sa formation, la 83e demi-brigade fait partie de l'armée d'Italie avec le général **DUMERBION** (effectif 1 625 hommes). Ses trois compagnies de grenadiers sont détachées à Breglio et forment, avec celle des 100e et 102e demi-brigades, le 2e bataillon de grenadiers placé sous les ordres de **DALLEMAGNE**.

A cette époque, l'armée d'Italie, commandée provisoirement par **DUMERBION**, occupait en face de l'armée piémontaise, maîtresse du sommet et des passages des Alpes, une ligne dont la gauche s'appuyait à Colmars et à Entrevaux, et la droite à Breglio ; elle devait en outre défendre les côtes.
Bientôt la neige et à rigueur de la saison interrompent les hostilités et **DUMERBION** profite de ce répit pour réorganiser l'armée. L'arrivée de la 12e division de renfort, venant du siège de Toulon, lui permet de relever la 83e demi-brigade, qui était placée en première ligne, et de l'envoyer à Nice (mois de février). Là, elle est complétée à 3 200 hommes, avec des hommes de première réquisition, puis placée, le 1er bataillon à Villefranche, le 2e au château de Nice, le 3e à Saint-Laurent du Var et à Antibes. Presque aussitôt elle reçoit l'ordre (14 mars) de se porter entre le Var et l'Esteron. L'ennemi venait d'augmenter ses forces en face de notre aile gauche et nous faisait craindre une attaque. Les deux premiers bataillons vont à Lebroc (20 mars), le troisième se réunit à Antibes.
Au commencement d'avril, on attaque l'ennemi sur toute la ligne. Mais à la gauche et au centre, où étaient les deux bataillons de la 83e et ses grenadiers, on ne fait qu'une diversion : elle avait pour but de masquer une expédition dirigée par **MASSENA** sur Oueille, dont le port servait de refuge à plusieurs petits corsaires qui gênaient singulièrement le cabotage de la côte et interrompaient les communications avec Gênes, d'où l'armée tirait une partie de ses subsistances.
Après s'être emparé de Loano, de Ponte di Niva, d'Ormea et de Garessio, **MASSENA** forme le projet, avec le représentant **ROBESPIERRE** et le général **BONAPARTE**, qui avaient suivi l'expédition, de profiter de ses succès pour tourner Saorgio par les hauteurs de la Briga.
Ce plan est adopté par le général **DUMERBION**, qui doit, pour le favoriser, faire agir en même temps les divisions du centre et de gauche.

Cette opération commence le 26 avril. Les grenadiers de la 83e font partie du corps du centre et contribuent à la prise du camp de Fourches (28 avril).
Dans le même temps, les autres divisions opéraient dans les vallées de la Vésubia et de la Tinéa, qu'elles remontaient malgré la neige et un temps affreux. La brigade de gauche, aux ordres du général **SERRURIER**, dont faisait partie le 1er bataillon de la 83e demi-brigade, chasse les Piémontais de la ballée de la Tinéa et s'empare d'Isola et de Saint-Etienne. Une colonne détachée de ce corps et commandée par le chef de la 83e demi-brigade arrive le même jour à Saint-Martin-de-Lantosque, chassant l'ennemi devant elle. Cette brigade s'empare ensuite, le 9 mai, du col de Finestre, après un combat auquel le 1er bataillon de la 83e prend une grande part. De son côté, le 2e bataillon, qui faisait partie de la colonne du général **SERRURIER**, parvient le 10 mai au col de Sainte-Anne, d'où il débusque l'ennemi après un léger engagement.
L'armée d'Italie, après s'être emparée des principaux passages des Alpes-Maritimes, suspend son mouvement offensif et prend position, la gauche à Saint-Etienne, aux sources de la Tinéa, le centre au col de Tende et la droite à Loano. Ses principales forces étaient à Tende et dans la vallée du Tanaro, d'où elles menaçaient Coni et Ceva, attendant pour pénétrer en Piémont que le Comité de Salut public eût approuvé un projet d'invasion envoyé par les représentants, ainsi que l'arrivée de munitions et de renforts demandés pour son exécution.
Pendant ce temps, le général **GARNIER** réorganise sa division, dont il forme trois brigades (4 juin). Le 1er bataillon de la 83e est attaché à la brigade **MOULEAU** et cantonné à Saint-Etienne ; le 2e fait partie de celle du général **SERRURIER** et occupe Isola.
Les hostilités reprennent dès que la fonte des neiges le permet et l'on s'empare des villages et débouchés que l'on a devant soi. Ainsi, le 5 juin, le 2e bataillon de la 83e demi-brigade occupe le village de Saint-Barnouil, en passant par Sainte-Anne et le vallon d'Isodas, et après avoir forcé les Piémontais à Vinadioi.

Le même jour, le général **MOULEAU** faisait occuper les villages de Duprat et de Saint-Dalmas-le-Sauvage.
Un détachement de l'armée des Alpes s'étant avancé au village de Ferrière, la communication entre les armées des Alpes et d'Italie se trouva, alors parfaitement établie.
La division conserve ces positions pendant les mois de juillet et n'a avec les forces ennemies, bien supérieures en nombre, que des affaires insignifiantes, rendues inévitables par le rapprochement de deux armées.
Au commencement d'août, les attaques réitérées de l'armée piémontaise sur la droite de l'armée des Alpes, très affaiblie par le départ de dix bataillons envoyés sur le Rhin, quoique constamment repoussées, inspirèrent des craintes au général en chef provisoire, **PETIT-GUILLAUME**, et aux représentants près de cette armée. En conséquence, ces derniers prirent un arrêté qui enjoignait au général **DUMERBION**, commandant l'armée d'Italie, d'envoyer sans délai trois bataillons au secours du général **VAUBOIS**, qui commandait dans les vallées de la Stura et de la Maira.
Le général **DUMERBION** s'empressa d'obtempérer à cette demande, et les deux premiers bataillons de la 83^{e} demi-brigade qui faisaient partie de la division de gauche, reçurent l'ordre de passer à l'armée des Alpes. Le 2^{e} bataillon part le premier et arrive aux Barricades le 9 août ; il y reste quelques jours et va cantonner ensuite à Larche, d'où il surveille les cols de Largentière et du Maurin.
Le 1er bataillon ne rejoint l'armée des Alpes que le 24 et va camper sous Bervezio, aux avant-postes de la vallée de la Stura.
Placé sous les ordres du général **VAUBOIS**, il prend part, le 14 septembre, à une reconnaissance faite dans les vallées de la Maira et de la Stura. Cette colonne s'avance jusqu'à Sambuco et, malgré un temps affreux et le mauvais état des chemins, débusque l'ennemi et ramène cent dix prisonniers, ainsi qu'un nombreux bétail.
Mais on venait d'apprendre que 12 000 Autrichiens se trouvaient rassemblés dans le gorges de la Bormida et que 4 000 étaient à Mallère, où ils travaillaient à deux chemins conduisant à Forcale et à Savone. Les représentants, ne doutant plus que l'intention de l'ennemi ne fût de s'emparer de cette dernière place de concert avec les flottes anglaise et espagnole qui croisaient dans ces parages, résolurent de les prévenir.
Se rappelant alors les services rendus par le général **BONAPARTE** qu'ils avaient fait arrêter à leur arrivée (9 août) comme complice de **ROBESPIERRE** jeune et de **RICARD**, dont il était le faiseur de plans auxquels il fallait obéir, ils le firent mettre en liberté, déclarant que rien ne prouvait sa culpabilité et qu'ils ne pouvaient nier que ses talents ne fussent devenus très nécessaires dans une armée dont il avait mieux que personne la connaissance.
Une expédition proposée par lui fut adoptée. Le général **DUMERBION** dut tirer de la gauche et du centre toutes les forces possibles, sans cependant compromettre la défense, et les envoyer à la division de droite chargée de l'expédition. En conséquence, la 83^{e} est rappelée de l'armée des Alpes. Le 2^{e} bataillon arrive à Albenga le 3 septembre ; le 1er rejoint la division de gauche aux ordres du général **GARNIER**, cantonnée à Lescarena, le 30.

La colonne chargée de l'expédition part le 18 septembre de Loano où elle avait été réunie et arrive le soir à Bardinetto. Elle comprenait 10 333 hommes d'infanterie, le 9^{e} régiment de dragons et 382 artilleurs. Le 2^{e} bataillon de la 83^{e} marchait avec le corps principal, commandé directement par **MASSENA**.
Le 19, la colonne occupe Montezembo, Brestio, Aquafrida ; les Autrichiens de leur côté évacuent Bormida et Mallère.
Le 20, **MASSENA** et **LAHARPE** marchent sur le château de Cossaria, défendu par un corps autrichien. **MASSENA**, arrivé le premier, s'en empare après avoir tué une vingtaine d'hommes. Les Autrichiens se retirent dans la plaine de Carcare où ils avaient élevé des retranchements, et paraissent y prendre des dispositions pour combattre. Mais ils évacuent ces positions dans la nuit et se retirent sur Cairo en apprenant que le général **CERVONI** s'avançait par les montagnes vers Mallère pour les enfermer dans les gorges de la Bormida.

Nos trois colonnes se mettent à leur poursuite au petit jour et arrivent à trois heures de l'après-midi à Cairo. L'ennemi avait continué sa retraite et s'était retiré à la Rochetta, au-dessus de Dégo, où il occupait une forte position sur les deux rives de la Bormida.
Il ne restait plus qu'une heure et demie de jour ; l'attaque fut néanmoins ordonnée et les troupes s'avancèrent sur trois colonnes avec une ardeur incroyable. Déjà l'infanterie autrichienne, abordée à la baïonnette par les généraux **LAHARPE** et **CERVONI**, était culbutée et se retirait en désordre ; le général **BEAUMONT**, à la tête de la cavalerie, s'ébranlait pour charger celle de l'ennemi et enlever son artillerie, lorsqu'un ravin, jusque-là inaperçu, arrêta l'impétuosité des assaillants et préserva les Autrichiens d'une déroute complète. La nuit mit fin à cette affaire qui promettait les plus brillants résultats ; toutefois, le feu des tirailleurs ne cessa qu'après une heure de nuit, tant les soldats étaient animés.
Les Autrichiens firent semblant de prendre une deuxième position en arrière de Dégo, et profitèrent de la nuit pour se retirer sur Alexandrie, où on ne jugea pas devoir les suivre.
La perte des Français était de 80 morts et autant de blessés ; celle de l'ennemi s'élevait à plus de 1 000 hommes, tant tués que blessés et prisonniers.
Quatre compagnies du 2e bataillon de la 83e demi-brigade avaient pris une part active au combat, les autres étaient restées en réserve.

L'armée arrive le 22 à Cairo, où elle trouve des magasins de vivres si considérables qu'il lui faut deux journées entières pour les évacuer. Pendant ce temps, les troupes bivouaquent à droite et à gauche de Dégo et sur la route, près de la Rochetta-di-Cairo.
Le mouvement rétrograde commence le 24, et les troupes expéditionnaires vont coucher ce jour-là aux portes de Savonne, où elles arrivent pendant la nuit par un temps épouvantable.
Le 25, les colonnes des généraux **MASSENA** et **CERVONI** se réunissent à Finale, et, à partir de ce moment, restent sur la défensive. La 83e passe alors dans la brigade **LAHARPE** et va camper près de Vado. Dès que la neige rend les chemins impraticables, les divisions de gauche et du centre reçoivent l'ordre d'abandonner les hauteurs et de prendre des cantonnements dans les gorges et les villages ; mais l'on est obligé, malgré la rigueur de la saison, de conserver les postes à l'aile droite. Les mauvaise baraques qu'on y élève n'abritent qu'imparfaitement des vents et des brouillards, et le soldat, mal vêtu, encore plus mal chaussé, manquant surtout de nourriture, accablé de service, ne peut résister à tant de privation et de fatigues. De nombreux malades encombrent les hôpitaux d'Oueille, et leur malpropreté engendre une maladie épidémique qui fait de terribles ravages dans toute la division.

Pendant ce temps, le 3e bataillon, qui était allé à Fréjus, détache, sur l'ordre du général **DUMERBION**, six de ses compagnies aux iles Sainte-Marguerite, au moment où la flotte anglaise tenait bloquée dans le golfe Jouan notre escadre sortie de Toulon (11 juin). Deux mois après, **DUMERBION** renforce de nouveau toutes les garnisons du littoral, et le 3e bataillon en entier va tenir garnison aux iles Sainte-Marguerite et Honorat.

Au commencement de l'année suivante, le général en chef reçoit l'ordre de préparer dans le plus bref délai possible une expédition maritime pour faire la conquête de la Corse. 12 000 hommes devaient, à cet effet, être tirés de l'armée d'Italie et placés sous le commandement du général **MOURET**.
La 83e demi-brigade (2 198 hommes), désignée pour faire partie de cette expédition, quitte Lescarena, la Seigne et les iles Sainte-Marguerite, et vient cantonner à Hyères, Cuen et Pierrefeu ; elle est placée dans la 1re brigade, commandée par le général **CERVONI**, et embarquée le 20 février.
Mais le plan des opérations est changé. Le contre-amiral **MARTIN** et le représentant **LETOURNEUR** mettent à la voile le 1er mars avec l'escadre seule portant environ 3 000 hommes dits de garnison qui pouvaient au besoin servir de troupes de débarquement. Ils doivent rechercher la flotte anglaise et lui livrer bataille. Le convoi de troupes ne partira que lorsque la mer sera libre.

Archives

Les jours suivants, des factieux ayant suscité des troubles dans Toulon, puis cherché à soulever des troubles dans Toulon, puis cherché à soulever les ouvriers de l'arsenal et la population contre la Convention, les représentants, comptant peu sur la garnison, animée, disaient-ils, du plus mauvais esprit et dont la plupart des chefs étaient des créatures de **ROBESPIERRE**, prennent un arrêté qui nommait le général **BIZANET** au commandement de la place et de la garnison de Toulon et font débarquer deux jours après les 83e et 117e demi-brigades, qu'ils mettent à sa disposition. La conduite sage et la bonne contenance de ces corps déjouèrent les projets des malveillants et rétablirent promptement la tranquillité.
L'escadre revient le 17 mars sans avoir livré de combat. Elle avait bien rencontré la flotte anglaise, mais ne s'était pas cru assez forte pour l'attaquer. Ses opérations en restèrent là et les troupes débarquées du 20 au 25 mars. La République française venait de signer un traité de paix avec la Toscane et renonçait à son projet d'expédition.
La 83e demi-brigade est alors définitivement attachée à la 2e division de la côte et s'installe à Toulon. Pendant l'insurrection qui éclate dans cette ville au mois de mai, elle reste d'abord dans ses casernes pour ainsi dire spectatrice de ce mouvement populaire auquel elle ne prend aucune part, malgré les efforts des rebelles pour l'entraîner, puis, stimulée par ses officiers, contribue au rétablissement de l'ordre.

Le 20 septembre suivant, le 3e bataillon de la 83e demi-brigade part de Toulon et va à son tour à l'armée d'Italie, ou **SCHERER**, qui avait remplacé **KELLERMANN**, allait frapper un grand coup pour rétablir la communication avec Gênes.
L'ennemi, fort de 55 000 hommes, s'était fortifié sur la signe Ceva, San-Bernardo, Loano. Nous n'avions que 32 000 hommes en face de lui ; mais, malgré leur infériorité numérique, les soldats français, sans pain, sans souliers, manquant de tout, demandaient à grands cris qu'on les conduisit au combat.
Le 3e bataillon de la 83e demi-brigade est à Ponte-di-Nava la ville de la bataille et fait partie du corps de l'aile gauche commandée par **SURRURIER** (brigade **PELLETIER**). Pendant que **MASSENA** attaquera Loano, cette aile doit masquer les camps de San-Bernardo et de la Planète, et, en présentant plusieurs têtes de colonnes d'attaque, menacer les troupes piémontaises pour les empêcher de porter aucun secours au centre.
L'attaque a lieu le 23 novembre. Le corps de **SERURIER**, quoique très inférieur en nombre, réussit parfaitement dans sa mission ; il attaque à son tour quand le succès est complet au centre, et emporte San-Bernardo, la Planète et Garessio.
Les troupes prennent leurs quartiers d'hiver aussitôt après.
Le 3e bataillon de la 83e demi-brigade, resté d'abord à Cassines et à Orméa, va à Garessio le 21 janvier, dans la brigade de Fiorella, puis rentre en garnison.
Les trois bataillons de la 83e sont réunis à Marseille le 14 avril ; le 1er bataillon y était depuis le 7 octobre 1795 et le 2e depuis le 15 janvier 1796.
Deux mois plus tard, le 3e bataillon va à Toulon.
Enfin, le 19 janvier 1796, à la suite d'un tirage au sort des numéros des demi-brigades, la 83e devient 57e demi-brigade, et sous ce nouveau numéro s'illustre à Saint-Georges, à Rivoli, à la Favorite, à Zurich, à Stockack, à Neubourg, et mérite par ses exploits le surnom de « ***la Terrible.*** »
La 57e demi-brigade devient 57e de ligne en 1803.

Au moment de céder le commandement de l'armée d'Italie à **SCHERER**, le général **KELLERMANN** rend ainsi hommage à l'éclatante bravoure des troupes qui venaient de combattre pendant deux ans sous ses ordres :
« *Avant de quitter mes braves frères d'armes de l'armée d'Italie, je dois leur rendre toute la justice qu'ils méritent et donner un témoignage authentique de la constance et du courage avec lesquels ils se sont conduits et ont constamment combattu et toujours obtenu la victoire contre des forces de deux tiers supérieures*.

« Ils ont évidemment prouvé la fausseté du préjugé jusqu'à présent reçu que le soldat français n'était propre qu'à l'attaque, et que son courage bouillant le rendait peur propre à la défensive. Dans toute la guerre des Alpes et d'Italie, où j'ai eu l'honneur de commander en 1793 et en 1794, nos braves soldats républicains ont montré la plus grand patience dans toutes les affaires qui se sont passées tant pour l'attaque que pour la défense. Jamais l'ennemi n'a pu forcer un seul point de la ligne, qui s'étendait depuis la rivière de Gênes jusqu'au lac de Genève. Cependant, en 1793, je fus obligé de détacher une forte partie de mes troupes dans l'intérieur pour combattre les rebelles de Lyon, de Marseille et de Toulon ; il me restait très peu de monde sur une étendue immense de frontières, contre 100 000 Autrichiens et Piémontais, qui firent tous leurs efforts pour percer mes lignes et se réunir aux rebelles. Un poste était-il forcé, les mêmes troupes y marchaient jusqu'à ce qu'il fût repris. Le défaut des subsistances, qui nous manquaient souvent par la mauvaise administration et la difficulté des transports, le manque d'habillement, le froid excessif et continuel sur des montagnes très élevées, rien n'a pu les rebuter. Quelles sont les troupes en Europe capables d'une pareille constance et fermeté ? Le soldat français républicain a su allier la patience dans les souffrances et les privations de tous genres à ce courage auquel rien ne résiste. »

****

CHAPITRE III

83e DEMI-BRIGADE DE LIGNE
1796-1803

Organisation. – Armée de Sambre-et-Meuse (1896). – Armée d'Allemagne et de Mayence (1797). – Armée de Mayence et du Danube (1799). – Armée du Rhin (1800). – La 83e rentre en France (1802). – Le 3e bataillon va à Saint-Domingue (1801).

Nous avons vu que, par le décret du 21 février 1793, 198 demi-brigades d'infanterie devaient être formées. Beaucoup ne purent l'être ou le furent d'une manière incomplète, parce-que les bataillons étaient dans les colonies, ou renfermés dans les places, ou occupés à la répression des insurgés de l'Ouest. En compensation, il parut de nombreuses demi-brigades entièrement composées de volontaires, sous des titres particuliers et sous le nom de demi-brigades provisoires ou auxiliaires.
De 1793 à 1796, il avait été ainsi formé en tout 238 demi-brigades et un grand nombre de bataillons, qui restaient en dehors de toute formation régulière.
Le désordre était si grand partout que l'on ignorait, pour une partie des troupes sur pied, leur nom et leur emplacement. Leur effectif était devenu si restreint et en même temps si variable d'un corps à l'autre que l'on dut détruire l'organisation de 1794 après deux ans à peine d'existence et remanier une seconde fois l'infanterie.
Un décret du 1er février 1796 ordonna de reprendre les 238e demi-brigades existantes, ainsi que les nombreux bataillons d'infanterie régulière ou volontaires qui avaient continué à vivre isolément, et de les refondre en 140 demi-brigades nouvelles, 110 d'infanterie de ligne et 30 d'infanterie légère.
Quant au numérotage des demi-brigades nouvelles, il fut réglé sans tenir compte des numéros des demi-brigades de 1794. En conséquence, la 83e demi-brigade de ligne est formée le 6 mai 1796 à Dusseldorf avec la 80e demi-brigade de 1794 et le 2e bataillon de la 149e.

****

ARMEE DE SAMBRE-ET-MEUSE
1796

Combat du Sieg (1er juin) ; - d'Altenkirchen (4 juin) ; de Velzlar (15 juin) ; d'Ukerath (19 juin) ; - de Siegen (4 juillet) ; - de Fridberg (10 juillet ; - de Soulzbach (17 août) ; - de Bamberg (29 août) ; - de Giessen (14 septembre).

La 83e demi-brigade est, au moment de sa formation, dans l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par **JOURDAN**, et y fait partie de l'aile gauche aux ordres de Kléber, division **LEFEBVRE**, brigade **LEVAL**. Peu après, **CARNOT** prescrit à cette armée ainsi qu'à celle de **MOREAU**, de manœuvrer sur les ailes des Autrichiens, qui occupaient le Palatinat, pour les forcer à reculer.
KLEBER se porte aussitôt sur le Sieg (1er juin), culbute les avant-postes ennemis, s'empare de la ville et du pont se Siegbourg et arrive, le 4 juin, devant les hauteurs d'Altenkirchen, où les Autrichiens avaient pris position. **LEFEBVRE**, qui marchait en tête, fait attaquer à la fois son centre et ses deux ailes, et conduit lui-même la brigade du centre, composée de la 83e et de la 105e. Les Autrichiens sont mis en pleine déroute et laissent entre nos mains 3 000 hommes, 12 canons et 4 drapeaux.
Mair l'Archiduc **CHARLES** venait de repasser le Rhin avec ses troupes et accourait pour arrêter **KLEBER**. A cette nouvelle, **JOURDAN** arrive au secours de son lieutenant et marche avec lui sur Limbourg le 5 juin.
Ce jour là **LEFEBVRE** est envoyé du côté de Vetzlar afin de garantir le flanc gauche et les derrières de l'armée contre les incursions de la cavalerie ennemie.
C'était précisément par là que l'Archiduc **CHARLES** voulait tourner l'armée française. Son avant-garde avait déjà franchi la Lahn quand apparaît **LEFEBVRE** qui la rejette sur Vetzlar. A ce moment, l'archiduc arrive avec les Saxons et recommence la lutte. Après un combat opiniâtre, dans lequel le 1er bataillon de la 83e se distingue tout particulièrement avec son chef, le commandant **MINAL**, l'avantage reste du côté du nombre et **LEFEBVRE** doit battre en retraite.
JOURDAN lui aussi se replie devant la supériorité numérique de l'ennemi. Les Autrichiens le suivent de très près et **KLEBER** se voit forcé de leur livrer un sanglant combat, le 19 juin, à Ukerath. Voici du reste un extrait de son rapport sur cette affaire :
« *Je fis lever le camp de Freyling à dix heures du soir, et, suivant la route d'Altenkirchen, nous arrivâmes, après une marche longue et fatigante, dans la position d'Ukerath.*
« Les troupes, qui depuis plusieurs jours étaient en marche sous les armes, commençaient à tomber de lassitude et de sommeil, et la position d'Ukerath me paraissant assez bonne pour y attendre l'ennemi, j'y fis prendre position. L'ennemi nous suivait à grand pas ; dans la nuit des patrouilles vinrent sur nous. Au matin, il débouchait en plusieurs colonnes avec de l'artillerie.
*« Je forme en colonne serrée le bataillon de grenadiers du général **LEFEBVRE**, ainsi que les 83e et 96e demi-brigades, et je me charge de l'attaque du centre.*
« Toutes les troupes, disposées de manière à s'élancer au premier signal, ne respirent que combat : l'attaque est ordonnée. Je me mets à la tête des grenadiers de la 83e, partout le pas de charge se fait entendre, partout l'ennemi fuit déjà en nous occupons les hauteurs qu'il vient d'abandonner.
« On avance de nouveau. Le bataillon de grenadiers ainsi que la 83e demi-brigade cherchent à s'emparer d'une hauteur, où étaient établies six pièces d'artillerie ennemie qui, par leur mitraille, jetaient partout la mort dans nos rangs ; ils n'en étaient plus qu'à quinze pas lorsqu'ils sont accueillis par une décharge de mousqueterie de plusieurs bataillons hongrois, postés dans un bois en face d'eux ; ils y répondent, et ce feu terrible dure plus d'un quart d'heure. Je crus alors devoir faire arrêter un instant l'impétuosité de ces braves pour donner le temps à l'artillerie d'arriver et de seconder leurs efforts.
« Mais on ne put aller plus loin, car on avait affaire à un corps d'armée de 35 000 hommes, troupes d'élite, établies en amphithéâtre sur les hauteurs qui se succédaient devant nous.
« Notre but n'étant que de maintenir notre première position, la retraite est ordonnée ; elle s'effectue dans le plus grand ordre, l'infanterie en colonne serrée contenant la cavalerie

autrichienne. Ce combat, qui avait tout le caractère d'une bataille sanglante, dans laquelle s'exécutèrent huit charges de cavalerie, où les troupes de toutes armes, sans cesse occupées à se prêter un appui continuel, se couvrirent de gloire, dura sept heures.
*« Les corps qui eurent l'occasion de donner dans cette journée se distinguèrent à l'envi l'un de l'autre et par leur valeur et par leur bonne conduite ; mais le bataillon de grenadiers, la 83e et la 96e demi-brigades de la division **LEFEBVRE** ont surtout excité l'admiration de tous les combattants* ».

La 83e est fortement éprouvée dans cette journée : elle a 4 officiers blessés, les capitaines **HANSPERGUE** et **HEYDET**, les lieutenants **JULIANT** et **SCHOLLER** ; 29 hommes tués et 179 blessés. Son 1er bataillon s'était tout particulièrement distingué avec son chef, le commandant **MINAL**. Il avait été si fortement engagé qu'il avait perdu son drapeau ; les généraux **KLEBER** et **LEVAL** s'empressèrent de lui en donner un nouveau portant cette inscription ***: « Récompense à la valeur du 1er bataillon de la 83e ».***
L'armée continue sa retraite et arrive à Dusseldorf le 20 juin. Mais **JOURDAN** reçoit l'ordre de reprendre l'offensive, de s'éloigner la plus possible dur Rhin et de tâcher de rejeter les Autrichiens sur la Bohême ou sur Ratisbonne. L'armée recommence donc sa marche sur Vetzlar.
LEFEBVRE attaque, le 4 juillet, le général **KRAY**, retranché dans une position sur le Kalte-Eiche, en avant de Siegen, et le force à la retraite. Le 3e bataillon de la 83e, commandé par le capitaine **FERT**, fait dans cette affaire 650 prisonniers, dont 8 officiers.
Après avoir franchi la Lahn, le 8 juillet, nous forçons le passage de la Wetter vers Fridberg. La 83e, sérieusement engagée, a 8 tués et 62 blessés, et un de ses officiers, le capitaine **FERT**, s'empare de deux pièces de canon.
LEFEBVRE entre dans Francfort, se porte sur la Kintzig, puis ver Schweinfurt, livre un combat d'avant-garde le 20 juillet à Gemunden, et arrive le 5 août sur la Rednitz.
Les jours suivants on se rapproche de l'ennemi que l'on savait à Amberg ; son arrière-garde, commandée par **KRAY**, occupait Salzbach.
NEY rencontre le premier l'ennemi et l'aborde sans attendre l'arrivé des autres colonnes. **JOURDAN**, obligé de donner des ordres en conséquence, dirige aussitôt **LEFEBVRE** sur le flanc droit de l'ennemi.
Celui-ci attaque avec une telle impétuosité que les troupes autrichiennes de cette droite abandonnent le terrain et se jettent sur le centre où elles apportent le désordre. **KRAY** est obligé de battre en retraite.
Le 2e bataillon de la 83e, commandé par le capitaine **BECKER**, s'était particulièrement distingué, ainsi que le 3e bataillon avec le capitaine **FERT**. Ce dernier s'était emparé d'une redoute et y avait trouvé une batterie d'artillerie.
LEFEBVRE continue à avancer et arrive le 19 août à Naaburg. Là se termine la marche victorieuse de l'armée de Sambre-et-Meuse.
Quelques jours après, l'Archiduc, laissant un rideau de troupes devant **MOREAU** avec qui il était aux prises, vient au secours de **KRAY**, menace fortement le flanc droit de l'armée de **JOURDAN** et force celui-ci à ordonner la retraite (23 août).
KLEBER rétrograde par Salzbach et Bamberg, où il a un engagement très sérieux avec l'avant-garde de l'Archiduc aux ordres de **KRAY**, et arrive à Schweinfurt, où il reste occupé par des affaires d'avant-postes pendant que se livrait le combat de Wurtzbourg (3 septembre).
La retraite continue. A ce moment, l'armée française, harcelée sans cesse sur ses derrières par l'ennemi et par les habitants armés, manquait de subsistances ; la plupart du temps, les soldats n'avaient pour toute nourriture que les pommes de terre qu'ils arrachaient dans les environs de leurs bivouacs. Cette pénurie, joint à de marches longues et continuelles, épuisait leurs forces physiques sans affaiblir leurs forces morales. Malgré tout, l'armée, convaincue qu'elle ne cédait qu'à la grande supériorité numérique des Autrichiens et pleine de confiance dans ses chefs, était disposée à reprendre l'offensive au premier ordre et à faire les derniers efforts pour vaincre un ennemi qu'elle était accoutumée à voir fuir depuis trois ans.

On arrive sur la Lahn le 9 septembre.
Le 14, le général **LEVAL** marche avec la 83e au secours de **GRENIER**, qui était attaqué du côté de Giessen, et contribue à repousser l'ennemi. La 83e a dans cette circonstance 10 blessés, dont le sous-lieutenant **HIGUEL**, et 5 tués.
Enfin, l'armée repasse le Rhin le 21 septembre et prend ses quartiers d'hiver. Là se termine cette pénible campagne dans laquelle le soldat déploya dans toutes les circonstances un courage et une constance au-dessus de tout éloge.
La 83e, d'abord au camp d'Ehle, près de Dusseldorf (20 novembre), à, le 5 janvier 1797, son premier bataillon à Cologne et les deux autres près de Bonn, puis son second bataillon à Bonn, et le premier et le troisième à Andernach, 20 mars.

ARMEE D'ALLEMAGNE ET DE MAYENCE
1797

Bataille de Neuwied
(18 avril)

A la reprise de la campagne, les trois bataillons réunis (2 683 hommes) sont à Andernach (15 avril) et font partie de l'avant-garde de la division **LEFEBVRE**.
Celui-ci franchit le pont de Neuwied le 18 avril, bat l'ennemi et le poursuit vers la Lahn.
Il passe à Bernsdorf le 18, à Lünburg le 19, et marche sur Koenigstein quand l'armistice de Leoben l'arrête.
Les troupes rentrent dans leurs cantonnements et la 83e est placée à Hochst, près de Francfort, où elle reste jusqu'au 20 octobre. A cette date, elle va à Hamburg (nord de Mayence), et fait partie d'abord de la 1re division de l'aile gauche de l'armée d'Allemagne, puis, à la suite d'une nouvelle organisation, de la 1re division de l'avant-garde de l'armée de Mayence, division **FREYTAG** (effectif, 1 463 hommes). La 83e reste en observation pendant toute l'année 1798. Elle va le 20 avril 1798 à Wisbaden, puis le 20 mai à Landau, d'où elle détache son 2e bataillon à Lauterburg et à Spire (20 juin). Son dépôt était toujours à Vanlo.

ARMEE DE MAYENCE ET DU DANUBE
1799

Affaire de Pfullendorf (20 mars). – Combat d'Aach (24 mars) ; affaire de Corbis (28 mai). – Combat de Glattfelden (2 juin) ; opérations vers le Saint-Gothard, combat de la Massa (14 août) ; reconnaissance vers le lac Majeur (12 septembre) ; affaire près du lac Majeur (23 septembre).

En 1799, nos progrès en Italie font éclater la deuxième coalition et la guerre recommence sur toutes nos frontières. Le Directoire prend pour terrain de ses premières attaques la Suisse, d'où sortent le Rhin, l'Inn, le Lech, l'Adige, pensant ainsi commander les bassins qu'ils parcourent. En conséquence, l'armée de Mayence devient armée du Danube et les deux premiers bataillons de la 83e font partie de la 2e division, général **SOUHAM**, brigade **GOULUS** ; le 3e bataillon restait comme dépôt près de Mayence. Cette armée, commandée par **JOURDAN**, passe le Rhin à Kehl et s'avance vers Osterach où elle attend que **MASSENA**, qui opérait en Suisse, ait dépassé la pointe orientale du lac de Constance pour se joindre à lui.
Elle est attaquée le 20 mars par l'Archiduc avec des forces supérieures et forcée de se replier vers Engen. La brigade **GOULUS**, laissée sur les hauteurs de Pfullendorf pour protéger la retraite, livre un petit combat, dans lequel la 83e a quelques blessés – Le 24 mars, à six heures du matin, l'ennemi tente de surprendre la 83e qui était placée en avant-postes dans un bois situé en avant des hauteurs d'Engen où était campée la division. Mais la bonne contenance de cette demi-brigade et la résistance qu'elle oppose déjouent ses projets et il se retire vers Aach après avoir lutté jusqu'à trois heures du soir.

Le lendemain, **JOURDAN** reprend sa marche en avant pour se joindre à **MASSENA** qui s'approchait de Stokach. Ce jour-là, la division **LEFEBVRE** emporte le village d'Aach après un rude combat dans lequel la 83e est fortement engagée ; trois de ses compagnies, détachées avec le chef de bataillon **COSTES**, sur la gauche du village, font des prodiges. Aussi la demi-brigade et en particulier les chefs de bataillon **COSTES** et **MINAL** reçoivent des éloges du général **SOUHAM**. Elle avait deux officiers blessés, le commandant **MINAL** et le capitaine **PERRIER** ; 2 hommes tués et 33 blessés.
Mais pendant ce temps se livrait la malheureuse bataille de Stockack, après laquelle **JOURDAN** ne croit pas pouvoir continuer l'offensive. Il bat en retraite, passe le Rhin au pont de Kehl, le 7 avril, et donne sa démission à son arrivée à Strasbourg. Toutes ses troupes passent alors sous les ordres de **MASSENA** et la 83e demi-brigade revient en Suisse, près de Zurich, dans la division **VANDAMME** (1re du centre).
Les armées restent dans l'inaction pendant la première quinzaine d'avril.
MASSENA, s'appliquant à rester en rapport avec l'armée d'Italie, transporte son quartier-général à Bâle, puis à Zurich, et attend les secours qu'on lui avait promis. Pendant ce temps, il porte à l'organisation de son armée certaines modifications, à la suite desquelles la 83e fait partie de la 4e division, général **THARREAU** (15 mai).
De son côté, l'archiduc attend que l'armée combinée d'Italie soit en mesure de se lier avec lui et de favoriser ses entreprises sur le pays des Grisons. Il profite des succès de ses lieutenants dans l'Engadine pour enlever le pont de Schaffouse, puis se répand dans le canton de Zurich et cherche à rejeter **MASSENA** hors de la Suisse.
Le 28 mai, à la pointe du jour, il se porte en force sur le pont de Corbis, au nord de Zurich, avec l'intention de tourner la gauche de l'armée. On se bat avec acharnement de part et d'autre ; enfin, à la nuit, l'ennemi est repoussé laissant 400 morts et blessés et 200 prisonniers. La division **THARREAU** avait supporté le choc et la 83e comptait 10 tués et 76 blessés.
Le 2 juin, les Autrichiens, concentrés dans leurs positions, attaquent le camp retranché de Zurich.
Après avoir harcelé quelque temps les avant-postes de **MASSENA**, ils se jettent tout à coup sur la droite de sa position et attaquent avec vigueur la division du général **SOULT** qui la défendait. Les villages de Waltiken, de Zoliken, de Ripach, pris et repris plusieurs fois à la baïonnette, sont le théâtre d'un combat des plus sanglants et des plus opiniâtres. Cependant l'archiduc envoie des renforts et l'attaque recommence sur tous les points de la ligne. **MASSENA**, voyant que l'engagement prenait un caractère sérieux, fait sortir les troupes de ses retranchements et fond avec elle sur les assaillants. Ce mouvement impétueux s'exécute avec tant d'ensemble et d'énergie que les colonnes ennemies lâchent pied.
L'attaque, renouvelée le 7 juin, reste indécise, mais **MASSENA** évacue Zurich dans la nuit et se place en arrière de cette ville.
A cette époque, un corps séparé, sous les ordres du général **XAINTRAILLES**, qui avait été précédemment chargé de dissiper les insurgés du Valais, occupait ce dernier canton et avait pour mission de maintenir quelques communications entre l'armée du Danube et celle d'Italie.
THARREAU remplace **XAINTRAILLES** le 20 juin, la 83e le suit et s'installe à Bruck, dans le Valais, où son 3e bataillon venant du dépôt la rejoint le 20 juillet.
Ce corps d'observation reçoit l'ordre de faire, le 13 août, une diversion dans le Haut-Valais pendant que **LECOURBE** s'emparera du Saint-Gothard et chassera les Autrichiens des cantons de Schweiz et d'Uri.
L'ennemi sera attaqué ce jour-là sur tous les points, depuis le Haut-Valais jusqu'à Zurich.
JARDON part le 12 août de Brieg avec le 1er bataillon de la 83e demi-brigade et deux bataillons de la 110e. Le 14 août, il débouche de Vaters par le pont de la Massa (rive droite du Rhin). Le général **THARREAU** se porte à sa hauteur sur la rive gauche du Rhin, avec le 3e bataillon de la 110e, une réserve de six compagnies de grenadiers (dont ceux de la 83e) et une pièce de 4. L'ennemi, attaqué vivement par le général **JARDON** que soutenaient les troupes du général **THARREAU**, abandonne ses positions après deux heures de fusillade. Les 83e et les 110e le poussent jusqu'à Merel, où elles prennent position.

Après ce succès, **THARREAU** remonte la vallée du Rhône, se rend maître de Furca, et assure ainsi notre liaison avec l'aile droite de l'armée. Il marche ensuite sur le Simplon chassant l'ennemi devant lui et y arrive le 25 août. La division passe à Domo-Dossola le 10 septembre, à Pied-Muliera le 12 et arrive au lac Majeur.
A ce moment, **SOUWAROW** essaie d'entrer en Suisse par le Saint-Gothard et se fait appuyer sur l'extrême gauche par le général **STRAUCH**.
Celui-ci attaque le général **THARREAU** et l'oblige à battre en retraite (25 et 26 septembre) ; mais il ne sait pas profiter de ses succès et **THARREAU** ne tarde pas à reprendre ses premières positions.
Dans le même temps, l'archiduc perdait la bataille de Zurich (25 septembre), et **SOUWAROW** était rejeté de Suisse.
Le 83e quitte le Valais le 8 octobre et se rend à Aarau (effectif 2 685 hommes). Le 22, les deux premiers bataillons sont envoyés à Surzach dans la 6e division de l'armée du Danube, général **MENARD** ; le 83e va à Rhinfelden et les trois compagnies de grenadiers rejoignent la division de réserve commandée par le général **KLEIN** à Winterthur (243 hommes). Le dépôt, qui était venu à l'armée du Danube le 21 avril, était retourné à Spire, le 10 juillet. Ces troupes prennent leurs quartiers d'hiver sur place.

ARMEE DU RHIN
1800

Combats de Stockach et de Moeskirch (3 et 5 mai). – Affaire de Bregentz (24 mai). – Reconnaissance sur Nesselwangen (12 juin) et sur Immenstadt (22 juin). - Prise de Feldkirch (13 juillet) ; défense des débouchés du Tyrol.

La campagne recommence au printemps avec **MOREAU**. La 83e est alors dans la division **VANDAMME** (2e division), à l'aile droite de l'armée du Rhin, commandée par le lieutenant-général **LECOURBE**.
Cette division, venant de la Suisse, franchit le Rhin à Stein, se joint à **LECOURBE** et bat l'ennemi à Stockach (3 mai) et à Moeskirch (5 mai).
Dans cette dernière affaire, la 83e a 2 tués et 17 blessés ; un de ses soldats y accomplit un acte de courage qui mérite d'être rapporté. Jeté dans un bois avec d'autres tirailleurs au moment où la demi-brigade se mettait en mouvement pour l'attaque, le fusilier **GARNIER** aperçoit en avançant dix ou douze Autrichiens, les charge seul, se saisit de l'officier qui les commande et le fait prisonnier ainsi que quatre hommes qui avaient essayé de le défendre. Cette action d'éclat lui valut un sabre d'honneur.
L'armée continue sa marche, mais, arrivé à Memmingen (10 mai), elle est forcée d'interrompre ses opérations par suite du départ pour l'Italie d'un corps de 20 000 hommes. L'on se contente de garder les positions conquises. A ce moment, un corps de flanqueurs, dans lequel est comprise la 83e, est détaché à Kempten, sous les ordres de **MOLITOR**, pour surveiller le principal débouché du Tyrol et éclairer les mouvements du prince de **REUSS**. Ce corps comprenait en outre deux bataillons de la 1re légère et le 7e Hussards, en tout 5 000 hommes. Avec ces seules forces, **MOLITOR** doit contenir cinq divisions ennemies fortes de 30 000 hommes. Elles venaient d'occuper Bregentz, abandonné par la 102e, partie en Italie, de passer le Rhin à Ragatz et de pénétrer en Suisse. Il fallait de suite rétablir notre communication avec la Suisse et reprendre Bregentz, point d'appui indispensable pour notre corps de flanqueurs. **MOLITOR** prit ses dispositions en conséquence : le 1er bataillon de la 1re légère fut chargé de se porter sur Bregentz par la route qui passe à Herniesken ; le 2e bataillon devait y arriver en débouchant par Weiler et Langen, pendant que le 2e bataillon, de la 83e, placé en réserve, observerait le débouché sur Immenstadt en occupant Sibratshofen, Weiler et Steingarten.

Le 1er bataillon, qui marchait avec une compagnie du 7e Hussards et une pièce de 4, rencontra à une lieue de Bregentz les avant-postes ennemis. Ceux-ci se replièrent sur la ville sans faire beaucoup de

résistance ; il était onze heures de la nuit quand la colonne arriva aux portes. La première entrée était flanquée de murailles et de palissades à l'abri desquelles l'ennemi entretenait un feu assez vif. L'obscurité empêchait de faire beaucoup de dispositions et l'on se décida à attaquer de front. Quelques hommes franchissent la palissade et ouvrent la porte à la colonne ; celle-ci s'avance au pas de charge et renverse tous les obstacles. L'ennemi, surpris de nous sentir tout à coup dans ses rangs, se débande et prend la fuite. On le poursuit l'épée dans les reins jusqu'au-delà de Bregentz, où la colonne prit position. Bregentz était défendu par 900 hommes d'infanterie.

Après ce combat, **MOLITOR** se renseigne sur l'ennemi et dispose son corps de flanqueurs en conséquence. Un bataillon de la 83e doit camper en avant de Kempten, sur les rives de l'Iller, gardant la route de Fuessen ; les deux autres bataillons de la demi-brigade sont placés en avant de la même ville, sur la rive gauche de la rivière, gardant la route d'Immenstadt. Ces deux bataillons fournissaient trois compagnies à Sibratshofen, Isni et Steingarten pour assurer la route de Kempten à Bregentz.

Afin de tromper les Autrichiens sur la force réelle de ce corps, **MOLITOR** les tient continuellement en mouvement ; il ne cesse de les attaquer sur différents points, et toujours avec audace et succès. Il fait presque toujours des prisonniers qui le renseignent sur les mouvements du prince de **REUSS** et ne s'en laisse prendre aucun, de sorte que ces derniers croyaient 10 000 hommes au moins à Kempten.

Le 2 juin, l'ennemi fait une reconnaissance pour se renseigner sur nos forces, mais il ne peut culbuter nos avant-poste que viennent renforcer des piquets toujours tenus prêts à marcher. Il est poursuivi jusqu'à Immenstadt. Pour lui infliger une leçon, **MOLITOR** se met en marche pendant la nuit suivante avec 400 hommes de la 83e et un escadron de hussards, et se porte sur son camp d'Immenstadt, en vue duquel il arrive à la pointe du jour. Toutes ses grand'gardes étaient doublées et sous les armes. Les hussards les chargent et leur font 30 prisonniers ; puis la colonne rentre à Kempten sans être inquiétée.

Cependant les Autrichiens, sachant le corps principal éloigné, concentraient leurs forces pour attaquer **MOLITOR** ; mais celui-ci le prévient et attaque le premier.

Le 12 juin, il fait marcher 400 hommes sur Immenstadt pour les menacer et les contenir, et se porte en même temps sur Nesselwangen avec 900 hommes de la 83e, 300 hussards et une pièce d'artillerie légère. Il rencontre sur la Wertach un bataillon du 60e hongrois et quelques escadrons.

Pendant que l'ennemi, surpris, s'ébranlait pour prendre son ordre de bataille, **MOLITOR** lance tous ses cavaliers sur lui et le fait reculer.

La 83e passe alors la Wertach et se range en bataille sur un très grand front, ayant l'air de préparer une nouvelle attaque ; déjà l'artillerie ouvrait le feu quand l'ennemi se retire à la vue de ces préparatifs.

La colonne rentre le même jour à Kempten.

Cependant, l'adversaire, sans cesse inquiété par des reconnaissances, n'osait bouger ; car on lui enlevait presque chaque jour des patrouilles. Bientôt celles-ci n'osèrent plus se montrer et se mirent à fuir à la vue des nôtres, qui se succédaient sans cesse et toujours en force.

MOLITOR fait, le 22 juin, une nouvelle reconnaissance sur Immenstadt avec 400 hommes de la 83e et 100 hussards.

L'ennemi, qui s'était posté à l'entrée des gorges, nous accueille à coup de canon. Une petite avant-garde de hussards et d'infanterie s'avance alors très près de lui et se replie aussitôt dans le dessein de l'attirer et de le faire charger par le gros de la troupe, qui s'était embusquée derrière des maisons isolées dans la plaine. Il tombe dans le piège, et nous lui faisons une quarantaine de prisonniers.

C'est dans cette journée que le fusilier **BROISSARD** accomplit le trait d'héroïsme suivant :

« Au moment où sa compagnie chargeait en tirailleurs, **BROISSARD**, sans faire attention si ses camarades sont assez agiles pour le suivre, s'élance sur l'ennemi, saute le premier un ruisseau, écarte ou renverse à coups de baïonnette tout ce qui se présente devant lui et va saisir, à trente pas plus loin, l'officier commandant le détachement, que son audace vient de mettre en déroute. L'officier feint de se rendre ; mais tout à coup il met la main sur l'arme de l'intrépide Français et appelle à son secours ceux des siens qui sont à sa portée. Il leur ordonne d'assommer **BROISSARD**

à coups de crosse. Cet ordre est exécuté, et ce valeureux soldat tombe bientôt sans connaissance sous les coups dont il est accablé. Cependant ses camarades accourent, cernent l'officier autrichien et sa troupe, et vont venger la mort de celui qui leur avait donné l'exemple du courage et du dévouement ; mais **BROISSARD**, revenant à lui dans ce moment, se relève, et son premier mouvement est de prier ses camarades d'épargner ceux qui l'ont si indignement maltraité. Cette double action ne pouvait rester sans récompense, et **BROISSARD** ne tarda pas à obtenir un fusil d'honneur. »

Malgré leurs succès, les armées françaises en Italie et en Allemagne ne communiquaient entre elles que très difficilement et par de très longs détours. Il s'agissait, pour les faciliter, de forcer le passage des Grisons et d'enlever Feldkirch. Cette position, d'un accès très difficile, était devenue la plus forte de l'Allemagne à la suite des travaux qu'on y avait accumulés depuis trois ans. 13 000 hommes la défendaient. L'attaque n'en est pas moins décidée et fixée au 13 juillet. Elle est confiée à **MOLITOR**, qui ne dispose que de 5 700 combattants.

Dès le 9 juillet, les troupes quittent la position de Kempten et se mettent en marche. Le 12, trois bataillons, dont le 1er de la 83e, sont réunis, avec six pièces d'artillerie et 12 grands bateaux, à Azmoos, en face de Luziensteig.

Les 2e et 3e bataillons de la 83e, le 2e de la 36e, quatre pièces de canon, deux escadrons de hussards se rassemblent aussi le même jour à Bregentz.

Le lendemain, le général **JARDON** devait passer le Rhin à Azmoos et se porter avec ses bataillons sur Luziensteig, Mayenfeld et Coire, à la rencontre de l'adjudant-général **DORMENANS**, venant par Reichenau sur les mêmes points.

Le général **MOLITOR**, avec trois bataillons, devait se porter de Bregentz sur Feldkirch par la grande route qui passe à Hohen-Enbs. La position de Feldkirch était ainsi prise à revers dès le commencement de l'attaque et les communications de l'ennemi interceptées.

Les colonnes se mettent en mouvement le 13 juillet à la pointe du jour. Le général **JARDON** passe le Rhin dès trois heures à Azmoos ; le bataillon de la 83e et la 1re légère se dirigent sur Luziensteig, Mayenfels et Coire, où ils se réunissent à la 25e venue par Reichenau. A onze du matin, on est maître du pays des Grisons ; l'ennemi, auquel on fait une centaine de prisonniers, abandonne son artillerie et se retire par la vallée de Tusis et de la Lanquart.

Dès cinq heures du matin, Feldkirch est attaqué par les deux côtés opposés.

Après avoir laissé sur le pont de Bregentz 300 hommes d'infanterie avec de l'artillerie pour s'assurer ce point important qui formait sa base d'opérations, le général **MOLITOR** se met en marche avec le reste de ses trois bataillons pour se porter par la grande route sur Feldkirch.

A peine avait-il débouché de Bregentz qu'il se trouve harcelé par les tirailleurs de Bregentzwald ; il se hâte de les rejeter sur le revers des montagnes et passe outre. Mais pour les contenir et assurer sa ligne d'opérations, il est obligé d'y laisser le 2e bataillon de la 83e, ce qui réduit sa colonne à 900 hommes d'infanterie, 300 hussards et une pièce de 8.

Il fallait une grande confiance dans la valeur de ces troupes pour aborder une position telle que Feldkirch avec des forces aussi faibles.

On ne tarde pas à rencontrer les éclaireurs ennemis ; notre avant-garde les charge et leur fait quelques prisonniers. Le général **MOLITOR** s'était assuré, pendant la nuit, par un affidé du pays, qu'un sentier dans la montagne, qui tournait les retranchements du village, n'était pas gardé. Le capitaine **HEYDET**, de la 83e, y est dirigé avec sa compagnie sans être aperçu. Pendant ce temps une ligne de tirailleurs s'avance pour occuper l'ennemi derrière les retranchements du village et la redoute de la plaine. Le feu s'engage assez vivement ; deux compagnies de grenadiers sont disposées, prêtes à marcher entre ces deux fausses attaques. Bientôt on aperçoit les tirailleurs du capitaine **HEYDET** qui descendaient la montagne sur le flanc droit et les derrières de l'ennemi. Alors le général **MOLITOR** s'avance avec les deux compagnies de grenadiers, entre la redoute de la plaine et les retranchements du village. Ces différents mouvements, exécutés avec ensemble, produisent l'effet qu'on espérait ; l'ennemi, se voyant attaqué et investi à la fois, abandonne ses retranchements dans le désordre ; les tirailleurs pénètrent dans le sures de Hohen-Enbs et font 200

prisonniers dont 3 officiers. La cavalerie, qui s'avançait pour sauver le reste de son infanterie, est culbutée et vivement poursuivie.
Le général **MOLITOR** arrive de la sorte devant Feldkirch. Ses troupes, qui avaient presque toujours couru, avaient besoin d'être ralliées ; il y mettait tous ses soins, lorsque l'ennemi profita de ce moment pour venir attaquer.
Un bataillon du régiment **KAISER** s'avançait marchant en bataille et n'était plus qu'à une petite distance, lorsque le brave aide de camp **FRIDOLSHEIM**, à la tête de deux compagnies de grenadiers de la 83e, s'élance à la baïonnette sur ce bataillon, le culbute et le rejette dans ses retranchements.
Dès ce moment, toutes les batteries de l'adversaire commencèrent à agir. Le général **MOLITOR** profite de son abri pour cacher ses mouvements et rallier ses troupes. Il avait à peine assez de monde pour fournir une ligne de tirailleurs sur le front de l'ennemi ; il en détacha le moins possible et disposa le gros de la colonne, consistant en six compagnies de réserve, derrière le village de Pradis. Tout le feu des Autrichiens se dirigeait sur ce point ; ils nous croyaient des forces considérables.
Pendant ce temps, le 1er bataillon de la 1re légère, qui avait passé le Rhin à Azmoos, s'était rapproché de Feldkirch du côté des Grisons, et une canonnade s'y faisait entendre. La diversité de ces attaques, dont l'adversaire ne connaissait pas les forces, l'inquiétait beaucoup et lui avait fait disséminer ses troupes.
MOLITOR, venant de reconnaître que les deux flancs de la position étaient presque inattaquables, tourne son attention sur le centre. Avec sa réserve de six compagnies, il n'espérait pas emporter l'enceinte de Feldkirch, défendue comme elle l'était ; mais il pensait que s'il se maintenait jusqu'à la nuit au village de Pradis, l'ennemi ayant perdu Gotzis, la clé de sa position, se voyant attaqué de tous côtés et n'ayant qu'un défilé pour retraite, prendrait le parti de se retirer s'il ne parvenait à nous débusquer et à reprendre Gotzis.
Il fit beaucoup d'efforts pour y arriver, et tandis qu'il dirigeait tout le feu de l'artillerie sur Pradis, il faisait tourner la droite de notre ligne de tirailleurs par un bataillon suisse dont la marche, à la faveur d'un bois, ne fut pas d'abord aperçue. Cette troupe, paraissant tout à coup derrière notre flanc droit, jeta du désordre parmi nos tirailleurs. Le général **MOLITOR**, avec trois compagnies de réserve et un escadron de hussards, marcha droit sur ses derrières pour couper la retraite à ce bataillon suisse ; il l'obligea à se retirer en désordre et le fit charger vigoureusement par nos hussards ; 150 hommes restèrent sur le champ de bataille.
MOLITOR replace aussitôt ses trois compagnies en réserve. C'était d'autant plus nécessaire que l'ennemi avait en même temps attaqué notre gauche ; il y faisait des progrès, et peu s'en fallait qu'il ne fût maître de la route. Nos tirailleurs étaient épuisés de fatigue ; le général accourut avec deux compagnies de réserve, qui abordèrent franchement l'ennemi et le rejetèrent dans ses retranchements. Presque toute la réserve avait donné ; elle fut ralliée immédiatement au centre.
Le général **LECOURBE** arrive et conseille d'effectuer la retraite ; mais **MOLITOR** trouve ces mouvements trop dangereux.
Les Autrichiens ne tardent pas à renouveler une attaque sur notre droite. Une compagnie de grenadiers y est envoyée pour soutenir nos tirailleurs et se disperse, malgré les ordres contraires, sur un terrain découvert ; elle est chargée tout à coup par un régiment de dragons, qui en sabre et en prend la moitié. Un bataillon autrichien s'avançait en même temps pour soutenir sa cavalerie. La nuit approchait ; les troupes, qui marchaient et se battaient depuis trois heures du matin, étaient harassées de fatigue et de faim. Il fallut à ce moment tout le dévouement des officiers, tout l'attachement que le soldat portait à ses chefs pour soutenir encore ce nouvel effort de la part de l'ennemi. Celui-ci fut encore une fois repoussé dans ses retranchements.
Cependant il fait bientôt, à la faveur de la nuit, une nouvelle tentative : il s'approche très près de notre centre avec plusieurs bataillons déployés, dont les feux jettent le désordre dans nos rangs. La cavalerie vient y mettre le comble ; nos hussards chargent et se trouvent pêle-mêle avec les Autrichiens sans les reconnaître ; les plus braves des 36e et 83e se rallient avec le chef de bataillon

COSTES à la voix de leur général, se précipitent au pas de charge sur l'adversaire et le forcent pour la dernière fois à nous laisser le champ de bataille. Il était dix heures du soir.
Les Autrichiens évacuent Feldkirch et se retirent dans le Tyrol, après avoir obtenu, par un parlementaire, de ne pas être inquiétés dans leur retraite. **MOLITOR** entre dans Feldkirch à trois heures du matin. Notre communication avec l'Italie était assurée. Rien n'égala la surprise des habitants du pays lorsqu'ils virent défiler le petit nombre des combattants.
La 83e pouvait être fière de ses exploits. En effet, dans cette glorieuse journée, le commandant **MINAL** enlève une redoute et fait 50 prisonniers.
« Le commandant **COSTES** rallie autour de lui son bataillon plusieurs fois rompu et repousse l'ennemi.

« Le capitaine **POUSSAIN** soutient pendant plus de six heures, avec sa compagnie, le feu d'un bataillon entier qui défendait un ouvrage armé de 4 pièces d'artillerie.

« Le grenadier **ANGOT**, qui s'était élancé le premier dans une redoute, a le bras droit emporté par un boulet et dit à ses camarades qui s'approchaient de lui pour le secourir et l'enlever du champ de bataille : « Laissez-moi, je ne marche plus, mais l'ennemi marche encore. En avant, mes amis, la patrie l'ordonne ».

« Le grenadier **CONSTANTIN**, pendant qu'il était en tirailleur, charge avec deux de ses camarades sur un peloton de cavalerie et le force à la retraite ; il avait déjà fait plusieurs prisonniers quand un coup de mitraille le renverse.

« Le grenadier **PECHARD** et trois autres hommes sont blessés mortellement en marchant sur un peloton de cavalerie et refusent toute espèce de secours en engageant leurs camarades à réunir tous leurs efforts contre les Autrichiens. »

Notre marche victorieuse est arrêtée par l'armistice de Parsdorf (15 juillet). A la reprise des hostilités (28 novembre), pendant que **MOREAU** continue d'avancer, **MOLITOR** a pour mission d'observer le Tyrol et d'empêcher l'ennemi d'arrêter les progrès de l'armée en pénétrant sur ses derrières ; en cas d'attaque, il doit se défendre avec d'autant plus d'opiniâtreté qu'il est loin de tout secours.
La 83e, à l'effectif de 2 558 hommes, est établie vers Immenstadt et Fussen et surveille tous les débouchés qui partent des sources de l'Iller et du Lech.
Après la victoire d'Hohenlinden (3 décembre), **MOREAU** marche sur Vienne. A ce moment, **LECOURBE**, pensant que l'ennemi ne peut plus laisser grand monde dans le Tyrol, demande à **MOLITOR** la 83e demi-brigade pour renforcer son corps d'armée. Celle-ci part de Bregentz le 21 décembre, à l'exception d'une compagnie de grenadiers à laquelle **MOLITOR** était fort attaché, et arrive à marches forcées à Salzbourg, où elle entre dans le corps de **GUDIN** (30 décembre). Mais l'armistice de Steyer était signé depuis cinq jours et la campagne terminée.
La 83e rentre en France avec l'armée et va tenir garnison à Bayonne (20 avril 1801). Elle y est rejointe par son dépôt, qui était resté pendant toute la campagne en Helvétie, sous les ordres du général **SCHRAUEMBERG**.
L'année suivante, les 1er et 3e bataillons sont à Bordeaux ; le second, resté à Bayonne, fournit des détachements à Navarreins et à Blaye.
Par ordre du consul du 28 mai 1802, le 3e bataillon de la 83e, complété à 700 hommes, va s'embarquer à Rochefort pour Saint-Domingue.
Il est, à son arrivée dans cette île, placé dans la brigade de droite de la division de gauche du Nord, général **CLAUSEL**, et participe aux opérations qui ont lieu autour du Cap. Nous le trouvons, au 20 novembre 1802, à l'habitation du Rivage, à l'effectif de 488 hommes. Bientôt la fièvre jaune éclate et fait tant de victimes que le général en chef est forcé de supprimer une partie des bataillons pour maintenir les autres à un effectif convenable. C'est ainsi que la 83e reçoit par incorporation, le 1er

décembre 1802, le bataillon de la 49e, à l'effectif de 469 hommes. Mais il est lui-même si fortement réduit par les maladies, que moins de six moins après il est versé à son tour dans la 89e demi-brigade (20 juin 1803).
Pendant ce temps, les deux bataillons restés en France s'étaient réunis à Bayonne (5 juillet 1802). Ils y sont encore lorsque paraît le décret du 24 septembre 1803 qui remplaçait la dénomination de demi-brigade par celle de régiment.
La suppression ne porta pas sur les demi-brigades dont le numéro dépassait 90, mais sur celles qui, pour une raison quelconque, n'avaient pas à cette époque le nombre de bataillons voulu. C'était le cas de la 83e dont le 3e bataillon avait disparu l'année précédente à Saint-Domingue. Ses deux bataillons restants furent, par application du décret, versé dans le 3e régiment d'infanterie, et le n° 83 resta vacant tout le premier Empire.

CHAPITRE IV

83e REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE SOUS LOUIS XVIII 1814-1815

Le 83e est réformé en 1814. – Supprimé de nouveau aux Cent-jours, il ne reparaîtra qu'en 1855

A la suite de l'arrêté du 12 mai 1814, qui fixait à 90 le nombre des régiments d'infanterie de ligne et leur donnait les numéros de la série naturelle, comblant ainsi les vides qui existaient, le 83e est réformé avec l'ancien 102e et reçoit le 5e bataillon du 118e ainsi que le 3e bataillon du 7e tirailleurs de la jeune garde. Mais aux Cent-Jours, les régiments reprennent leurs anciens numéros et le 83e redevient 102e (décret du 20 avril 1815).
Enfin, en 1855, à la suite d'un décret qui donnait aux régiments d'infanterie légère des numéros à la suite des 75e régiments de ligne existant alors, le 83e actuel apparaît.
Il est formé par le 8e léger, qui lui donnait en même temps son drapeau illustré sous le premier Empire.
Nous allons suivre le 8e léger dans ses campagnes ; il nous ramènera au 83e actuel.

****

HISTORIQUE DU 83e REGIMENT D'INFANTERIE

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

8e DEMI-BRIGADE LEGERE
1re formation
1795-1796

Armée des Pyrénées-Orientales (1795). – Armée d'Italie (1795-1796). – Bataille de Loano (1795). – Combats de Montenotte, de Cossaria, de Dego, de Lodi (1796). – La 8e légère devient 4e demi-brigade de deuxième formation (1er juin 1796).

Ancestramil

La 8e demi-brigade légère est formée le 17 juin 1795 avec le bataillon de chasseurs des Vosges n° 8 et deux bataillons qui se trouvaient à ce moment près de lui, le premier bataillon du Cantal et le deuxième bataillon de la légion de la Moselle. – Le bataillon de chasseurs des Vosges avait été créé à Lyon le 1er mai 1788 avec les compagnies attachées aux chasseurs à cheval des Vosges et s'était rendu presque aussitôt à Collioure ; de là il était allé successivement à Montpellier (1790), à Lunel (1791), au camp de Lyon (1792). Il contribuait ensuite à la conquête de la Savoie avec le général de Montesquiou, prenait part au siège de Toulon (octobre 1793), et passait à l'armée des Pyrénées-Orientales où il participait avec **DUGOMMIER** à la prise des places de Collioure, de Port-Vendres, de Sainte-Anne et de Port-Rose (1794).

Dès sa formation, la 8e légère, campée à Nimors, fait partie de la brigade du général **ROUGE**, commandant l'avant-garde de la 2e division du général **HAQUIN** ; elle passe à l'armée d'Italie à la conclusion de la paix avec l'Espagne (30 juillet), arrive à Nice le 13 septembre, se rend à Oneille en octobre et entre aussitôt en campagne.
Pendant la bataille de Loano (22 et 23 novembre), une partie de la demi-brigade est à l'aile droite avec **AUGEREAU** dans la brigade **BANEL**, et l'autre au centre avec **MASSENA** dans la brigade **MENARD** ; aussitôt après, elle retourne à Oneille où elle reste tout l'hiver.
L'année suivante, elle prend part à la glorieuse campagne de **BONAPARTE**.

Voici, du reste, le détail de ses opérations rapporté par **DESTAING**, son chef de brigade :
« La 8e légère est embrigadée à Savone le 7 avril 1796, et part le même jour pour Cadibone.
« Spectatrice du combat de Montelegino (11 avril), elle contemplait les masses autrichiennes, collées au pied de la redoute, lorsqu'elle est jointe par la 21e. Elles se forment l'une et l'autre en colonne et se tiennent prêtes à marcher.
« Elles se mirent en mouvement une heure après minuit, se portèrent sur le flanc droit de la division ennemie, entassée devant la redoute de Montelegino. Le chef de brigade **BLONDEAU** formait l'avant-garde avec les carabiniers et les grenadiers. Le général **MENARD** était à la tête de la 8e, **MASSENA** conduisait la 21e.
« Arrivée au point du jour en vue de Montenotte, la colonne se divisa. L'avant-garde et la 21e marchèrent droit aux Autrichiens déjà rangés sur les hauteurs ; la 8e, prenant un détour, s'avança par des sentiers difficiles sur le flanc droit. L'avant-garde se trouva de la sorte rendue longtemps avant la 8e. Elle se mit aussitôt en bataille, ayant la 21e en seconde ligne, et engagea ses tirailleurs. La 8e cependant gravissait à la course des montagnes escarpées. Elle débusquait successivement les postes ennemis et touchait au terme qu'elle devait atteindre, lorsque les carabiniers, emportés par l'impatience de combattre, se jetèrent en tirailleurs et attaquèrent, soutenus par les grenadiers en bataille. La ligne ennemie fut enfoncée, mise en fuit ; mais la 8e encore trop en arrière, ne put lui couper la retraite. Les Autrichiens furent du reste poursuivis avec chaleur par l'aide de camp **MURAT**.
« Du champ de bataille, la 8e marcha sur Carcare ; elle y marcha sans les carabiniers qui, emportés sur les traces de l'ennemi, se trouvaient à plus de trois lieues de distance. Le général en chef avec son état-major avait joint la demi-brigade. L'ennemi fut rejeté sur les montagnes. La 8e s'était attachée à ses pas ; elle marchait, combattait depuis vingt-quatre heures ; la nuit était à moitié écoulée qu'elle luttait encore.
« Enfin, elle fit halte ; mais le retour n'avait pas reparu que déjà elle reprenait l'attaque. Elle débusqua l'ennemi de toutes les hauteurs, lui fit une centaine de prisonniers et les rejeta sur Cossaria.
« Quoique cerné, **COSSARI** refusait de se rendre. La 8e escalada les montagnes qui se trouvent sur la droite de cette position, elle culbuta les postes ennemis et les rejeta à deux lieues de là. **PROVERA**, malgré la dispersion de ses troupes, persistait à se défendre ; on décida de l'attaquer. La résolution était fâcheuse ; car les Autrichiens, n'ayant plus de vivres, devaient forcément se soumettre à la fortune. L'attaque, mal conçue, fut plus mal exécutée encore. L'un s'amusait à fusiller pendant que l'autre escaladait les murs. On échoua faute d'ensemble, et le brave général

BANEL paya de sa vie cette échauffourée. On se décida enfin au seul parti que l'on aurait dû prendre : on se borna à bloquer le château, qui ouvrit ses portes le lendemain.
« La 8e en avait à peine pris possession que déjà elle était obligée de se mettre en route. L'ennemi occupait toujours les montagnes qui s'étendent de Cossaria à Cairo. Elle le joignit, la brigade **DONMARTIN** s'avança de son côté, elles l'attaquèrent ensemble et lui firent de 4 à 500 prisonniers.

« L'armée avait marché sur Dégo. Le chef **BLONDEAU** la suivit avec une partie de la demi-brigade. Il la trouva aux prises, s'engagea vivement lui-même avec les carabiniers, tourna la gauche de l'ennemi, s'empara d'une de ses batteries et contribua au succès de la journée. Le reste de la 8e, chargé de le rejoindre, se mit en marche dans la nuit. Le temps était affreux, l'obscurité profonde, la troupe fut longtemps à se débattre au milieu des précipices ; enfin, elle sortit de ce périlleux dédale et arriva à Cairo par une pluie battante avec 30 hommes couverts de contusions.
« Les Autrichiens avaient mis le temps à profit ; ils s'étaient jetés sur Dégo au milieu du désordre et de la sécurité qu'amène la victoire et l'avaient enlevé. Le combat était incertain lorsque la demi-brigade arriva, les choses changèrent de face. Le général **MENARD**, qui la commandait, avait l'ordre de prendre la droite et de pousser jusqu'à une redoute qui formait la gauche de l'ennemi. Une colonne aux ordres du général la **SALCETE** était chargée de la tourner. La marche de celle-ci était un peu lente. **MENARD** fait faire halte au milieu du feu, afin de lui donner le temps de gagne de l'espace. Mais au lieu de marcher, elle s'arrête ; au lieu de se porter sur la redoute, elle interrompt son mouvement. **MENARD** pousse en avant ; il charge **DESTAING** de se jeter sur l'ouvrage avec un bataillon et se met en devoir de le tourner avec les deux autres. **DESTAING**, repoussé d'abord, rallie sa trouve et la fait coucher à quinze pas de la batterie pour éviter les projectiles. Il n'avait sous la main que 200 hommes ; mais la colonne de gauche était en déroute, celle du centre ne se reforme qu'avec peine à la voix du général en chef. **DESTAING** donne le signal, sa troupe s'élance comme un trait, enlève la redoute et se jette sur les derrières des autres positions. Le mouvement fut décisif ; les masses autrichiennes n'essayèrent pas de faire une plus grande résistance. Elles abandonnèrent 400 prisonniers, 13 pièces de canons et s'éloignèrent. La demi-brigade perdit dans cette affaire 9 officiers et une centaine de sous-officiers et soldat.
« Les Piémontais s'étaient retirés sur le camp retranché de Céra ; la demi-brigade les attaqua sans pouvoir les enfoncer. Le général **AUGEREAU** menaça de les tourner, ils fléchirent et passèrent le Tanaro ; la division se mit à leur suite, elle gagna Mondovi, Cherasco, et alla s'établir à Larmorier.
« Elle se remit en route après quelques jours de halte et se porta à Salo, entre Alexandrie et Tortone. Arrivée dans cette position, elle multiplia les reconnaissances, ébaucha des redoutes, réunit des matériaux. L'ennemi fut dupe de ces démonstrations ; il éleva des batteries, construisit des retranchements, des ouvrages de toute espèce sur la rive opposée. Une contre-marche qui n'avait pas échappé à la sagacité des soldats rendit tous ces apprêts inutiles. L'avant-garde se porta rapidement sur Plaisance et y passa le Pô. La cavalerie autrichienne essaya de l'arrêter ; mais elle était seule, sans infanterie ; elle s'épuisa en vains efforts. L'ennemi s'étant replié sur l'Adda, l'armée s'avança sur Lodi. Le général en chef avait résolu d'effectuer son passage sur ce point et voulait redescendre par la rive gauche sur Pizzighetone, qu'il eût été difficile de forcer de front.
« L'avant-garde avait franchi le Pô et était en position devant Casale ; elle attaqua vers trois heures. La demi-brigade accourut à son aide et eut bientôt atteint Lodi. Le pont était déjà enlevé ; elle passa la rivière et détacha deux pelotons qui firent bon nombre de prisonniers. Le lendemain, elle marcha sur Crema, d'où elle se portait en diligence sur Pizzighetone, lorsqu'elle apprit que cette place était rendue. Elle repassa l'Adda et gagna Lodi. Elle s'attendait à marcher sur Mantoue, mais le général voulait lui laisser reprendre haleine ; il la dirigea sur Milan et la chargea de faire le blocus du château. Elle quitta cette capitaine vers la fin de mai et revient à Lodi. »
Là se termine la carrière de la 8e demi-brigade. Elle perd son numéro le 1er juin 1796, à la suite du tirage au sort fait près de Brescia, et devient 4e légère.

Sous sa nouvelle dénomination, la demi-brigade s'illustre à Borghetto, au blocus de Mantoue, à La Corona, à Lonato, à l'expédition de Trente, à la retraite et à la bataille de Rivoli.
Elle devient 4e régiment d'infanterie légère en 1803 et 79e de ligne en 1854.

****

8e DEMI-BRIGADE LEGERE
2e FORMATION
1796-1803

8e REGIMENT D'INFANTERIE LEGERE
1803-1815

Armée de Sambre-et-Meuse (1796-1797). – Armée d'Italie (1798-1801). – La 8e demi-brigade légère devient 8e régiment d'infanterie légère (1803). – Armée d'Italie (1805) ; de Dalmatie (1806-1808) ; d'Italie et de Dalmatie (1809) ; d'Illyrie et de Catalogne (1810-1811) ; armée de Catalogne, de Dalmatie et Grande Armée (1812) ; campagne d'Allemagne (1813) ; armée de Mayence et de Lyon (1814) ; armée du Nord et de Vendée (1815).

Conformément au décret du 1er février 1796 sur l'organisation des demi-brigades, la 8e demi-brigade légère de deuxième formation est formée avec la 30e légère ancienne, le 3e bataillon de la demi-brigade des Ardennes et le 8e bataillon des réserves, le 14 mars 1796.

ARMEE DE SAMBRE-ET-MEUSE
1796-1797

La 8e demi-brigade légère, d'abord à l'armée du Nord avec **BEURNONVILLE**, passe en Allemagne à la reprise de la campagne, avec les troupes envoyées par le Directoire à **JOURDAN**. Elle est d'abord placée derrière Bonn sous les ordres du général **BONNAUD**, commandant la réserve d'infanterie de l'armée de Sambre-et-Meuse, et ne rejoint le corps d'observation que le 11 juillet, au moment où il arrivait sur la Vidda (effectif, 2 280 hommes). Elle fait alors partie de l'avant-garde de **LEFEBVRE**, marche à côté de la 83e pendant une partie de la campagne, et prend part à une série de rencontres, les 27 et 28 juillet, du côté de Schweinfurt.
Pendant le combat de la Souzbach, le capitaine **DUJARDIN** est placé avec sa compagnie par le général **SOULT** en avant d'un bosquet, avec mission d'y rester jusqu'à ce qu'on lui dise de se retirer. Un bataillon de Croates et un escadron de hussards de Barko le chargent plusieurs fois sans pouvoir le débusquer de cette position, où il résiste pendant quatre heures, sans recevoir ni renforts, ni munitions. Il ne se rend que lorsque ses hommes ont brûlé toutes leurs cartouches.
Pendant la retraite qui termine la campagne, la 8e légère est à l'arrière-garde avec **CHAMPIONNET**.
Détachée sur Veilbourg le 12 septembre, avec le 12e Chasseurs et 3 pièces d'artillerie pour couvrir la gauche de l'armée, elle y soutient un très violent combat dans lequel elle se couvre de gloire en repoussant l'ennemi.
Elle rejoint le gros de l'armée après ce combat, repasse le Rhin le 21 septembre et prend ses quartiers d'hiver.
Elle est à Cologne avec **DESJARDINS** en décembre 1796, près de Dusseldorf avec **MACDONALD** en janvier 1797.
Les 2e et 3e bataillons prennent part à la campagne du printemps dans la brigade **GOULLU**, chargée de l'investissement d'Ehrenbreisten. Ils restent près de cette place lorsque la paix est conclue.
Le 1er bataillon est avec **Jacobé TRIGNY** à Bonn en août, à Dusseldorf en septembre, à Cologne en octobre, à Thionville en novembre.

Au mois de janvier 1798, les trois bataillons se déplacent et vont, les deux premiers à Metz, le 3e à Sarrelouis.
Le 15 mai, les deux premiers bataillons sont à Besançon ; le 3e est à Dijon.
Enfin, la demi-brigade passe en Italie en octobre 1798. Son dépôt tenait garnison à Chambéry depuis le mois de septembre 1798, après avoir été à Liège en 1796 et à Verviers en juillet 1797.

ARMEE D'ITALIE
1798-1800

La 8e légère contribue à la pacification du Piémont (1798). – Le 1er bataillon fait partie de l'armée de Naples : affaire d'Avellino (24 avril 1799) ; siège de Gaëte. – Le 3e bataillon soutient le glorieux siège d'Ancône ; affaires de Pesaro, de Sinigaglia. – le 2e bataillon est à la bataille de la Trebbia (17 et 19 juin), de Novi (15 août) ; affaire de la Stura (28 octobre).

La période de 1798 à 1800 comprend les trois phases suivantes :

1re phase (1798)

Après la victoire d'Aboukir (25 juillet 1798), **NELSON** conduit sa flotte à Naples et soulève par sa présence le Piémont, la Toscane et les Etats romain. (C'est à ce moment que la 8e légère est appelée en Italie). **MACDONALD** et **CHAMPIONNET** remettent l'ordre et font même la conquête de Naples.

2e phase (1799)

Ces succès causent la deuxième coalition. En Italie, nous n'éprouvons que des échecs : l'armée de Naples doit être rappelée dans le nord de la Péninsule à la suite des combats de Magnano (5 avril) et de Cassano (27 avril) ; nous sommes rejetés vers Gênes après la perte de la bataille de la Trebbia (18 juin).

3e phase (1800)

Pendant que l'armée se défend péniblement du côté de Gênes (siège de Gênes), **BONAPARTE** descend en Italie par le Grand Saint-Bernard, défait les Autrichiens à Marengo et les chasse de la Péninsule.
Mais reprenons notre historique.
La 8e légère arrive en Italie au commencement du mois d'octobre 1798. Elle est placée dans la 6e division du Piémont, général **SAURET**, et contribue à la pacification du pays. Ses garnisons successives sont Pavie et Tortone ; puis, à la fin du mois de novembre, Ferrare, où elle prend ses quartiers d'hiver. L'année suivante ses bataillons agissent sur trois théâtres d'opérations différents. Nous allons les suivre successivement.

1er bataillon (1799)

Le 1er bataillon s'embarque à Ancône pour Corfou le 21 mars 1799. Arrivé à hauteur de Raguse, apprenant que cette île était au pouvoir de l'ennemi, il change de direction pour entrer dans sa garnison. Mais le vaisseau qui le porte échoue devant le fort de Brindisi. Obligé de débarquer, le bataillon prend ce fort d'assaut et se met en route pour rejoindre du côté de Foggio, la 2e division de l'armée de Naples, commandée par le général **OLLIVIER**. Il doit employer la force pour s'ouvrir le chemin dans cette région qui était en pleine insurrection.
A peine a-t-il rejoint la division **OLIVIER**, que celle-ci part pour Naples où la rappelait **MACDONALD**.

Ancestrami

Pendant la retraite, une colonne dont fait partie la 8e légère disperse près d'Avellino, le 24 avril, des bandes d'insurgés qui harcelaient trop vivement la division. Dans cette affaire, le lieutenant **BELLIARD**, aux prises avec trois Calabrais, en tue un et met les deux autres en fuite.
Le 28, le lieutenant **LEGER** placé à la tête de quatre compagnies d'avant-garde de la division, contribue, par sa bravoure et par l'activité de sa marche, à chasser l'ennemi, supérieur en forces ; des hautes montagnes qui couvraient la gauche du village de Monteforte ; il se porte ensuite sur ses derrières et, par une charge hardie à la tête d'une trentaine d'hommes, le force à abandonner le village de Monteforte, où il était avantageusement posté au nombre de 800.
Le 7 mai, la division rejoint **MACDONALD** qui continue la retraite vers Florence ; mais le 1er bataillon de la 8e avait été laissé avec la 7e dans la forteresse de Gaëte. Il y est bientôt enfermé et, pendant plus de deux mois, y soutient avec avantage un siège en règle.
Privé de toute espèce de secours, manquant de munitions et réduits à la dernière ration, il obtient la capitulation honorable de retourner en France avec armes et bagages, et de pouvoir rentrer en campagne quand il le voudrait. Il s'embarque pour Marseille, rejoint le 2e bataillon à la fin de septembre et continue la campagne avec lui dans l'armée d'Italie.

3e bataillon (1799)

Le 3e bataillon fait partie de la division d'Ancône, commandée par le général **MONNIER**. Cette division, livrée à elle-même, réduite à des moyens presque nuls, devait, par six mois de combats et de résistance opiniâtre, donner un bel exemple de persévérance et d'héroïsme. Assaillie par des armées nombreuses de révoltés, elle sut les vaincre et les disperser. Obligée de se renfermer dans des murs et dans des forts qui, par leurs positions et leur construction, ne présentaient aux assiégés aucune défense et qui devaient militairement, après quinze jours de siège, succomber devant des assaillants nombreux, elle trouva dans sa bravoure les moyens de résister d'une façon honorable.
Le départ de l'armée de Naples est le signal du soulèvement (18 mai). Les flottes combinées russes et turques arrivent et bombardent la place d'Ancône ; mais le feu de nos batteries les oblige à lever l'ancre. Une colonne suit leurs mouvements et rejette à la mer leurs compagnies de débarquement.
Pendant ce temps, la ville de Fano s'était révoltée. Le général **MONNIER**, voulait faire un exemple, arrive le 25 mai à Fano avec le 3e bataillon de la 8e légère, destitue la municipalité, prend des otages et désarme la ville.
Le 9 juin, une colonne dont fait partie la 8e est assaillie par des paysans devant Pesaro et doit battre en retraite pour ne pas être cernée. Cette affaire donne au commandant **MAGNEN** l'occasion de se distinguer.
Le 18 juin, les troupes combinées, augmentées par de nouveaux débarquements de l'escadre ennemie, attaquent Sinigaglia, défendu par le 3e bataillon de la 8e légère, qui se bat à outrance pendant cinq heures. Les portes ayant été enfoncées à coups de canon, la 8e est forcée d'abandonner les remparts ; elle combat alors dans les rues, assaillie par les marins de la ville qui s'étaient armés pendant l'affaire, et se voit bientôt contrainte de se retirer par la seule porte qui lui ouvrit une retraite sur Fiumeso. Mais, en sortant de Sinigaglia, le bataillon, poursuivi par l'ennemi, maître de la ville, trouve une colonne d'insurgés qui s'était avancée pour lui fermer le passage. Le commandant **MAGNEN**, se portant à la tête des quatre compagnies de la gauche, contient l'ennemi qu'il avait en queue, tandis que les quatre compagnies de droite, marchant à la baïonnette sur la colonne qui barrait le chemin de Fiumeso, la culbutaient et la mettaient en déroute.
Le 8e réussit ainsi à opérer sa retraite sans éprouver de pertes trop considérables. L'ordre du jour cita l'adjudant-major **ZENARDI** comme s'étant tout particulièrement distingué dans cette circonstance.
Après cette affaire, le général **MONNIER** rapprocha ses troupes d'Ancône. Apprenant que les alliés venaient de se rembarquer (22 juin), il réunit de suite toutes ses forces et marche le même jour sur Sinigaglia ; les brigands se sauvent à son approche, abandonnant deux pièces de canon.
MONNIER entreprend alors une expédition hardie.

Il part avec une colonne composée de la 8e légère, de détachements des 16e et 62e cisalpins et de quelques cavaliers, et passe par Fano le 23 juin et par Fossambie le 24.
Le 25, il force le passage terrible de Fourlo percé par Annibal. « Jusqu'à l'entrée de ce passage, dit le général **MONNIER**, nous avions fait fuir les insurgés ; mais ils espéraient nous surprendre et nous défaire dans ce défilé, plus facile à garder que les Thermopyles. Nous franchissons d'abord une voûte taillée à vif dans le roc de 30 toises de longueur sur 2 ou 3 d'élévation ; puis notre œil effrayé voit à droite une chaîne de rochers qui s'élevait verticalement jusqu'aux nues. Le **METAURO** roulait à gauche dans des abîmes bordés par une montagne aussi escarpée.
« Nous suivions un chemin si étroit que la colonne ne pouvait s'avancer que sur six hommes de front. Quand nous fûmes bien engagés dans le défilé, les brigands qui garnissaient les crêtes des montagnes firent pleuvoir sur nos têtes une grêle de balles et de pierres.
« Il fallait percer ; un instant d'irrésolution nous eût perdu ; déjà nos derrières étaient menacés par des rassemblements de paysans qui descendaient des montagnes.
« Notre attaque fut aussi prompte que l'éclair ; des Français seuls pouvaient vaincre. Le général **PINO**, les officiers de l'état-major s'élancent à la tête des cavaliers, et traversent ce défilé inexpugnable au grand galop, suivis de l'infanterie au pas de course. Ce coup d'audace porta la terreur dans les rangs des brigands et tout rentra dans l'ordre à notre approche. »
Fabriano, le foyer de la contre-révolution, est ensuite enlevé après une lutte acharnée. Le chasseur **GROSSET** de la 8e légère, qui y avait été blessé grièvement, est nommé caporal.
Les brigands battus à Fabriano se replient dans les gorges de la Roussa ; c'était un second passage de Fourlo. **MONNIER** envoie deux colonnes sur les hauteurs de droite et de gauche, et, avec le centre, force le passage au pas de charge, malgré le feu de l'ennemi, malgré les rocs et les pierres qu'on jetait du haut des rochers.
La colonne est à Jesy le 28 juin, et rentre le lendemain à Ancône.
Nos troupes déployèrent dans toutes ces affaires l'intrépidité étonnante qui caractérise le soldat français.
La 8e légère prend d'assaut la ville de Macérata, le 5 juillet, avec le général **MONNIER**. Quelque temps après, elle entre dans Fano par la brèche et à cette occasion les plus grands éloges lui sont adressés ainsi qu'à son chef, le commandant **MAGNEN**, qui avait eu un cheval tué sous lui par la mitraille des remparts.
Mais le retour de **LAHOZ** et des alliés forcent **MONNIER** à s'enfermer dans Ancône. A ce moment, ses troupes étaient réduites à 1 600 combattants, Français, Cisalpins, Romains déjà très fatigués des combats et des marches qu'ils faisaient avec tant de gloire depuis trois mois.
Ancône se trouvait sans défense ; ses approvisionnements étaient à peu près épuisés. Mais **MONNIER** fait des prodiges ; en peu de temps la ville est fortifiée, les redoutes sont construites sur les hauteurs voisines. La farine manquant, des moulins sont construits ; on fait de la poudre, des canons ; on bat monnaie.
Le 12 septembre, l'ennemi s'avance en colonne sur la redoute du mont Gardet, une sortie le culbute. L'adjudant **COURTOIS**, de la 8e, reçoit le grade de sous-lieutenant à la suite de cette affaire. Dans le même temps, pour protéger le mont Gardet, nous nous étions emparés de Montegaleazo qui commande la ville et les forts.
Le 19, il attaque de nouveau le mont Gardet ; il ne réussit pas mieux que la première fois. Le caporal **DUCLOUS**, de la 8e légère, est nommé sergent ; **DOLET**, sapeur du même corps, caporal.
Le 25 septembre, il se jette en force sur le Montegaleazo ; il est encore repoussé. Le chasseur **VALENCON** est nommé caporal.
L'ennemi fait une troisième tentative sur le mont Gardet, le 30 septembre. Mais notre mitraille et les braves de la 8e légère, qui défendent ce point, ne le laissent pas approcher.
Dans la nuit du 1er au 2 octobre, 600 hommes sortent de la ville en trois colonnes. Celle de gauche, composée de la 8e légère et des Cisalpins, suit le bord de la mer et doit enlever les redoutes de droite de l'ennemi. Sa marche s'exécute dans le plus grand silence ; lorsque l'on n'est plus qu'à vingt pas de l'ennemi, la charge est battue et la 8e sans tirer un seul coup de fusil s'élance à la baïonnette sur la grande redoute, l'enlève après trois assauts, tue **LAHOZ**, encloue une pièce et deux mortiers et

prend sept drapeaux. Ces colonnes rentrent au jour dans la ville. Le caporal de carabiniers **BRUN** est nommé sergent.
Le 4 octobre, à la pointe du jour, 80 bouches à feu tirent sur la ville et 10 000 hommes marchent à l'attaque. Mais la défense, malgré son infériorité numérique, a encore le dessus. Toutes nos troupes s'étaient couvertes de gloire ; la 8e en particulier avait fait des prodiges de valeur. Aussi, **MONNIER** nommait-t-il capitaine sur le champ de bataille, le lieutenant **TAQUIN** ; lieutenant, le sous-lieutenant **BOUVIER** ; sergent, le caporal **PANSOFF** (ce dernier avait reçu cinq coups de feu). Il adressait, en outre, les plus grands éloges à la conduite courageuse du lieutenant **MALPEY**, des sergents **GURI** et **FOURNIER**, du caporal **SEGUIN** et des chasseurs **LAUNE, SEMON**, **MOREAU**.
Le 11 octobre, dans une sortie, le sergent-major **LHUILLIER** se précipite le premier dans les redoutes ennemies.
Le 17 octobre, un détachement enlève à la baïonnette un avant-poste. A la suite de cette opération, le sergent-major **LHUILLIER**, qui s'était précédemment distingué, est nommé sous-lieutenant.
Mais l'ennemi resserrait de plus en plus l'investissement. Le 12 novembre, il envoie pour la quatrième et dernière fois un parlementaire sommer le général **MONNIER** de lui rendre les forts et la ville. Celui-ci, pénétré de l'état de détresse de la place qui depuis 105 jours soutenant au-delà de toute attente le siège régulier le plus pénible et le plus vif, convoque le conseil de guerre. Après avoir constaté qu'il n'y avait plus de vivres que pour dix jours et de la poudre que pour une demi-journée un peu chaude, on consent à traiter. La division sort d'Ancône le 17 novembre 1799 avec tous les honneurs de la guerre. Ces troupes avaient mérité de la patrie.
Le 3e bataillon de la 8e légère arrive à Nice le 15 février 1800 ; il va ensuite à Brignolles, puis à Saint-Maximin (264 hommes) où il reste pendant que les deux premiers sont enfermés dans Gênes.

Deuxième bataillon

Le 2e bataillon, qui était resté près de Ferrare, reçoit l'ordre, le 8 mai, de se rendre au camp d'observation formé par **GAUTHIER**, entre Florence et Bologne, pour garder les débouchés des Apennins et faciliter la retraite de **MACDONALD**. Il est à l'arrivée de ce dernier placé à Sarzanne dans la 5e division, commandée par **DOMBROWSKI**, et y fait partie de l'aile droite de l'armée de Naples (27 mai).
Ce bataillon se couvre de gloire à la malheureuse bataille de la Trebbia (17-19 juin). Il se retire ensuite par Parme et les Apennins vers Gênes où il n'arrive que le 26 juillet après une pénible retraite.
En moins d'un mois, il avait 89 tués et 92 blessés.
Au moment où **JOUBERT** vient prendre le commandement de l'armée d'Italie, le 2e bataillon, à l'effectif de 247 hommes, passe dans la division **WATRIN**, brigade **CALVIN**.
Le 15 août, il assiste à la bataille de Novi, après laquelle il reprend ses premières positions. Le 25 août, il va battre du côté de Fontana-Buona un parti ennemi qui marchait vers Gênes.
Il occupe ensuite Voltaggio, puis la Bochetta, où il est rejoint le 20 septembre par le 1er bataillon. Commandés par leur chef de brigade, **BRUN**, ils passent aussitôt avec le général **CALVIN** dans la division **GRENIER** qui défendait Coni, la clé du Piémont. A ce moment, **MELAS** serrait la ville de très près, et ce rapprochement donnait lieu à de fréquents engagements qui nous étaient presque toujours favorables. Dans une de ces rencontres, le sapeur **RENAUD** s'élance sur deux pièces de canon, s'en empare en coupant les traits des chevaux, puis court après les chevaux qu'emmenait l'ennemi, les prend et les ramène. Cette action d'éclat lui valut un fusil d'honneur.
Le 28 octobre, la 8e légère jette dans la Sturla un corps autrichien qui venait de franchir cette rivière pour tourner la division **GRENIER** et lui enlève deux canons et un grand nombre de prisonniers.
L'armée bat en retraite après le combat de Fossano (4 novembre), arrive le 9 au camp de Limone, près de Tende. Dans cette retraite, l'adjudant **VAL** exécute un hardi coup de main qui le fait nommer sous-lieutenant. Chargé un soir d'enlever une tête de pont fortement défendue, il s'avance avec 18 carabiniers, surprend lui-même la vedette, la tue et jette l'ennemi dans la rivière.

La situation de l'armée devenait critique. De l'Italie, il ne lui restait plus à ce moment que Gênes et le revers méridional des monts. Une épidémie mit le comble à ses désastres et lui enleva **CHAMPIONNET**, son général en chef.

ARMEE D'ITALIE (suite)

CAMPAGNE DE 1800

1er et 2e bataillons

Troubles dans la rivière de Gênes. – Siège de Gênes. – Bataille de Pozzolo (25 décembre). – Affaire de Montebello (7 janvier 1801).

MASSENA, successeur de **CHAMPIONNET**, laissa l'armée dans ses cantonnements pendant tout l'hiver. Il dut toutefois, à plusieurs reprises, faire circuler des colonnes pour maintenir le calme dans le pays.

C'est dans ces circonstances que la 8e va réprimer des troubles dans la rivière de Gênes le 15 janvier, puis le 3 mars. Durant cette dernière opération, elle est enveloppée près de San Colombano, par 4 000 paysans rassemblés par le tocsin et les cornes d'alarme et se trouve un instant dans une situation très critique. Heureusement que des troupes viennent en toute hâte à son secours.

La 8e est à Recco, dans la division **MIOLLIS**, à l'aile droite de l'armée commandée par le lieutenant général **SOULT**, quand reprennent les hostilités (20 mars). L'ennemi, enhardi par ses succès précédents, nous harcèle de tous côtés.

Le 1er avril, le lieutenant **BELLIARD** arrête, avec 14 hommes seulement, 300 Autrichiens qui voulaient faire prisonnière une compagnie de la 8e restée en arrière pendant une reconnaissance.

Le 5, une forte colonne ennemie enlève par surprise le village de Recco, mais elle ne le garde pas longtemps en son pouvoir. La 8e le lui reprend le soir même, grâce à la présence d'esprit de son chef de brigade. Chassé de Recco, **BRUN** avait pris position en arrière de ce village, de manière à voir tout ce qui s'y passait. S'étant aperçu que les Autrichiens étaient tous ivres ou dispersés pour piller et par conséquent incapables d'opposer une grande résistance, il avait marché sur la ville avec son 2e bataillon, y avait pénétré sans être vu, en faisant un grand détour, et y avait surpris 400 Autrichiens qu'il avait fait prisonniers. Le chef de bataillon **MOITTIE** fut mis à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite dans cette journée.

A partir du 8 avril, la 8e fait partie avec sa division des troupes chargées spécialement de la défense de Gênes, pendant que le gros de l'armée opère encore au dehors avec **MASSENA**. Elle doit presque chaque jour livrer combat.

Le 10, ses carabiniers qui formaient avec ceux de la 106e de ligne, un bataillon de grenadiers, assistent dans la division **GARDANNE** à l'affaire de la Volta.

Le 14, nous nous disposons à attaquer le Monte-Faccio. Déjà nos reconnaissances partaient pour vérifier la position et la force de l'ennemi, quand celui-ci tombe tout à coup sur notre aile droite où était la 8e ; 700 hommes se trouvent ainsi aux prises avec près de 3 000. tout ce que l'honneur et le dévouement rendait possible est fait. **BRUN**, blessé dès le commencement de l'action, n'en continue pas moins à commander sa demi-brigade ; le chef de bataillon **MOITTIE** est blessé en chargeant à la tête des carabiniers en même temps que le capitaine **HINNEKENS** et le lieutenant **BELLIARD**. La résistance pourtant commençait à faiblir, quand 250 hommes de la 74e arrivent au pas de course et contribuent à arrêter l'ennemi et à le forcer à la retraite. Nos troupes étaient trop en désordre pour le poursuivre ; aussi nous nous retirons derrière la Stuila. Enhardi par notre prudence, l'ennemi vient nous attaquer une seconde fois ; mais, pris entre plusieurs colonnes, il est mis en pleine déroute et laisse 350 prisonniers en notre pouvoir.

Cependant **MASSENA** qui, jusque-là, avait essayé de se joindre à **SUCHET** est obligé de s'enfermer dans Gênes (21 avril). Il en complète la défense, recherche les moyens d'approvisionnements et établit la plus grande économie dans l'emploi des ressources existantes.

Le 30, l'ennemi nous attaque par terre et par mer pour nous enfermer dans la place et nous priver des ressources des villages voisins. Il s'empare, dans la matinée, d'Albaro et du point important de Quezzi, mais nous lui reprenons dans l'après-midi toutes ces positions. Pendant ce combat, la 8e avait fait une diversion dans le Levant pour empêcher l'ennemi de renforcer sa droite. Ce fut la journée la plus brillante du blocus ; elle coûta 4 000 hommes à l'ennemi. L'ordre de l'armée cita le sergent-major de carabiniers **GUILLAUME** de la 8e. **MASSENA** profita de ce succès pour rassurer les Gênois et leur promettre de conserver la ville.
Le 12 mai, il attaque à son tour l'ennemi qui occupait les positions de Bisogno, de Monte-Faccio, de Bavari, le fait reculer et le poursuit sur Nervi, dont il s'empare après un léger combat auquel prend part la 8e légère. Deux pièces de canon, 100 prisonniers et quelques vivres sont le prix de cette journée ; elle nous livre, en outre, 2 000 échelles d'escalade qui sont aussitôt brûlées. Les troupes se replient à la tombée de la nuit, à l'exception de la 8e légère qui était laissée à Nervi.
Cette victoire fut annoncée le soir à Gênes au son des musiques militaires ; la ville fut spontanément illuminée et malgré la détresse, les troupes reçurent une double ration de vin.
Mais, le lendemain, 2 000 Autrichiens reprennent Nervi.
Le but de l'attaque du 12 mai avait été de rechercher des ressources contre la famine, dont les atteintes se faisaient sentir. On avait bien réussi à faire entrer dans la place quelque bétail et des herbes, mais il aurait fallu s'étendre plus au loin pour trouver du grain. Bientôt le blocus se resserre encore sur terre et sur mer, et les canonnières ennemies ne cessent de lancer des boulets sur la ville. **MASSENA** donnait la plus grande publicité aux nouvelles du dehors qui pouvaient ranimer l'espérance générale. Il annonçait les victoires de **MOREAU** en Allemagne et l'arrivée prochaine d'une armée de réserve commandée par le premier Consul, qui devait débloquer la place.
Un instant, on croit que **BONAPARTE** est près et que **MELAS** s'est enfui. Pour s'assurer du fait, **MASSENA** ordonne, le 28 mai, une reconnaissance sur Nervi, Monte-Faccio et Monte-Ratti. Mais les Autrichiens défendent vigoureusement l'accès de leur ligne, et nous éprouvons de grandes pertes. La 8e a deux officiers blessés, les lieutenants SAINT-**FUSCIEN** et **DEHON**. Toutefois, la retraite se fait en bon ordre et les troupes ne sont harcelées que par des bandes de paysans qui s'étaient embusquées dans les rochers.
L'espoir d'une prompte délivrance soutenait encore les esprits. Le moindre bruit extraordinaire semblait signaler la présence de l'armée de secours. On croyait entendre le canon sur tous les points ; un orage dans le lointain était un évènement. Cependant la situation s'aggravait de plus en plus à Gênes. Chaque jour dévoilait les horribles effets de la famine. Des malheureux répandus dans les rues remplissaient l'air de leurs gémissements et expiraient dans les angoisses de la faim et du désespoir. On se disputait les cadavres des animaux morts, la pâture des bestiaux. Les prisonniers de guerre à qui on ne pouvait plus faire de distributions en arrivaient à manger leurs souliers et leurs havre-sacs.
Il était impossible à **MASSEA** de prolonger encore cette angoisse ; la distribution des soupes, dans lesquelles on avait fini par mêler des herbes médicales et qui avaient remplacé le pain qu'on ne fabriquait plus, avait été interrompue faute d'aliments.
Dans cette extrémité, **MASSENA**, comptant toujours sur la prochaine arrivée de l'armée de réserve, avait essayé de gagner encore quelques jours. On avait ramassé par son ordre tout ce qui existait dans la ville, en amandes, graines de lin, amidon, son, avoine sauvage et cacao ; amalgamant le tout ensemble, on fit une espèce de pâte qui n'était autre chose qu'un mastic noir, amer, carbonisé par la cuisson si on voulait lui donner la consistance du pain, et impossible à manger en raison de l'huile de cacao dont il était imprégné si on le mangeait dans sa préparation première. Pendant quinze jours, on ne fit que cette distribution dangereuse et dégoûtante, et encore fallut-il la réduire à la fin.
Le désespoir était à son comble ; on vit cesser cette patience admirable et exemplaire avec laquelle Français et Gênois avaient supporté la détresse commune. Le 30 mai, les habitants prirent les armes et les Français d'abord menacés par la sédition, furent sauvés par la division qui se mit parmi les révoltés. On les vit se battre entre eux dans les rues. Cette dernière circonstance achevait de compléter l'horrible situation où se trouvait Gênes.

MASSENA, par des prodiges d'activité et de fermeté, parvient à contenir, jusqu'au 3 mai, les 150 000 Gênois et les 5 000 combattants qui lui restaient dans une résignation dont eux-mêmes s'étonnaient. A ce moment un grand nombre de soldats avaient reçu, pour cause de faiblesse, l'autorisation de faire leur faction assis, et encore en fallait-il soutenir beaucoup pour le faire arriver au lieu de la faction où certains se trouvaient mal pendant sa durée.
MASSENA, qui avait jusque-là refusé d'entrer en relation avec l'ennemi, sent qu'il est arrivé au bout des sacrifices et consent à entrer en négociation. Il signe, le 4 juin, l'acte d'évacuation et obtient de sortir de Gênes avec armes et bagages et de se rendre à Nice.
Mais les alliés n'allaient pas jouir longtemps de leur succès. **BONAPARTE**, descendu en Italie par le Saint-Bernard -16-20 mai 1800), bat les Impériaux à Montebello le 8 juin, à Marengo le 14, et leur fait évacuer l'Italie jusqu'au Mincio par la glorieuse convention d'Alexandrie.
Le général **BRUNE**, qui avait remplacé **MASSENA**, extrêmement fatigué, suit, avec l'armée de Gênes, les progrès de nos armes en Italie. Les deux bataillons de la 8e sont à Reggio le 10 juillet. Nous les retrouvons le 7 septembre sur la Chièse, dans le corps du centre, commandé par **SUCHET**, division **GAZAN** (effectif, 760 hommes).
Les hostilités recommencent au mois de décembre.
Nous attaquons les Impériaux retranchés derrière le Mincio (25 décembre). La division **GAZAN**, dont faisait partie la 8e légère, se dirige sur le village de Pozzolo, et s'en empare ; mais elle en est presque aussitôt chassée par un corps de 10 000 Autrichiens. Heureusement, le généra **SUCHET** arrive à son secours avec des renforts. Pozzolo est repris et les Autrichiens battus sur tous les points prennent la fuite vers l'Adige.
Dans cette journée, le capitaine **MATHIEU** de la 8e reste seul dans le village de Pozzolo avec 30 chasseurs de sa compagnie, quand la division **GAZAN** en est refoulée. Il se retranche dans une maison, préférant le danger d'une mort presque certaine à la honte de se retirer devant un ennemi qu'il avait vu fuir peu de temps auparavant, et s'y défend avec tant d'intrépidité qu'il donne le temps au général **SUCHET** de reprendre le village et de le délivrer, lui et ses braves. Après cette victoire, l'armée se met à la poursuite des Autrichiens.
Le 7 janvier, deux compagnies de carabiniers de la 8e et un bataillon de la 96e sont un instant enveloppés par la cavalerie ennemie, près de Vicence, en avant de Montebello ; mais ils soutiennent sa charge avec la plus grande valeur et la repoussent en lui infligeant de grandes pertes.
Enfin, nous arrivons à Trévise, où est signé, le 15 janvier, un armistice qui termine la campagne.
Les deux premiers bataillons de la 8e légère restent encore en Cisalpine pendant un an et tiennent garnison à Forli, puis à Rimini et à Casana. Ils rentrent à Nice, où se trouvait déjà le troisième bataillon, le 5 août 1802.
La même année, il est donné des drapeaux aux demi-brigades légères. La distribution en est faite la 14 juillet par le premier consul aux députations des demi-brigades réunies dans la cour des Tuileries. Chaque bataillon reçoit un drapeau tricolore, portant d'un côté le numéro du corps et de l'autre le nom des batailles où il s'est trouvé.
L'année suivante, la 8e légère a pour garnisons Nice, Draguignan et Antibes. Son troisième bataillon est renforcé par l'incorporation du bataillon de chasseurs Corses, et va au camp de Saint-Omer au mois de septembre.
Enfin, par décret du 24 septembre 1803, les dénominations de demi-brigades et de chef de brigade sont supprimées, et le corps devient 8e régiment d'infanterie légère.

****

8ème REGIMENT D'INFANTERIE LEGERE

Armée d'Italie (1805). – Affaire de Saint-Ambroggio (28 octobre). – Bataille de Caldiero (29 octobre). – Armée de Dalmatie (1806-1808).

Le 8e léger a pour garnisons Nice, les îles d'Hyères et de Sainte-Marguerite et le camp de Saint-Omer. Dans chacun de ses bataillons, il est créé une compagnie de voltigeurs (13 mars 1804) ; elle a le cadre ordinaire des autres compagnies : deux cornets, au lieu de deux tambours, et 104 hommes armés de fusils de dragon.
Les deux premiers bataillons de la 8e passent en Italie au mois de mars 1805, et vont en garnison) Bergame, puis à Castiglione. Ils sont placés, quand éclate la troisième coalition, dans la 5e division **SERAS**, brigade **GUILLET**, à l'aile gauche de l'armée, entre Bussolongo et Rivoli (effectif, 46 officiers, 975 hommes). A ce moment, le troisième bataillon vient du camp de Saint-Omer à Caprino, puis à Côme, et sert de dépôt.
Le 28 octobre, **SERAS** chasse l'ennemi de Bussolongo après un combat auquel les voltigeurs du 8e prennent une grande part.
Le lendemain, il reste en position pendant la bataille de Caldiéro, couvrant la gauche de l'armée, et repousse une reconnaissance qui s'avançait par la route de Trente sur Dolce. Puis, il fait la poursuite avec le reste de l'armée.
Les voltigeurs du 8e léger et un petit détachement de dragons atteignent la queue de la colonne ennemie à Assiago, près de Bassano, le 6 novembre, et lui font quelques prisonniers.
SERAS, détaché du côté de Trieste, laisse en garnison dans cette ville, que l'ennemi avait évacuée à son approche, les carabiniers du 8e léger, et arrive, le 9 décembre, à Fiumes, après avoir enlevé à la baïonnette les hauteurs de Saint-Mathias où l'ennemi avait pris position. Là se terminent ses opérations.
Après la bataille d'Austerlitz l'armée d'Italie est dédoublée et la division **SERAS** devient le huitième corps de la Grande Armée. Le 8e léger qui était toujours à Fiumes va, avec la brigade dont il fait partie, occuper l'Istrie. Il est à Laybach au mois de décembre, à l'effectif de 1 096 hommes.
En 1806, il passe dans la première division de l'armée de Dalmatie commandée par **MOLITOR** et tient successivement garnison à Zara, aux îles Quarnero et Chaso, à Sebenico. Pendant ce temps, son dépôt, formé par le 3e bataillon, va de Padoue à Venise, puis à Vienne et forme avec les troisièmes bataillons des régiments employés en Istrie et en Dalmatie, trois brigades placées sous les ordres d'un général de brigade.
En 1807, les deux bataillons occupent successivement Trau (1 676 hommes), Makarsca, Stagno et contribuent à la pacification du pays. Ils combattent les 16 et 17 juin avec le général **DELZON**, un corps russe à qui ils prennent ou tuent 200 hommes. Ce corps ennemi avait débarqué à Makarsca, pour tâcher de soulever contre nous les habitants des campagnes, pendant que le duc de **RAGUSE** était absent avec la plus grande partie des troupes.
En 1808, un décret porte les régiments à cinq bataillons (18 février). Les quatre premiers dits bataillons de guerre ont six compagnies, dont une de grenadiers et une de voltigeurs. Le 5e bataillon, dit de dépôt, comporte quatre compagnies et doit toujours avoir le major avec lui. Les trois premiers bataillons tiennent garnison à Makarsca toute l'année. Le 4e est successivement à Venise, à Padoue, à Bassano, à Este, dans la cinquième division de l'armée d'Italie. Le 5e bataillon reste à Genève dans la septième division militaire.

CAMPAGNE D'AUTRICHE
1809

Armée d'Italie (3e et 4e bataillons). – Bataille de Sacile (16 avril). – De Caldiero-Montebello (29 avril). – Combat de la Piave (8 mai). – De Saint-Daniel (11 mai). – Prise du fort Marlborghetto (18 mai). – Affaire du pont de la Muhr (28 mai). – Du point de Karako, près de Papa (11 juin). – Bataille de la Raab (14 juin).
Armée de Dalmatie (1er et 2e bataillons) ; - Attaques du mont Kitta (1er et 16 mai). – Affaire de Gradchatz (17 mai) ; - de Goespich (21 mai) ; d'Ottochatz (25 mai). – Bataille de Wagram (6 juillet) (les quatre bataillons y assistent). – Combat de Znaïm (10 juillet).
Opérations autour de Zara où et resté un petit dépôt du régiment.

Le 8e léger prend une part glorieuse à la campagne de 1809. Ses deux premiers bataillons marchent avec l'armée de Dalmatie ; le 3e et le 4e réunis à Este, près de Venise, sont dans l'armée d'Italie ; de

plus, deux compagnies du 5e bataillon entrent dans la composition de la dix-septième brigade provisoire de réserve placée à Alexandrie.
Les armées d'Italie et de Dalmatie vont aller rejoindre **NAPOLEON** près de Vienne et terminer avec lui la campagne, par la glorieuse bataille de Wagram.

OPERATIONS DE L'ARMEE D'ITALIE

L'armée d'Italie est attaquée avant d'être toute rassemblée par deux corps d'armée autrichiens que commandait l'archiduc Jean. Aussi ne peut-elle pas tout d'abord avoir l'avantage. Le 8e léger, à l'effectif de 32 officiers et de 1 370 hommes faisait à ce moment partie de la cinquième division, général **BARBOU**. Il entre en ligne le 11 avril, prend part à la bataille de Sacile et couvre la retraite de l'armée sur Caldiéro.
Deux jours après, quand **BARBOU** est chargé d'occuper Venise, le 8e léger quitte la division et passe au corps du centre commandé par **GRENIER** dans la division **PACHOD**, brigade **ABBE**.
A ce moment, l'ennemi cesse de nous harceler et disparaît tout à coup. Des reconnaissances sont aussitôt envoyées par le prince **EUGENE** ; après plusieurs engagements auxquels prennent part le 8e léger (29 et 30 avril), elles apprennent que l'ennemi battait en retraite (30 avril) à la suite des échecs éprouvés par l'armée principale du Danube (Bataille d'Eckmuhl). Le prince **EUGENE** se met aussitôt à sa poursuite, l'atteint derrière la Piave où il avait pris position et le met en pleine déroute après lui avoir tué ou fait prisonniers 10 000 hommes. Dans cette bataille, le 8e léger a un officier blessé, le lieutenant **SAUVAGE**, 5 hommes tués et 20 blessés. Le régiment a encore 3 hommes tués le lendemain dans un combat d'avant-garde.
Le 11 mai, après avoir franchi le Tagliamento, la division **PACTHOD** marche au secours de **DESAIX** qui combattait déjà depuis trois heures dans la plaine de Saint-Daniel et culbute l'ennemi. Elle se dirige de là sur Marlborghetto (14 mai) qu'elle emporte d'assaut après un siège de trois jours (18 juin), puis va battre l'archiduc qui s'était arrêté près de Tarvis pour rallier ses colonnes et leur donner quelque repos.
Le 19, le prince **EUGENE** décrète la dissolution de l'avant-garde et la formation d'un corps de troupes légères pour marcher avec Grouchy à la poursuite de l'ennemi par la vallée de la Drave. La division **PACTHOD** (8e léger) est désignée pour en faire partie.
Ce corps, venant de Marburg, trouve Ehrenhausen fortement occupé par l'ennemi (28 mai) ; le pont de Muhr était coupé et deux bataillons placés sur la rive droite en disputaient le passage. Les grenadiers du 58e et les voltigeurs du 8e léger rétablissent le pont, chassent les bataillons de la rive opposée. Le village est ensuite enlevé.
Le lendemain **GROUCHY** marche sur Groetz, l'investit puis dirige le 8e léger sur Bruck pour se relier avec le gros de l'armée qui avait encore battu l'ennemi à Saint-Michel, le 25 mai.
Les armées d'Italie et d'Allemagne font leur jonction le 31 et le prince **EUGENE**, dont les troupes formaient l'aile droite de la Grande Armée, se met à la poursuite de l'archiduc **JEAN** pour l'empêcher de rallier l'armée principale.
La division **PACTHOD** est à Neustadt le 5 juin. La brigade dont fait partie le 8e léger emporte de vive force, le 11, le pont de Karako sur la Marczal, que les Autrichiens avaient fortifié, puis entre dans Papa le lendemain, après un vif engagement.
Le 14 juin, l'archiduc **JEAN**, renforcé par le corps d'insurrection organisé en Hongrie, tente les chances d'un combat derrière la Raab. 36 000 Français luttent contre 56 000 Autrichiens. **PACTHOD**, placé en réserve, décide du succès de la journée en marchant au secours de la division **DURUTTE** fortement compromise.
Le 8e léger reste dans les faubourgs de Raab jusqu'au 1er juillet, puis va sur la Marczal. Enfin, le 4 juillet, toute l'armée est réunie à Schwachat et passe dans l'île de Lobau le 5, à quatre heures du matin.

OPERATIONS DE L'ARMEE DE DALMATIE

D'après le plan général d'opération arrêté par Napoléon, le corps de Dalmatie devait former l'extrême droite de la Grande Armée, lorsque le prince Eugène aurait fait sa jonction avec elle.
En conséquence, **MAMONT**, qui commandait ce corps, reçut l'ordre de suivre les mouvements de l'armée d'Italie pour se trouver à sa hauteur vers les frontières de la Carniole et de l'Istrie. Il allait avoir à lutter contre un corps d'armée autrichien envoyé par l'archiduc **JEAN** pour observer la Dalmatie et empêcher la jonction projetée entre le général **MARMONT** et le prince **EUGENE**.
L'armée de Dalmatie est réunie le 21 mars sur le plateau qui est en avant d'Ostrovitza. Les deux premiers bataillons du 8e léger comprenant 29 officiers et 1 472 hommes étaient dans la 2e division, général **CLAUZEL**. **MARMONT** commence son mouvement et rencontre, le 1er mai, l'ennemi établi sur le mont Citta. Il occupait en première ligne un terrain coupé de ravins profonds, et en deuxième ligne une hauteur à pentes escarpées. Le 8e léger commence l'attaque à trois heures et enlève l'aile droite ennemie avec une vigueur et une rapidité qui font tressaillir de joie et d'admiration toutes les troupes qui en sont témoins. Le ravin où se précipite le corps autrichien poursuivi par le 8e est jonché de cadavres ; une réserve de 1 000 hommes venue à son secours partage sa défaite. Vue l'heure avancée de la journée, l'attaque de la seconde ligne est remise au lendemain. Mais, apprenant ce jour-là les mauvais débuts de l'armée d'Italie (perte de la bataille de Sacile), **MARMONT** n'ose pas poursuivre ses succès et revient dans ses premières positions en arrière.
Il ne reprend sa marche en avant qu'à la nouvelle de la victoire d'Eckmühl, certain alors de rencontrer la Grande Armée.
L'ennemi était toujours en position sur le mont Kitta. Le 16, le 8e léger et le 22e l'en chassent malgré une vive résistance. Le 8e fait la poursuite avec trop d'ardeur et voit un moment sa ligne de retraite fortement compromise ; il est dégagé par le 11e qui arrive juste à temps.
Le lendemain, **MARMONT** atteint devant Gradchatz l'arrière-garde ennemi qui avait été laissée au débouché des montagnes pour favoriser la rentrée de deux bataillons détachés. Il la chasse de toutes ses positions, la poursuit dans la plaine, continue le combat jusqu'à dix heures du soir et rentre après dans Gradchatz.
Le 8e léger, ainsi que son chef, le colonel **BERTRAND** étaient félicités à la suite de cette journée.

L'armée arrive le 21 devant Goespich. Cette ville se trouve à la réunion de quatre rivières ; de quelque côté qu'on se présente on est forcé d'en passer deux et à cette saison elles étaient gonflées par les pluies ; une seule se trouvait guéable.
MARMONT se décide à tourner la position. Pour cela, il devait, sous les feu des batteries ennemies, franchir la Licea défendue sur la rive opposée par de l'infanterie. Deux compagnies de voltigeurs du 8e léger commandées par le capitaine **BOURILLON** passent à gué, chassent l'ennemi de ses positions, occupent deux pitons qui touchaient la rivière et s'occupent de rétablir le pont.
A peine ce mouvement était-il terminé que l'ennemi débouchait par le pont de Bilay et marchait sur la division **MONTRICHARD** que suivait la division **CLAUZEL**.
Le général **CLAUZEL** fait aussitôt occuper par le 8e léger les mamelons dont s'étaient emparés ses voltigeurs et lui recommande de les défendre avec la plus grande opiniâtreté.
Le combat se développe alors vers la gauche. Pendant l'action, six bataillons viennent attaquer le 8e léger. Ce corps, « un des plus braves de l'armée française, » dit le rapport du général en chef, est si bien posté et met une telle énergie dans la défense, qu'il repousse toutes les attaques de front de l'ennemi. Celui-ci essaie alors de le tourner, mais le 11e arrive au secours du 8e et l'arrête en menaçant sa propre ligne de retraite. L'ennemi est complètement défait et laisse entre nos mains 500 prisonniers. A la suite de ce combat, le colonel **BERTRAND** reçoit de nouveaux éloges.
Le pont est rétabli dans la nuit ; l'armée entre dans Goespich le 23 ; elle arrive le 25 devant Ottochatz où étaient encore six bataillons de l'arrière –garde ennemie ainsi que son artillerie et ses bagages. Le 8e léger, soutenu par le 23e, les attaque et les chasse de toutes les positions. Ce fut un

combat brillant pour le 8e comme tous ceux du reste qui avaient précédé, et le colonel **BERTRAND** fut encore cité.
MAMONT arrive à Fiumes et en repart le 31 mai dans la direction de Gratz pour opérer sa jonction définitive avec le prince **EUGENE** qui, ce même jour, se réunissait comme nous l'avons vu à la grande armée d'Allemagne.
Il est le 3 juin à Laybach et manœuvre dans les environs contre **CHASTELER**. Il repart le 17, remonte la Drave, puis arrive à Gratz, le 27.
Il se disposait le 29 à attaquer l'ennemi, lorsqu'il reçoit l'ordre de l'empereur d'être le 4 juillet à six lieues de Vienne.

Bataille de Wagram
6 juillet

Depuis la bataille d'Essling, l'armée ennemie avait élevé en face de l'île de Lobau de formidables retranchements pour répondre aux immenses apprêts dont elle était devenue le centre.
Le moment arrivé où l'on n'eut plus de diversion à craindre sur la rive droite, où les ponts et les estacades qui les couvraient eurent acquis une solidité à toute épreuve, l'Empereur concentra l'armée et pendant la nuit la fit passer dans l'île. Pour masquer sa direction, la canonnade s'ouvrit comme si elle eut voulu forcer l'ancien passage entre Aspern et Essling ; l'archiduc se mit sous les armes dans ses retranchements et fit un feu terrible.
Cependant, dès le soir, 1 500 voltigeurs avaient amarré près de la pointe orientale de l'île un pont de bateaux qui aboutissait au-delà des positions ennemies. Les colonnes d'infanterie le traversent au pas de charge ; quatre autres ponts furent aussitôt établis et le défilé continua pendant la nuit entière.
Enfin, aux premières lueurs du matin (5 juillet), l'armée était rangée en bataille ; le vice-roi et **MARMONT** en seconde ligne avec la garde et la cavalerie.
Le prince **CHARLES** s'efforça de contrarier le déploiement des Français, puis évacua ses retranchements et se replia en pivotant sur son extrême droite. La Grande Armée passa toute la journée à s'étendre et à s'affermir dans la plaine large environ de 6 kilomètres qui limitent : au sud, le Danube ; au nord, le Russbach.
Vers neuf heures du soir, **MACDONALD** avec trois divisions fut dirigé sur Wagram ; ce village, que traverse la route de Vienne à Brunn, était d'une importance décisive ; en l'occupant, on interceptait la communication entre les archiducs **JEAN** et **CHARLES**, et on ne laissait à ce dernier de retraite que sur la Bohême. **MACDONALD** y pénétra et fit 3 000 prisonniers, mais la position fut reprise par l'ennemi. Il était onze heures, **NAPOLEON** suspendit cet engagement, dont le résultat lui indiquait la résolution prise par l'archiduc, de conserver Wagram et par conséquent de livrer bataille le lendemain.
A la pointe du jour, l'armée française se range en bataille, **MASSENA** à gauche, le prince **EUGENE** et **MARMONT** au centre, **DAVOUST** à droite.
NAPOLEON fait avancer **DAVOUST** pour prendre Neusiedel sur les collines que borde le Russbach, village sur lequel s'appuyait l'extrême gauche des Impériaux. Mais **ROSEMBERG** devance **DAVOUST** et passe le ruisseau ; les deux corps se heurtent dans la plaine. Après une lutte de deux heures, les Français repoussent leurs adversaires au-delà du cours d'eau. Pendant ce temps, la lutte s'était engagée sur toute la ligne.
L'Empereur avait groupé au centre le gros de ses forces soit pour secourir **DAVOUST**, soit pour marcher sur Wagram. Il avait prescrit à **MASSENA** de ne laisser qu'une division à la garde des ponts, de s'avancer dans la plaine et de s'emparer d'Aderklau, village presque contigu à Wagram. Ce dernier mouvement en dégarnissant la rive du Danube, invitait l'archiduc à opérer par la droite pour nous couper la retraite en s'emparant des ponts. Il y porte 50 000 hommes, et préalablement livre un long et sanglant combat pour reprendre Aderklau dont il se rend maître. Alors toute son aile droite marche en avant ; pour l'appuyer, il met en batterie devant son centre soixante pièces de canon, et bientôt il la pousse entre le fleuve et la gauche de **MASSENA**.

Tandis que l'Archiduc fait des progrès au bord du Danube, **NAPOLEON** se dispose à enfoncer son centre et sa gauche.

BESSIERES avec la cavalerie charge la colonne de l'archiduc en apparence victorieuse et la ralentit ; **DAVOUST** tourne la position de Neusiedel pendant que **PACTHOD** l'attaque de front et l'emporte. L'aile gauche ennemie entièrement culbutée bat en retraite vers Wagram, **PACTHOD** se met à sa poursuite, enlève Wagram à la baïonnette, traverse le village et s'avance jusqu'à 2 000 mètres d'Hagemburg où il prend position. Un corps de cuirassiers ennemis se porte avec audace sur cette division pour protéger la retraite de son infanterie ; il est vivement canonné et forcé de se replier. **MARMONT** vient appuyer le mouvement et accélérer la retraite de l'aile gauche de l'ennemi, dont le centre est enfoncé après la perte du village de Gerensdof.
A ce moment, **MASSENA** attaque la droite et reprend rapidement le terrain perdu. De toutes parts, les Impériaux vident le champ de bataille.
Cette journée où se heurtèrent 150 000 Français contre 175 000 Impériaux, coûta aux Autrichiens 31 000 hommes. Les Français en eurent 15 000 hors de combat. La 8e avait 5 officiers tués : les capitaines **LHUILLER**, **LECOMTE**, **LELARGE**, **MOUCHERANT**, le sous-lieutenant **MAFFRE** ; et 11 blessés : le major **BOIS**, le chef de bataillon **LATOUR** ; les capitaines **COQUELARD**, **SIEGMUND**, **DESCHAMPS** ; les lieutenants **DESTOUCHES**, **LEBAILLI**, **VERREULX** ; les sous-lieutenants **FERREOL** et **VAUJANI**.
Le lendemain, **PACTHOD** se met en mouvement au point du jour et va vers le village de Hugelbrünn où il s'établit.
En même temps, **MARMONT** poursuit l'ennemi dans la direction de la Bohême et bat son arrière-garde le 8 juillet.
Il a une affaire plus sérieuse deux jours après devant Znaïm, que l'ennemi essaie de défendre. Les 8e et 23e légers ouvrent le feu, chassent l'ennemi de ses premières positions et lui enlèvent deux drapeaux du régiment de l'archiduc **CHARLES**. Le combat continue toute la journée. Sur le soir, **NAPOLEON** fait cesser le feu et signe un armistice qui termine les hostilités. Le 8e léger avait un officier tué, le lieutenant **PLIQUE**, et 5 blessés, les lieutenants **LEROY**, **DESBORDES**, **GOURITZ** et **PERROUD**, ainsi que 20 hommes tués et 23 blessés.
Pendant l'armistice, le régiment reste au camp de Krems, à 100 kilomètres environ à l'ouest de Vienne (effectif : 69 officiers, 1 930 hommes), et fait partie de la division **CLAUZEL**, du 11e corps de la Grande Armée.
Dès que la paix est signée (14 octobre), les troupes rentrent dans leurs garnisons. Le 11e corps arrive à Laybach (8 novembre) en passant par Vienne (21 octobre) et Gratz, et devient peu après armée d'Illyrie. Le 8e est alors en garnison à Karlsladt (décembre).

Opérations autour de Zara.

Après le départ de l'armée de Dalmatie et jusqu'à la conclusion de la paix, la ville de Zara, où l'on avait laissé que quelques troupes, dont 140 hommes environ du 8e léger, doit résister aux attaques de nombreuses bandes de brigands auxquelles étaient venus se joindre des mécontents et des déserteurs des bataillon de Pandours (bataillons qui avaient été levés pour suivre l'armée).
Des colonnes fréquentes dispersaient bien ces bandes, mais celles-ci se reformaient dès que nos troupes étaient restées dans la place.
Ainsi, le 25 juillet, le capitaine **RAUDISSON** du 8e léger, commandant les quatre compagnes de garnison, sort de la ville avec 300 hommes et se dirige vers la chapelle des Sept-Douleurs, pour surprendre l'ennemi qui avait fait mine de s'avancer sur la place de Zara. En même temps, le lieutenant **GENIN**, du même corps, détaché avec 40 hommes, longeait la mer et arrivait sur la droite du village des Albanais. L'ennemi, abordé de deux côtés à la fois, prenait la fuite. Nous avions 3 tués et 4 blessés dont le lieutenant **GENIN**.

Amicalement

ARMEE D'ILLYRIE ET DE CATALOGNE
1810-1812

Les 3e et 4e bataillons rentrent de Karlstadt à Genève (mai 1810). – Le 4e bataillon va à l'armée de Catalogne (juillet 1810). – Combat près de Mont-Louis (29 septembre). – Siège de Figuières (1811). – Ce bataillon rentre en France et part aussitôt pour Zara (1811-1813). – Le 3e bataillon va en Espagne (décembre 1811-décembre 1812). – Le 5e bataillon resté à Genève, détache, au mois de juillet 1811, trois compagnies aux îles Sainte-Marguerite. – Les deux premiers bataillons font, en 1812, la campagne de Russie.

En 1810, les 3e et 4e bataillons du 8e léger rentrent de Karlstadt à Genève (6 mai). Le 4e bataillon en repart le 15 juillet pour se rendre en Espagne. Il arrive à Toulouse le 1er août et va, le 13, à Foix, où il entre dans la formation d'une colonne qui devait, sous les ordres du général **GARREAU**, aller en Catalogne pour désarmer des villages du côté de Puycerda et d'Urgel.
A ce moment pénétrait en Cerdagne un corps espagnol composé de six régiments, 300 miquelets et 2 000 paysans. Ce corps vient attaquer, le 29 septembre, le général **GARREAU**, qui avait pris position sur le plateau de Livia. Il est culbuté trois fois, mais par la supériorité de son nombre, il parvient à déborder nos ailes avec sa cavalerie, puis avec ses miquelets, qui marchaient aussi vite que des chevaux. Voyant que l'ennemi grossissait sur ses derrière, **GARREAU** se replia en combattant sur Sallagossa, puis sur Mont-Louis. Pour cela, il fallut percer l'ennemi trois fois et soutenir trois vigoureuses attaques.
Dans cette journée, 1 200 hommes sans cavalerie avaient lutté avec avantage contre plus de 10 000 hommes dont 800 passaient pour les meilleurs troupes d'Espagne. Nos pertes étaient de 18 tués dont 6 pour le 8e léger ; parmi eux se trouvait le sous-lieutenant **FORVILLE**.
Le bataillon du 8e léger est ensuite en garnison à Port-Vendres.
Au mois d'avril 1811, il passe dans la division **QUESNEL**, et va au siège de Figuières qui venait de tomber par surprise entre les mains des Espagnols.
Il assiste sous ses murs, le 3 mai, à un rude combat livré à un corps espagnol de 8 000 hommes d'infanterie et de 1 500 cavaliers qui voulait faire entrer dans ses murs un convoi considérable de munitions de bouche et de guerre. Malgré sa grande supériorité numérique, ce corps est mis en déroute et laisse entre nos mains 1 500 prisonniers dont 80 officiers, deux drapeaux et le convoi. – Le 8e léger avait un officier blessé, le sous-lieutenant **BRICE**.
Après cet échec, les Espagnols ne vinrent plus inquiéter les opérations de siège. La place fut enveloppée de lignes formidables de circonvallation de plus de 4 000 toises de développement ; les lignes étaient garnies d'une chaîne de redoutes fermées, liées entre elles par des retranchements et couvertes par un double rang d'abatis.
Au bout de quatre mois et demi de ce siège rigoureux, sa garnison, affaiblie parle feu et par les maladies, manquant d'ailleurs de munitions de guerre, réduite à quelques onces de pain et à une ration d'eau, fait une sortie générale (16 août) ; mais elle est promptement rejetée dans la place, laissant 400 tués sur le terrain. Personne n'avait pu franchir la première ligne d'abatis.
Après cette tentative malheureuse, la garnison, forte de 3 800 hommes dont 24 officiers supérieurs, 3 brigadiers, 1 maréchal de camp, se rendit à discrétion, ne demandant comme faveur que d'avoir la vie sauve ; elle avait perdu 3 000 hommes pendant le blocus.
Les troupes de l'armée de Catalogne, pour arriver à ce résultat, avaient supporté avec une constance exemplaire les privations, les peines, les fatigues et toutes les intempéries. Prévenues de l'extrême détresse de la garnison, et afin d'être à même de s'opposer efficacement à toute tentative de sortie, elles avaient passé vingt-cinq nuits consécutives sous les armes.
Peu de temps après, le cadre du 4e bataillon rentre en France après avoir versé ses hommes de troupe dans les corps qui devaient rester en Espagne. Avec ce cadre, un nouveau 4e bataillon est reformé aux îles Porquerolles. Il rejoint à Laybach, dès qu'il est reconstitué, les deux premiers bataillons qui faisaient partie du corps d'observation d'Italie (décembre 1811). Quand ceux-ci partent pour la campagne de Russie, il va en garnison à Zara et y reste toute l'année 1812.

3e bataillon

Ce bataillon va, le 20 juillet 1811, à Toulon, puis à Nice. Au mois de décembre, il entre dans la composition d'une brigade qui part pour l'Espagne. A son arrivée à Palamos (16 janvier), il est placé dans le deuxième arrondissement territorial du corps d'armée de Catalogne, général de division **QUESNEL**, et contribue à la soumission de cette province (effectif, 18 officiers, 605 hommes). Il est à Toroella le 1er février, puis à Besalu le 13 mars, dans la brigade **BEURMANN**, chargée d'observer le pays entre Lhers et Tortella et de maintenir la communication entre Bagnolas et Girone.
Il va à Girone le 1er avril ; son petit dépôt est alors à Figuières. Le 1er août, sa compagnie d'élite fait partie d'une colonne envoyée près de Palamos où une flotte ennemie de cent voiles venait de mouiller ; elle empêche le débarquement des troupes et revient aussitôt après.
A partir de cette époque, le bataillon est fortement éprouvé par une épidémie provenant de la mauvaise qualité de l'eau ; il a, à la date du 1er octobre, 284 hommes aux hôpitaux et 158 hommes seulement sous les armes. Au moment où se termine la campagne de Russie, une partie des cadres de l'armée d'Espagne est rappelée en France pour servir à reconstituer les régiments. Le cadre du 3e bataillon, désigné pour rentrer, verse ses hommes valides au nombre de 279 dans le 23e léger qui restait en Espagne et rejoint le 5e bataillon à Genève (20 décembre).

5e bataillon

Le 5e bataillon, porté à six compagnies par décret du 12 avril 1811, détache le 1er juillet suivant trois compagnies aux îles Sainte-Marguerite. L'une d'elles est embarquée sur « La Flore », en rade de l'île, conformément à l'ordre de **NAPOLEON** qui plaçait à demeure sur chaque vaisseau de haut bord une compagnie prise dans le bataillon de dépôt.

CAMPAGNE DE RUSSIE
1812

Les deux premiers bataillons du 8e léger font partie du 4e corps de la Grande Armée (13e division). – Combat d'Ostrowno (25 et 26 juillet). – Bataille de la Moskowa (7 septembre). – Combat de Maloyaroslawetz (24 octobre). – De Viasma (3 novembre). – De Krasnoë (16 novembre). – Bataille de la Bérézina (28 novembre).

Les rapports devenant très tendus avec la Russie, **NAPOLEON** sentit dès le mois d'avril 1812 la nécessité d'appuyer ses dernières négociations par la présence de ses armées.

Le corps d'observation d'Italie où étaient les deux premiers bataillons du 8e léger (effectif : 1 820 hommes) se met en route sous les ordres du prince **EUGENE**, passe par Lienz, Hall, Munich, Ratisbonne, Zwickau et arrive le 1er avril à Bautzen. Là, il forme le quatrième corps de la Grande Armée et le 8e léger est placé dans la treizième division, général **DELZON**, brigade **HUART**. Il continue ensuite sa route par Glogau, Freystad, Kalisch et arrive à Plock le 1er juin.
A ce moment, les négociations sont rompues avec la Russie et **NAPOLEON** pousse son armée vers le Niémen.
La treizième division traverse Soldau, Villemberg, Rastemburg, Oleskow, dernière ville de la Prusse orientale et franchit le Niémen à Pilony, le 30 juin.
A six cent lieues de leur patrie, les soldats conservent la même tenue et le même ordre que s'ils manœuvraient sur la place d'exercice.
Le 24 juillet, l'ennemi, qui jusque-là avait fui devant nous, semble vouloir nous attendre. Le lendemain, le 8e léger (effectif : 33 officies, 1 191 hommes) est à l'avant-garde, à la disposition du commandant de la cavalerie à l'armée, le roi de Naples, et marche sur Vitepsk avec les divisions de cavalerie **SAINT-GERMAIN** et **BRUGUIERES**. Celle-ci rencontre vers Dolgaïa, près d'Ostrowno, la cavalerie russe du général **OSTERMANN** et la culbute jusque dans l'infanterie ennemie, mais elle est à son tour arrêtée et poursuivie par des forces supérieures. Les Russes

viennent se heurter au 8e léger qui s'était posté le long d'un bouquet de bois sur la gauche de la route. Ils essaient vainement de déboucher tant par la droite que par la gauche ; les charges de cavalerie et la valeur du 8e léger les arrêtent toujours et ils battent en retraite en voyant arriver la division **DELZON**.
Le 8e léger se couvre de gloire dans cette journée, où il est le seul régiment d'infanterie engagé. Son colonel, 10 officiers et une centaine de soldats avaient été blessés, et 5 officiers tués ainsi qu'une vingtaine de soldats.
Le lendemain matin, le mouvement sur Vitepsk continue. Le 8e léger prend encore la tête avec la cavalerie et engage aussitôt le combat pour chasser les tirailleurs ennemis des bois que traversait la route.
Vers dix heures du matin, on arrive en présence du corps **d'OSTERMANN** posté sur un plateau très élevé. L'action s'engage ; nous cherchons à tourner l'ennemi par la gauche pendant qu'il manœuvre sur notre droite. La treizième division s'avance de ce dernier côté derrière le 8e léger et se met à cheval sur la route.
A gauche, le combat est très mouvementé ; cette aile s'avance trop vite, les réserves ennemies accourent et l'arrête ; notre artillerie, qui suivait de trop près, est fortement compromise. A ce moment, le chef de bataillon **RICART**, du 8e léger, se précipite à la tête des pièces avec une compagnie de grenadiers qui restait de la réserve de son régiment et parvient à empêcher l'ennemi de s'en emparer. Des secours nous arrivent et nous refoulons l'ennemi.
La treizième division, qui suit le mouvement en avant, a à traverser des bois où l'ennemi ne cède que pas à pas et lui fait payer cher le terrain qu'elle gagne sur lui.
A la suite de cette affaire, le colonel **SERRANT**, le chef de bataillon **RICART**, le capitaine **DESJARDINS** étaient cités pour leur belle conduite, et l'Empereur accordait cinq décorations au régiment. En deux jours, le 8e léger avait perdu 25 officiers et 500 hommes.
Le 27, l'ennemi qui avait pris position près de Vitepsk, semble vouloir encore livrer bataille ; mais il disparaît dans la nuit.
Le 29, le vice-roi marche sur le Dniéper avec les treizième et quinzième divisions et flanque la gauche de la grande route en marchant à la même hauteur que le corps du centre. Il est à Smolensk le 19 août et franchit le Borysthène à Blaghoué le 27.
L'ennemi prend enfin position sur un immense plateau pour nous arrêter (5 septembre). Le 8e léger avait alors 39 officiers et 946 hommes présents sous les armes, et 6 officiers et 398 hommes aux hôpitaux, soit 1 398 hommes à l'effectif.
NAPOLEON reconnaît la position des Russes le 6 et envoie le soir une proclamation qui est lue le lendemain matin aux troupes. La lutte s'engage presque aussitôt.

Bataille de la Moskowa
7 septembre

La treizième division placée à la gauche de la ligne marche sur le village de Borodino déjà incendié par l'ennemi et l'enlève. Elle devait se borner à l'occuper, mais emportée par l'ardeur si naturelle aux Français, elle franchit la rivière de Kologha et reste maîtresse un instant de l'un des ponts qui joignait le village au plateau, puis elle bat en retraite sur Borodino.
Le général **DELZON**, constamment menacé sur sa gauche par des mouvements de cavalerie ennemie, fait former sa première brigade en carré par des régiments (8e léger) pour repousser ses charges.
Pendant ce temps, le reste de la ligne s'emparait successivement de toutes les redoutes. Après un combat acharné et malgré tous ses efforts, l'ennemi était en pleine déroute à la nuit.
En raison de l'opiniâtreté de l'attaque et de la défense, cette bataille fut une des plus sanglantes qui eussent été livrées depuis longtemps. 130 000 hommes avaient lutté de chaque côté. Chacun avait tiré plus de 60 000 coups de canons. Les Russes perdirent soixante pièces d'artillerie ; de notre côté la perte ne s'éleva pas à moins de 20 000 hommes.

Archives militaires

Après cette bataille, l'armée marche sur Moscou où elle arrive le 15 septembre. Le quatrième corps, qui avait continué à la flanquer sur la gauche, va garder la route de Saint-Pétersbourg ; la treizième division est placée à Peterskoe et détache le 8e léger en grand garde, à trois lieues en avant de ce château avec le 1er croates et la treizième brigade de cavalerie.
Mais un incendie qui dure quatre jours détruit Moscou ainsi que les approvisionnements sur lesquels **NAPOLEON** comptait pour nourrir son armée pendant la saison d'hiver. La situation devient bientôt critique ; les paysans et les Cosaques nous enlèvent nos transports et arrêtent nos courriers. L'ennemi revient de Vladimir où il s'était retiré, suit le cours de la Moskowa et prend position à Koloma (20 septembre).
Vers le 5 octobre, la 13e division qui était établie sur la route de Twer, va vers Dimitrow. Ce mouvement, en obligeant l'ennemi à s'éloigner, agrandissait de ce côté le cercle des fourrageurs et mettait à la disposition de l'armée française un district qui n'avait pas encore été ruiné. Elle revient le 13 octobre vers Moscou où se rassemblait l'armée.
Les négociations entamées n'ayant pas amené de résultats, l'Empereur bat en retraite pour aller chercher ses cantonnements vers Smolensk où il avait accumulé d'immenses ressources. (18 octobre)
Le prince **EUGENE** descend vers le Sud avec l'intention de se rendre à Smolensk par la vallée de l'Ougra, que les armées n'avaient ni parcourue ni épuisée, mais **KUTUSOF**, prévenu, vient lui barrer la route avec l'armée tout entière. Il attaque inopinément, le 24, le village de Malojaroslawetz, que défendaient seulement deux bataillons de grand-garde.
Le général **DELZON** accourt, mais ne peut longtemps lui tenir tête ; heureusement le reste du 4e corps d'armée arrive à son secours. Le combat reprend avec un nouvel acharnement et le village reste entre nos mains.
20 000 hommes avaient soutenu ce jour-là le choc de 90 000 Russes, mais ce succès était chèrement acheté : le général **DELZON** était tué ; le 8e léger, qui s'était maintenu toute la journée dans le village malgré cinq vigoureuses attaques, avait perdu 23 officiers et 615 hommes.
Après cette bataille, le prince **EUGENE** doit renoncer à suivre la vallée de l'Ougra et revenir sur la route du Borodino. L'ennemi ne cesse de harceler sa marche et l'oblige constamment à déployer des troupes pour le contenir.
Arrivé à Viasma le 3 novembre, il a avec lui une affaire très sérieuse dans laquelle l'avantage lui reste encore.
Mais le désert est fait sur son parcours ; les villages qu'il doit traverser sont incendiés ; les vivres deviennent très rares et les troupes n'ont plus que de la viande de cheval. Le froid et la neige arrivent ; dans la nuit du 6 au 7 novembre, la température descend subitement au degré des plus rigoureux hivers et enlève le tiers de l'armée.
A ce moment, le prince **EUGENE** est détaché vers la droite de la route pour secourir la garnison de Vitepsk. Presque toute son artillerie et ses fourgons restent embourbés au passage de la Vop ; mais Vitepsk étant tombé au pouvoir des Russes avant son arrivée il revient sur Smolensk pour y rejoindre l'armée (13 novembre). Il y apprend qu'elle a été obligée de battre en retraite et qu'elle se dirige vers Minsk où elle espérait trouver des quartiers d'hiver mieux assuré. Il suit son mouvement.
A Krasnoë (16 novembre), les Russes lui barrent la route et lui envoient un parlementaire qui lui annonce que l'Empereur et la garde ont été battus la veille et le somme inutilement de se rendre.
Le prince **EUGENE** prend ses dispositions pour percer l'armée russe. La 14e division formée en carrés est portée en avant avec les deux pièces de canon qui lui restaient. Mais quand elle arrive au pied du plateau où étaient campés les Russes, elle est foudroyée par les pièces ennemies que l'on avait placées sur des traîneaux pour les rendre plus mobiles, puis chargée par la cavalerie qui lui enlève ses deux pièces de canon dont elle n'avait pu tirer grand profit, faute de munitions.
La 13e division vient à son secours et se bat toute la journée.
Vers le soir, le prince **EUGENE** feint de prolonger le combat sur la gauche avec la 14e division, et pendant que les forces ennemies se portaient de ce côté fait filer par la droite tout ce qui restait de son armée.
Le 8e léger avait 2 officiers tués et 4 blessés.

L'armée passe le Dniéper à Orcha le 19 et atteint, à marches forcées, la Bérézina à Studianska (27 novembre).
Le 4e corps franchit la Bérézina dans la soirée et le lendemain matin, puis continue aussitôt sa retraite pendant que la bataille se livre sur les deux rives. Il passe à Vilna le 9 décembre, franchit le Niémen le 13 décembre et arrive à Marienwerder, qui était le terme de cette retraite désastreuse. Les deux bataillons du 8e léger ne comptaient plus à ce moment que 25 officiers et 42 hommes, soit 67 présents dont 4 seulement étaient encore armés.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE
1813

A leur rentrée de Russie, les deux premiers bataillons ne forment plus que deux compagnies ; elles sont enfermées dans Glogau. – Le 4e bataillon, venu de Dalmatie (4e corps, 12e division) assiste aux batailles de Lutzen (2 mai) et de Bautzen (20 mai). – Répartition des bataillons pendant la deuxième partie de la campagne. – Opérations des 1er et 3e bataillons jusqu'au 22 septembre (14e corps, 44e division) : bataille de Dresde (26 et 27 août) ; Combat près de Pirna (8 septembre). – Opérations des 2e et 4e bataillons jusqu'au 22 septembre (4e corps, 12e division) : Affaire de Gros-Beeren (23 août) ; - Bataille de Yuterbock (6 septembre). – Les quatre bataillons sont réunis dans le 4e corps (12e division). – Prise de Vartenbourg (24 septembre). – Combat de Vartenbourg (3 octobre). – Bataille de Leipzig (16 au 19 octobre). – Combat de Hanau (31 octobre).

Vers le 15 janvier, le prince **EUGENE** est forcé d'abandonner Marienwerder et de reculer vers Glogau.
Le 8e léger est à Wongrowitz le 18 janvier, à l'effectif de 18 officiers et 114 hommes dont 73 armés ; à Liegnitz, le 1er février, avec 19 officiers et 230 hommes sous les armes et 37 aux hôpitaux, soit 286 présents. Ces augmentations successives étaient dues à la rentrée des traînards.
A ce moment arrive l'ordre de réduire les régiments à une ou deux compagnies et de former un bataillon de chaque division.les cadres en excédent doivent rentrer au dépôt pour servir à la reconstitution des régiments. En conséquence, au 8e léger, le colonel, 1 chef de bataillon, 1 adjudant-major, 1 porte-aigle, 1 officier-payeur, 4 capitaines, 2 lieutenants et 2 sous-lieutenants, soit 13 officiers partent pour Genève, ainsi que 38 hommes, jugés incapables de servir avant plusieurs mois.
A la suite de cette réorganisation, le 8e léger (6 officiers, 230 hommes) ne forme plus que deux compagnies comptant au bataillon de dépôt (4 février).
Ces compagnies font partie d'un détachement de trois bataillons que le prince **EUGENE** laisse comme garnison dans Glogau au moment où il se replie derrière l'Elbe (16 février).
Cette garnison va soutenir un siège en règle.
Le 28 février, une quarantaine de Cosaques paraissent devant la place et commencent à tirailler.
Le 15 mars, le général **SAINT-PRIEST** arrive avec un corps de 8 000 hommes d'infanterie, 2 000 chevaux et 20 pièces d'artillerie, et somme inutilement la place de se rendre : ses opérations d'investissement sont inquiétées par des sorties de la garnison le 19 et le 25. Après une nouvelle sommation, 16 pièces de gros calibre canonnent la place, mais ces batteries sont détruites le lendemain dans une sortie (1er avril). Cependant l'ennemi serre de plus près l'investissement ; une attaque qu'il dirige contre la tête de pont de la rive droit de l'Oder échoue (1er mai).
Dans la nuit du 6 au 7, il ouvre un boyau et le pousse jusqu'à cent toise au-delà des chemins couverts du fort de l'Etoile. La garnison fait une sortie le 7 et comble les travaux de l'ennemi après un combat des plus vifs dans lequel le sous-lieutenant **MARION**, du 8e léger, est blessé d'un coup de baïonnette dans l'œil.
Le 17 mai, l'artillerie de siège arrive de Breslau.
Le 21, l'ennemi, qui avait établi une batterie de cinq embrasures dans le contrefort de la digue au-dessus de Zerbau, tente une seconde fois de détruire le pont à coups de canon. Mais, vers midi, 200

hommes sortent de la ville rangés sur quatre rangs pour passer le pont et ne présenter à l'ennemi que la profondeur de la garde montante ordinaire. Arrivée aux abatis du tambour, cette colonne se fractionne en deux ; 100 hommes avec le capitaine **ROCCASERA** du 8e léger se dirigent comme une patrouille par le jardin de bourgmestre, et de là prennent la course vers le poste prussien qui, surpris, ne pense qu'à fuir. La deuxième partie de la colonne avec le commandant **MARTHE** marche au pas de charge à la gauche de la chaussée, arrive au contrefort, s'y loge et se trouve aux prises avec 100 Prussiens qu'elle met en fuite après en avoir tué 20 dont 2 officiers. Les cinq embrasures et les plate-formes de la batterie sont détruites et les détachements rentrent aussitôt après.
A la suite de cette opération, le gouverneur adressait des éloges au capitaine **ROCCASERA**, au caporal **VERNIER** et aux voltigeurs **PERRON** et **HENNBERT**, tous du 8e léger. Ce dernier pendant l'affaire, s'étant trop aventuré, avait été surpris par un officier et trois soldats prussiens. Mais **HENNBERT**, sans se déconcerter, avait renversé d'un coup de baïonnette l'officier au milieu de ses soldats et s'était sauvé à travers une grêle de balles lancées par les deux partis. Ce combat fut le dernier que la garnison eut à soutenir.
Le 27 mai au matin, les Prussiens qui bloquaient la place disparaissaient à la nouvelle de l'arrivée de l'armée française, victorieuse à Bautzen.
Quinze jours plus tard, les deux compagnies du 8e léger sont versées dans le 4e bataillon du régiment.
Au moment où ces troupes avaient été laissées dans Glogau, le prince **EUGENE**, nous l'avons vu, s'était retiré derrière la ligne de l'Elbe ; là, pendant un mois encore, il arrête les armées prussiennes et russes et donne le temps aux nouvelles armées d'arriver à son secours. Nous allons y trouver les quatre premiers bataillons du 8e léger.

4e bataillon

Au moment de l'année 1813, un nouveau 4e corps est organisé avec les troupes d'Italie et confié au général **BERTRAND**, gouverneur général de L'Illyrie.
Le 4e bataillon du 8e léger, resté à Zara pendant la campagne de Russie, en fait partie et forme, avec le 3e bataillon du 3e léger, le 3e régiment provisoire ; il est placé dans la 12e division, général **MORAND**.
Le 4e corps traverse le Tyrol, passe à Augsbourg (2 avril) et continue sa marche vers la Saxe par Nuremberg 55 **AVRIL**° ? Cobourg (20), Iéna (26), Stossen (1er mai).

Bataille de Lutzen
2 mai

Le lendemain, l'armée, qui était réunie depuis quelques jours, marchait sur Leipzig, quand **WITGENSTEIN** et **BLUCHER** la prennent en flanc et attaquent **NEY** vers le village de Kaya ; mais les conscrits du 3e corps soutiennent glorieusement le choc des volontaires prussiens, pendant que **NAPOLEON** prend ses dispositions de combat. **MACDONALD** prolonge à gauche, **MARMONT** marche à droite ainsi que **BERTRAND** qui faisait à ce moment la reconnaissance de la route de Géra-Leipzig ; **OUDINO** manœuvre pour menacer le flanc gauche ennemi.
WITGENSTEIN essaie de tourner les positions où **NEY** se maintenait avec opiniâtreté, mais **MARMONT** entre en ligne avec de vieux régiments de la marine et déjoue cette attaque en repoussant de terribles charges de cavalerie.
Cependant, le déploiement des alliés continue ; les Prussiens, entré un instant dans Kaya, en sont aussitôt chassés.
Il est trois heures, la division **MORAND** du 4e corps arrive enfin, débouche par le village de Teuschen et se forme sur les hauteurs. Son avant-garde, commandée par le général **BRUCHE** et composée d'un bataillon du 3e régiment provisoire d'infanterie légère (8e léger, effectif 20 officiers et 709 hommes) et du 2e régiment illyrien, s'élance avec la plus grande valeur vers l'ennemi à

Ancestrami

travers un ravin profond, franchit le Grünbach sous le feu d'une artillerie nombreuse et se forme dans la plaine devant les masses de cavalerie ennemie.
La division ayant franchi à son tour le ravin sous la protection de nos batteries et malgré le feu de l'ennemi, se reforme en carré par échelons flanqués de seize bouches à feu et s'avance dans cet ordre à travers une vaste plaine au milieu de la cavalerie ennemie. Elle marche au feu vers Kaya, prenant perpendiculairement le flanc gauche ennemi.
A cet instant, **WITGENSTEIN** fait donner ses réserves, repousse encore une fois **NEY** et emporte ce village de Kaya dont la possession est décisive. Mais la garde est là, l'Empereur lui donne le signal, elle se précipite précédée d'une formidable batterie de soixante-quatre pièces. Les Prussiens prétendent en vain lutter contre le torrent ; écrasés, décimés par la mitraille, ils sont brisés. La jeune garde rentre dans Kaya par toutes les issues.
L'ennemi se débande ; **MACDONALD**, **MARMONT**, **BERTRAND** débordent, foudroient les flancs de ses colonnes épuisées. Il fuit affaibli de 15 à 20 000 hommes ; sa cavalerie le préserve d'une entière déroute.
A neuf heures, on fait halte jusqu'au jour. Dans la nuit, l'ennemi essaie de ressaisir le champ de bataille, mais les vainqueurs étaient bivouaqués en carré. Leur prévoyance, leur promptitude à se mettre sous les armes firent échouer leurs efforts.
La journée de Lutzen, dans laquelle 85 000 Français avaient lutté avec avantage contre 107 000 Russes et Prussiens eut un grand retentissement. La Grande-Armée revivait donc encore ! La France était inépuisable en soldats invincibles ! En conséquence, l'AUTRICHE et les rois allemands suspendirent leurs projets de défection.
Le 3, au point du jour, l'armée française se met en mouvement pour suivre l'ennemi sur la route de Dresde.
MORAND pousse une reconnaissance sur Menschwitz et arrive à Frohbrug le 5. L'ennemi y avait brûlé les ponts et laissé quelque infanterie pour garder les passages ; il le débusque et rétablit les ponts.
Les trois divisions du 4^{e} corps marchent sur Roechlitz et Mittveyda et détachent, le 7 mai, trois bataillons d'infanterie légère, dont celui du 8^{e} léger à Dittmansdorf pour établir la communication avec la Grande Armée.
Le 4^{e} corps passe le pont de Dresde le 11 mai à la pointe du jour et se rend à Koenigsbrück, puis à Bautzen le 18. Le 8^{e} léger compte à ce moment 21 officiers et 66 hommes.
Les coalisés au nombre de 160 000 hommes, dont 30 à 40 000 cavaliers, nous attendaient de l'autre côté de Bautzen, couverts par la Sprée, puis six mille mètres plus loin par un demi-cercle de retranchements et de redoutes tracés depuis Preitiz jusqu'aux montagnes des Géants.
MACDONALD, soutenu par **SOULT** et **MORTIER** (la garde) marche sur Bautzen, flanqué par **OUDINOT** à droite, par **MARMONT** et **BERTRAND** à gauche. Les quatre colonnes franchissent à la fois la Sprée, enlèvent Bautzen, enfoncent d'abord la première ligne, puis les renforts qu'elle reçoit, puis à plusieurs reprises la cavalerie qui vient se briser contre leurs baïonnettes. Le combat dura jusqu'à sept heures.
A ce moment, **BERTRAND**, qui avait forcé le défilé de Nieder-Grusch, était établi sur la rive droite de la Sprée, à six mille mètres au-dessus de Bautzen, vis-à-vis de Doberschütz qu'occupait la division du général prussien **ZIETHEN**.
A l'aube, le combat reprit sur toute la ligne et se soutint longtemps avec des chances variées, lorsqu'enfin **LAURISTON**, suivi de **NEY**, des Saxons (60 000 hommes), déboucha sur Preititz. Cette formidable colonne était commandée par **NEY** qui, après avoir simulé un mouvement sur Berlin, s'était rabattu à grand pas sur le champ de bataille. Les ordres lui prescrivaient de forcer l'entrée du camp en emportant Preititz, de défiler sur les derrières des lignes qui luttaient contre l'Empereur et de le prendre entre deux feux.
La 1re division saisit Preititz, mais les Saxons se firent attendre et les réserves des alliés eurent le temps de se jeter au-devant du maréchal et de reprendre Preititz.

A ce moment, l'Empereur résolut d'attaquer le corps de **BLUCHER** de front. Le duc de Dalmatie à la tête du 4e corps débouche à une heure de l'après-midi par Pliskowitz et Doberschütz, culbute les troupes qui tenaient ces villages et fait canonner de front les retranchements de Krekwitz.
L'artillerie française ayant réussi à faire taire celle de l'ennemi, le 4e corps se porte vivement en avant, attaque avec vigueur les hauteurs et le village de Krekwitz et les emporte de la manière la plus brillante bien que **BLUCHER** eut rappelé à lui sa réserve qui avait réoccupé Preititz. Les coalisés échappent à une destruction complète en vidant le champ de bataille. A la nuit, l'armée française s'étendait de Hochkrich à Vurschen.
Les pertes de la journée furent pour l'ennemi de 18 000 hommes et de 3 000 prisonniers et pour nous de 12 000 hommes. L'ennemi se retire sur l'Oder dans le camp retranché de Schweidnitz. Enfin, l'armistice de Parschwitz est signé le 4 juin.
Le 4e bataillon du 8e léger reste au camp de Geismandorf du 15 juin au 15 juillet, puis va à Cunersdorf jusqu'à la reprise de la campagne.
Pendant ce temps, les trois bataillons étaient reconstitués au dépôt à Genève, avec les hommes des nouvelles levées et les cadres rentrés d'Espagne et de Russie.
Le 2e bataillon part de Genève, le 10 avril, à l'effectif de 17 officiers et 671 hommes, arrive le 28 à Mayence et entre d'abord dans la formation de la 23e division du 6e corps d'armée. Mais au moment où cette division passe dans le 1er corps, le 2e bataillon du 8e va rejoindre le 4e dans le 4e corps, à Geismandorf, le 6 juillet.
Le 3e régiment provisoire n'existait plus depuis le 10 juin, date du départ du bataillon du 3e léger pour le 11e corps. L'effectif des 2e et 4e bataillons réunis est, le 11 juillet, de 37 officiers et 1 259 hommes.
Les 1er et 3e bataillons partent de Genève le 9 juin, passent à Mayence le 27 et vont le 13 juillet dans la 44e division aux ordres du général **BROUSSIER** à Vurzbourg, où ils font partie du corps d'observation de Bavière. A la dissolution de ce corps (18 juillet), les 44e et 45e divisions passent au 14e corps à Bamberg.
En résumé, au début de la campagne d'automne, les 1er et 3e bataillons sont dans la 44e division avec **GOUVION** SAINT-**CYR**, chargé d'observer les débouchés de Bohême ; les 2e et 4e bataillons font partie du 4e corps, 12e bataillon, et opèrent vers Berlin.
Ces quatre bataillons sont réunis dans le 4e corps, le 22 septembre et y terminent la campagne. – Le 5e bataillon formant dépôt reste à Genève.

OPERATIONS DES 1er et 3e BATAILLONS

A leur arrivée à Bamberg, les deux bataillons du 8e léger sont placés dans la brigade **PAILLARD**, 44e division, général **BERTHEZENE**, 14e corps, général **GOUVION SAINT-CYR**. Ils ont à ce moment le premier, quatre compagnies et le troisième, deux.
Le 14e corps d'armée chargé d'observer les débouchés de la Bohême sur la rive droite de l'Elbe, part le 2 août de Bamberg, passe par Cronach (4 août), Schleitz (7 août), Géra (9 août), Roechlitz (11 août) et arrive à Dresde le 13 août.
La 44e division est établie en avant de Borna et défend la route de Toeplitz. L'on profite de quelques jours qui précèdent la reprise des hostilités pour exercer les hommes au tir à la cible ; la plupart n'avait jamais tiré encore un coup de fusil.
Mais **GOUVION SAINT-CYR** est bientôt forcé de se replier sous Dresde (23 août) pour arrêter la principale armée des alliés commandée par **SCHAWARZENBERG** qui avait débouché de Bohême en Saxe par la rive droite de l'Elbe.
Le 26 au matin, les Russes et les Prussiens attaquent les 44e et 45e divisions placées en avant et à gauche de Gros-Garten. Leurs efforts se portent ensuite au centre de la ligne.
A trois heures, ils font avancer une artillerie formidable et dirigent leur feu sur le poste et la redoute de Plauen et les font évacuer.

Mais la redoute n° 3 est défendue très vigoureusement ; à 5 heures du soir, elle est un instant évacuée faute de munitions. Elle est aussitôt reprise par deux compagnies de grenadiers du 8e léger et du 54e et un bataillon de la garde impériale.
Enfin l'ennemi est refoulé dans ses positions du matin. Il bat en retraite le lendemain après un nouveau combat.
Dans ces deux journée, le 8e léger à cinq officiers blessés : les capitaines **RICARD**, **CAMOIN** et **GAGNON**, le lieutenant **PERROUD** et le sous-lieutenant **HENRY**.
Le 14e corps mis à la poursuite de l'ennemi est à Maxen le 28, à Luckau le 29.
Mais après la malheureuse affaire de Kulmm (30), il se rapproche de Dresde et vient près de Pirna (1er septembre).
Le 8, de grand matin, le maréchal **SAINT-CYR** place ses troupes derrière la Müglitz et sur les hauteurs de Dohna, occupant par des avant-postes Heydeneau, Klein, Sedlitz et Dohna. L'ennemi vient l'attaquer et laisse bon nombre de morts, surtout à Heydeneau. Mais ses forces augmentaient à tout moment et tout annonçait qu'il allait avoir le dessus quand l'Empereur arrive, précédant de deux heures ses troupes et ordonne vers quatre heures de reprendre l'offensive.
On marche à l'ennemi ; après un combat très opiniâtre, celui-ci s'enfuit laissant couverts de morts les différents plateaux où il avait pris position.
Le 8e avait deux officiers blessés : le lieutenant **JOYE** et le sous-lieutenant **PELET**, 12 hommes tués et 104 blessés.
Après ce succès, l'armée marche vers la Bohême pour prendre Witgenstein à revers ; elle arrive à Breitenau le 9, à Furstenwald le 10, mais à ce moment **NAPOLEON** retourne à Dresde.
Néanmoins, le 14e corps feint de vouloir continuer son mouvement pour occuper l'ennemi et quelques bataillons, dont ceux du 8e léger, sont détachés pour garder un chemin qui conduisait de Kulm à Furstenwald. L'ennemi les harcèle constamment et blesse dans une escarmouche le sous-lieutenant **DOYEN** (12 septembre).
Cependant, **NAPOLEON** revient pour essayer de rejeter les alliés en Bohême. Le 14e corps qui le couvrait sur la droite, a une affaire près d'Autendorf dans laquelle sont blessés le lieutenant **EVRARD** et le sous-lieutenant **OLLAGNIER** (17 septembre).
NAPOLEON change encore ses vues et rentre à Dresde.
Il y est suivi par les deux bataillons du 8e qui avaient reçu l'ordre de passer dans le 14e corps, 12e division.
Le 3e bataillon s'y complète par l'arrivée de trois compagnies comprenant 6 officiers et 531 hommes.

OPERATIONS DES 2e et 4e BATAILLONS

Pendant ce temps, les 2e et 4e bataillons, qui faisaient partie du 4e corps, avaient livré eux aussi de nombreux combats.
Forts de 40 officiers et de 1 367 hommes, ils partent de Cutzendorf le 12 août et marchent sur Berlin avec **OUDINOT**. Ils passent par Sagan, Niverle, Cottbus et Schulzendorf. Le 22, le 4e corps enlève de défilé de Juhndorf.
Le lendemain, il se bat toute la journée avec succès contre les Prussiens du côté de Blankenfeld, mais la défaite du 7e corps) Gros Beeren entraîne la retraite de l'armée qui se retire à la nuit sur Treblin. **OUDINOT**, n'espérant plus percer jusqu'à Berlin, continue les jours suivants son mouvement de retraite par Woltersdof et Wittemberg (2 septembre). Les deux bataillons du 8e léger étaient commandés depuis deux jours par le major **FOLARD** venu du dépôt.
Le 4, **NEY**, successeur **d'OUDINOT**, reprend l'offensive. Il marche, le 6 septembre, sur Dahme et Baruth pour gagner Berlin en évitant l'armée ennemie.
Le 4e corps, couvrant ce mouvement, se porte vers Yuterbock et a constamment sur son flanc gauche une nombreuse cavalerie et quelque infanterie. La route qu'il suivait traversait un ruisseau peu profond mais très marécageux ; on ne pouvait le passer qu'à Dennevitz et à Rohrbeck.

Ancestramil

A sa sortie de Dennevitz, la division italienne **FONTANELLI** est assaillie par une vive canonnade de l'ennemi qui débouchait à ce moment de Yuterbock. Il se met aussitôt en bataille, repousse l'ennemi et s'empare d'un bois sur la gauche. **MORAND** couronne les mamelons sur la rive gauche avec les deux batteries de réserve et place le reste de sa division autour d'un moulin et dans la plaine en avant de Dennewitz pour soutenir la division italienne. Il envoie la cavalerie aux deux ailes en avant du défilé et sur la gauche des batteries de 12.
Des combats de cavalerie se livrent dans la plaine occupée par l'infanterie du général **MORAND**, qui forme les carrés pour recevoir les charges.
Notre position allait devenir critique ; nos renforts n'arrivaient pas encore tandis que le corps de **BULOW** fort de 25 000 hommes débouchait sur notre flanc gauche. Ses têtes de colonne s'avançaient déjà sur les deux rives du ruisseau. Nos batteries de 12 les arrêtent ; **NEY** s'élance à leur rencontre à la tête des deux bataillons du 8e, les repousse, reprend une petite éminence qui servait de point d'appui de gauche à la ligne de bataille et que deux bataillons du 13e s'étaient laissé enlever ; il la couronne de treize pièces. L'ennemi se retire dans le plus grand désordre du côté de Nieder-Gersdorf ; sa cavalerie essaie de nous arrêter et se fait détruire.
Cependant, les forces de l'ennemi augmentaient toujours des deux côtés du ruisseau et les armées russe et suédoise arrivaient à marches forcées. Après avoir soutenu longtemps seul tous les efforts de l'ennemi qu'appuyait une artillerie nombreuse, le 4e corps se voit obligé de battre en retraite vers Rohrbeck. Les bataillons, dans la plaine, se retirent avec le plus grand calme par échelons, tantôt s'arrêtant, tantôt chargeant l'ennemi. Pour s'assurer la position de Rohrbeck et des bois qui couvraient ce défilé, ils chargent à la baïonnette un corps ennemi posté sur un coteau en avant de Yuterbock et le jettent dans le ruisseau ainsi que dix pièces de canon.
Mais nous étions débordés de plus en plus vers notre gauche. Sur le soir **NEY**, craignant d'être enveloppé, bat en retraite sur Torgau, pendant que le 4e corps se replie sur Dahme.
Dans cette journée, nos troupes s'étaient montrées très disciplinées et avaient fait des prodiges de valeur.
Le 8e léger fortement éprouvé avait 62 tués dont 2 officiers : le capitaine **SEVESTRE** et le lieutenant **TRISTAN** de l'HERMITE, et 11 officiers blessés : le chef de bataillon **WOILARD**, les capitaines **COUTURIER**, **MAYER**, **COURTOIS**, **DELAFORET**, **LAFORET**, les lieutenants **LEBAILLI** et **RICART**, les sous-lieutenants **FOLICAUT** et **LAMBERT**, le sous-aide major **LACROIX**.
Le 8 septembre, le 4e corps va de Dahme à Belgern sur la rive gauche de l'Elbe où l'on reconstituait l'armée.
C'est à ce moment que le général **BERTRAND** écrit à **NEY** la lettre suivante pour lui demander de réunir dans son corps les quatre bataillons du 8e léger (13 septembre).
« Les deux bataillons du 8e léger sont aujourd'hui réduits à 400 hommes chacun ; ces deux bataillons sont bons et bien commandés, le corps d'officiers est excellent. Sur 16 officiers, un de ces bataillons en a eu 12 hors de combat à Yuterbock. Il y a, dit-on, à Dresde un bataillon du 8e léger réduit à 400 hommes ; en le réunissant à ceux-ci on en tirerait peut-être meilleur parti. C'est une simple observation que j'ai l'honneur de soumette à votre Altesse. »
A la suite de cette demande, les 1er et 3e bataillons quittent le 14e corps et rejoignent les 2e et 4e au 4e corps (22 septembre). Le 8e léger réuni compte alors 58 officiers et 1 424 hommes.

OPERATIONS DES QUATRE BATAILLONS REUNIS

Quand **NEY** recommence ses opérations (22 septembre), la division **MORAND** est envoyée du côté de Vartembourg pour y détruire les ponts que l'ennemi venait d'y jeter. Le 8e léger marche à l'avant-garde.
Vartembourg, malgré une défense opiniâtre de 15 000 hommes, est enlevé le 24 septembre et aussitôt après occupé défensivement.

Ce village était entouré d'une digue précédée d'une flaque d'eau qui s'étendait de l'Elbe au village de Bloeding et qui n'était accessible que par trois ponts. Par ses nombreux contours, cette flaque devait forcer les colonnes ennemies à faire de nombreux détours et à prêter le flanc à nos tirailleurs.
MORAND installe ses divisions derrière ces digues et sur les hauteurs de gauche qu'il couronne de son artillerie.
Le 3 octobre, à sept heurs du matin, **BLUCHER**, le **duc d'YORCK** et le prince **CHARLES** attaquent ce village avec l'armée de Silésie. Mais partout, la division **MORAND** repousse leurs attaques en leur faisant éprouver des pertes énormes. Postée derrière les digues et des lignes d'abatis, elle laissait approcher les colonnes ennemies et les recevaient ensuite avec la mitraille et une vive fusillade qui renversait tout.
A deux heures, les forces supérieures que l'ennemi porte sur Bloeding obligent la division wurtembergeoise à évacuer ce village.
Les brigades **HULOT** et **MARONI** tâchent de la dégager en faisant une diversion en avant ; elles culbutent l'ennemi dans le marais, mais la division wurtembergeoise se laisse enfoncer. Le 4e corps, voyant ses flancs menacés, suit ce mouvement de retraite ; il était cinq heures. La division **MORAND** s'était battue toute la journée avec la plus grande valeur ; aussi, sur le soir, les approches de la digue étaient couverts de morts et de blessés de l'ennemi. On peut évaluer leur nombre à 5 ou 6 000 hommes.
De notre côté, nous avions peu de tués grâce à l'avantage de la digue qui nous protégeait.
Le 8e, félicité pour sa belle conduite, avait 1 officier tué, le sous-lieutenant **CAUSSE**, 5 blessés, le commandant **LATOUR**, les capitaines **RICART** et **COURTOIS**, les lieutenants **CHARTON** et **LAVRUT**, et 16 hommes tués.
Le corps de **BERTRAND** rejoint l'armée de **NEY** vers Doelitsch le 5 octobre.
Cependant, **NAPOLEON** prend la résolution de rejeter **BLUCHER** et le prince de **SUEDE** de l'autre côté de l'Elbe, afin de retarder la concentration générale des armées alliées. Il arrive de Dresde avec plusieurs corps, rejoint l'armée de **NEY** à Eleimburg et arrive à Duben le 10.
Le lendemain, **REYNIER** marche sur Wittemberg, **BERTRAND** sur Wartemburg. Mais **NAPOLEON** apprend que l'armée bavaroise, au lieu de contenir les Autrichiens, venait de faire défection et se portait droit au Rhin ; de plus, que **SCHWARZENBERG** touchait aux portes de Leipzig, que **BLUCHER** était à Halle et **BERNADOTTE** près de Dessau ; les trois armées allaient se réunir. Pour ne pas être coupés des frontières de France, **NAPOLEON** se retire aussitôt sur Leipzig où il arrive le 15.
Le 4e corps va occuper Lindenau et garder les ponts sur l'Elster et la Pleiss.

Bataille de Leipzig, du 16 au 19 octobre.

La lutte commence le 16 à Vachau et sur la Pactha. En même temps, **BERTRAND** est attaqué à Lindenau par les généraux **GIULAY**, **THIELMAN** et **LIECHTENSTEIN** qui voulaient s'emparer des ponts et des faubourgs de Leipzig. Ce combat dure six heures sans que l'ennemi puisse gagner un pouce de terrain. A cinq heures du soir, le général **BERTRAND** décide la victoire à Lindenau en faisant une charge avec sa réserve et l'ennemi est forcé d'évacuer le champ de bataille.
Cette journée est meurtrière pour le 8e léger qui a 6 officiers tués : les capitaines **VINOIS** et **LAPIQUE**, le lieutenant **RAMPAL** et les sous-lieutenants **VIAL**, **LANCON**, **VIEILLE**, et 16 blessés : le colonel **RICARD**, les capitaines **FABRE**, **CHARTON**, **FAVIER**, **GAGNON**, **JACOMET**, les lieutenants **BLONDEL**, **DUCLOS**, **VERREULX**, **BRICE**, **CRETE**, les sous-lieutenants **PAULICAULT**, **PREVEL**, **VAUJANI**, **DOUSSEAU**, **VOGT**.
Craignant de voir renouveler l'attaque, **BERTRAND** fait renforcer les positions dans la nuit par la construction de redoutes, mais la journée du 17 se passe sans incidents et l'on continue à se retrancher.
Le lendemain se livre la grande bataille de Leipzig, dans laquelle 138 000 Français luttent contre 300 000 coalisés. Le 4e corps n'y assiste pas.

Ancestramil

NAPOLEON s'était rendu à Lindenau à trois heures du matin et avait prescrit au général **BERTRAND** de marcher sur Weissenfels pour balayer la plaine de Lutzen et s'assurer le passage de la Saale. A midi, ses ordres étaient exécutés et **BERTRAND** gardait le pont de Weissenfels.
L'armée bat en retraite le 19 et arrive à Lutzen. Le même jour, **BERTRAND** prend les devants pour s'emparer du pont de Freybourg où il a un petit engagement. Il y laisse les brigades **HULOT** et **BELAIR** et va occuper le défilé important de Koesen que devait traverser l'armée. Il y bat Giulay.
Le 4e corps fait ensuite partie de l'arrière-garde.
Le 31 octobre, il reste seul dans Hanau pour couvrir la retraite de l'armée et résiste toute la journée aux attaques de l'armée bavaroise. Pendant la lutte, le 8e léger est envoyé au secours d'un corps italien qui s'était laissé enfoncer à la porte de Nuremberg. Il s'élance à la baïonnette sur la colonne ennemie, la coupe et la repousse après avoir blessé son général en chef. Posté ensuite près de cette porte, dans des vergers, et soutenu par huit pièces de canon qui prenaient cette porte d'écharpe, le 8e léger repousse encore une fois les attaques de l'ennemi.
A sept heures, lorsque toutes les voitures et tout le matériel ont débarrassé la route, le 4e corps continue tranquillement sa marche sur Francfort. Quatre officiers du 8e léger avaient été blessés dans cette journée : les lieutenants **DUCLOS** et **SIX**, les sous-lieutenants **DOUSSEAU** et **VOGT**.
L'armée française repasse le Rhin le 2 novembre, à l'exception du 4e corps, qui est laissé sur la rive droite. Le 8e léger, à l'effectif de 58 officiers et de 523 hommes, reste quelque temps près de Hocheim où il a une petite escarmouche le 9, puis rentre dans Mayence le 15 novembre. Les 3e et 4e bataillons sont versés dans les deux premiers à la suite du décret de réorganisation du 23 novembre, et les cadres en excédant rentrent au dépôt. Les deux premiers bataillons font alors partie de la 1re brigade du 4e corps (effectif au 6 décembre, 44 officiers, 489 hommes), et restent enfermés dans Mayence pendant toute la campagne suivante.

ARMEE DE LYON
1814

Affaire de Rumilly (18 janvier). – De Fort-Barraux (6 février). – Combat d'Annecy (24 février). – Affaire de Saint-Jullien (1er mars). – Combat d'Annecy (25 mars).

Violant la neutralité de la Suisse (29 décembre), les alliés pénètrent en France à la suite de notre armée ;
BUBNA se présente le 30 devant Genève qui se rend à la première sommation.
Sa garnison, conduite par le major **BOIS** du 8e léger, n'a que le temps de sortir ; elle se retire sur Rumilly (30 décembre).
Heureusement **BUBNA** perd un temps précieux à s'établir à Genève et laisse à la défense le temps de s'organiser. Les comtes **DESAIX** et **MARCHAND** pressent les levées en masse des départements de l'Isère et du Mont-Blanc et forment la division de réserve dite de Genève (4 janvier). Les 3e et 4e bataillons du 8e léger devaient en faire partie, mais le régiment ne peut fournir que le 3e bataillon (son dépôt était alors à Roanne).
Cependant, le général **ZEICHMESTER** se met en marche sur Chambéry pour expulser les Français du département du Mont-Blanc.
Il attaque le 18 janvier avec 2 000 hommes d'infanterie, 500 chevaux, 8 pièces d'artillerie, le village de Rumilly occupé par 223 hommes du 8e léger et du 60e de ligne, 164 préposés aux douanes et 16 chasseurs du 4e régiment ; il ne peut s'en emparer qu'après une lutte de deux heures. Obligée de céder devant le nombre, la troupe de la défense bat en retraite par la montagne pour échapper à la poursuite de la cavalerie et arrive à Aix.
Officiers, soldats de ligne et volontaires donnèrent en cette occasion des preuves éclatantes de valeur et d'intrépidité.

Amestramil

Devant les progrès de l'ennemi, le général **DESAIX** abandonne Chambéry (19 janvier) et va occuper les Chavannes, position importante qui domine le pont de Montmeillan et se couvre à droite par le fort Barraux, à gauche par le poste des Echelles.
L'ennemi enlève ce dernier poste le 31 janvier.
Il attaque de nouveau le 6 février. Pendant que 7 à 800 hommes font une démonstration devant la Chavanne, deux colonnes plus nombreuses se portent sur Champareillan et Bellecombe au pied de la montagne qui est en face du fort Barraux.
Ces deux postes, défendus par quelques centaines d'hommes aux ordres du major **BOIS**, opposent la plus vigoureuse résistance, mais sont contraints de se replier sous les redoutes du fort. Ce jour-là, le major **BOIS**, sa troupe ainsi que les habitants du pays s'étaient rendus dignes des plus grands éloges. On aurait pu voir pendant tout le combat des enfants du village de Barraux âgés de dix à douze ans porter et distribuer des cartouches aux tirailleurs, sous le feu même de l'ennemi.
Mais l'armée de Savoie, combinant ses opérations avec celles du duc de **CASTIGLIONE**, reprend l'offensive. Le 8e léger est à ce moment à Champareillan (16 officiers, 352 hommes). Le 15 février, le général **DESAIX**, d'accord avec **MARCHAND**, attaque le poste des Echelles. En même temps, le major **BOIS** pousse une reconnaissance jusqu'au château des Marches, sur la route de Chambéry, et s'empare de cette position après une lutte très chaude dans laquelle le lieutenant **BARTHELEMY** est blessé.
Le lendemain, le major **BOIS** par des Marches pour couper la retraite de l'ennemi sur Chambéry pendant que **MARCHAND** arrive à Montmeillan.
Ces mouvements combinés contraignent l'ennemi à la retraite ; il est chassé de Chambéry le 19, d'Aix le 28. Il se sépare alors en deux colonnes, dont l'une prend la route d'Annecy, l'autre celle de Rumilly.
La première est poursuivie par **SERRANT**, qui avait le 8e léger sous ses ordres. Nous allons donner un extrait du rapport d'opérations de ce général relatif à cette poursuite.
« Le 24 février, vers dix heures du matin, j'ordonnais de marcher à l'ennemi. Le bataillon du 8e léger et celui du Mont-Cenis marchaient en tête de colonnes, mes trois pièces d'artillerie immédiatement après, ensuite les bataillons des 11e et 23e en bataille.
« Mes dispositions prises, je rencontrais l'ennemi à trois quarts de lieue d'Alby ; les tirailleurs du 8e et ceux du Mont-Cenis s'élancèrent sur lui avec la rapidité de l'éclair. Le peloton qui les guidaient au chemin de l'honneur était commandé par le brave capitaine **RICART** du 8e léger, officier de la Légion d'honneur.
« Quelques coups de canon s'échangèrent ; l'ennemi défendit la position entre les bois d'Archant et de Saint-Sylvestre. Je pris la mienne. Aussitôt, je fis mettre en batterie mes pièces d'artillerie ; l'ennemi m'en offrit cinq dont un obusier. Le plateau fut défendu avec opiniâtreté par plusieurs de leurs bataillons. J'aperçus seulement quelques cavaliers, mais bientôt ma droite les ayant poussés à la baïonnette et au pas de charge, j'enlevai la première position après les avoir canonné d'importance.
« L'ennemi trouva une seconde position à la hauteur de Sainte-Catherine, non moins avantageuse que la première, il est vrai ; cependant, il s'y défendit avec plus d'acharnement, mais succombant après trois quarts d'heure de combat et d'un feu très vif, il fut contraint de se retirer et nous nous emparâmes de la deuxième position.
« Quoique l'ennemi fût plus nombreux, je reconnus sa faiblesse par sa crainte et ses tâtonnements. Il s'enfuit, nous le poursuivîmes, il alla défendre la positon de la Fourche.
« Le feu s'engagea et devint très vif dans cette position ; l'ennemi nous accabla d'obus, mais ne nous blessa dangereusement qu'un seul homme ; nous vîmes l'ennemi de très près. C'est alors que j'ordonnai à M. **PORION**, mon aide de camp, de se porter sur un monticule à droite avec la première pièce d'artillerie ; le 11e, aux ordres de M. **LAMOURETTE**, soutenait et les tirailleurs de droite et la pièce. L'ennemi fut mitraillé, il laissa quelques morts, emporta beaucoup de blessés. Je fis battre la charge et l'ennemi fut mis en fuite. Je ne pus le joindre tant il courut, enfin je m'emparai de la troisième position.

« J'arrivai à trois heures de l'après-midi en présence d'Annecy. Je pris une position à l'embouchure du petit village de Gevrier. Un marais spacieux que forme le lac était à ma droite, quelques monticules à ma gauche. J'eus tout le temps d'observer les dispositions de l'ennemi aux ordres de **M. ZECHMEISTER**. L'ennemi avait établi un bataillon au château, ses flancs étaient garnis d'une infinité de tirailleurs ; plusieurs bataillons étaient à cheval sur la grande route, à douze toises de l'entrée de la ville, avec cinq bouches à feu et un obusier. Sa réserve d'infanterie et sa cavalerie, composée de trois à quatre escadrons, se trouvaient en plaine derrière la ville, et j'aperçus plus loin les équipages que l'ennemi faisait filer vers le pont de Brogny.

« J'attaquai vivement l'ennemi. Tandis que j'ordonnai au brave 8e léger de forcer de la position et de s'emparer du château, j'établis en même temps deux batteries qui battirent le château et foudroyèrent la grande route. Ma gauche fut seulement gardée par deux compagnies du Mont-Cenis, elles allèrent se placer sur un monticule où elles restèrent en observation. Le centre fut mis en colonne à l'abri du feu. Une canonnade continuelle et très vive s'engagea ; la mienne fut plus adroite, elle fit beaucoup de mal à l'ennemi qui ne cessa de me canonner sans me blesser personne. Le feu de droite devint très vif, l'ennemi se défendit sur ce point avec beaucoup d'opiniâtreté. Je fis renforcer la droite. **M. ROCH** s'avança sur la gauche au pas de charge ; la canonnade cependant était toujours animée. Le 8e léger gagnant toujours du terrain, je cédai à l'ardeur des troupes ; je me mis à la tête du 23e et du centre formé en colonne serrée ; je fis batte la charge et m'emparait de la quatrième position. Alors, l'ennemi effrayé se mit en pleine déroute. Il était cinq heures et demie du soir, j'entrai pêle-mêle avec lui dans la ville. Je vous citerai dans cette circonstance : M. **DARGEAU** sous-lieutenant au 8e léger qui à la tête de quelques braves est entré le premier au château et dans la ville, poursuivant devant lui plusieurs pelotons ennemis avec une pincée de monde.

« Je ne tins pas quitte l'ennemi. La confiance, que la valeur des troupes m'inspira, me fit pousser plus avant dans la plaine à un quart de lieue de la ville. J'envoyai mon aide de camp sur la gauche avec une pièce d'artillerie ; elle fut devancée et soutenue par le bataillon du Mont-Cenis qui devait aborder vivement l'ennemi et le mitrailler ; ce qui fut fait. Je jetai une infinité de tirailleurs sur ma droite ; ils furent soutenus par mes deux canons restants. Le centre de la colonne s'avança au pas de charge ; l'émulation fut générale et dans un clin d'œil cavalerie, artillerie, infanterie ennemies, disparurent. J'eus toute la peine possible d'empêcher le feu des nôtres et leur poursuite (il était nuit close) ; la plaine fut balayée aux cris ; « *Vive l'Empereur ! »*

« L'allégresse de nos soldats fut vivement partagée par les habitants de la ville d'Annecy. Ils embrassèrent les larmes aux yeux nos jeunes braves, nous traitant de libérateurs.

« Mes postes établis, les habitants portèrent aux troupes tout ce dont elles avaient besoin. Je n'ai qu'à me éliciter du dévouement et du bon esprit de la ville d'Annecy. Ce bon esprit est celui que nous avons remarqué à Chambéry et dans tout le département du Mont-Blanc.

« Les morts et les blessés furent enlevés du champ de bataille. – Nos pertes furent très légères en comparaison de celles que l'ennemi éprouva.

« C'est dans cette journée pénible et fatigante que j'ai pu juger des dispositions guerrières de nos jeunes conscrits. Leur courage égale en tirailleurs, la hardiesse de nos vieux soldats ; sous peu dans le rang, ils seront invincibles.

« Le 25, je restai en position. D'abord, je ravitaillai et fis reposer nos troupes afin d'avoir le temps de faire nettoyer nos armes, reprendre des cartouches, remédier enfin à toutes nos petites avaries et prendre nos mesures pour attaquer le pont de Brogny.

« Le 26, il était midi lorsque je donnai l'ordre de marcher sur l'ennemi. Malgré la certitude que j'obtins qu'il avait abandonné le pont de Brogny, je fis traverser à la troupe la vaste plaine qui s'étend d'Annecy à la rivière de Fier, en bataillons carrés en échelons à cent pas, l'artillerie marchant sur la grand'route avec nos petits équipages consistant en deux ou trois voitures. A la hauteur de l'angle du 3e bataillon, six pelotons de tirailleurs couvraient mon front ; de cette sorte, nous passâmes la plaine en sûreté. Je fus étonné de l'ordre avec lequel ces bataillons marchèrent. – Le piquet de chasseurs me suivit ; il porta ses tirailleurs dans les intervalles en avant.

« Je passai le pont de Brogny à une heure et demie. Je m'éclairai sur les deux routes vieille et neuve. Mon avant-garde rencontra un poste de cavalerie ennemie sur la route vieille, ce qui me fit supposer que l'ennemi nous attendait.
« Ce ne fut que vers quatre heures du soir que j'arrivai au pont de la Caille où se trouve la rivière des Usses. L'ennemi voulut la défendre avec trois pièces dont un obusier, 1 500 à 1 800 hommes et seulement un escadron de cavalerie. Je fis mettre en batterie ; en même temps, j'ordonnai au 8e léger de s'emparer du pont de la Caille à la baïonnette. Le bataillon du Mont-Cenis le suivit. Ils exécutèrent ponctuellement mes ordres. La canonnade et le feu des tirailleurs furent très vifs. Le 23e fila le long du précipice sur la gauche et, en moins d'une bonne demi-heure, je fis taire les pièces.
« L'ennemi en fuite nous abandonna cette magnifique position. C'est dans cette nouvelle circonstance que je dois encore citer le brave capitaine **RICART** du 8e léger. Passant un des premiers le pont de la Caille, il leva son épée au bout de laquelle il avait placé son schako et cria : « En avant ! en avant ! chasseurs ! « Vive l'Empereur ! la position est à nous ! » Je ne dois pas oublier non plus le nommé **LECOQ**, caporal au 8e, qui s'est constamment distingué par sa bravoure dans cette affaire et celles qui avaient précédé.
« Enfin, je me mis en position au bois de Cruseilles, en avant du village de Copponex. Trois bataillons et l'artillerie revinrent au pont de la Caille. Je fis garder cette position avec beaucoup de soin.
« Le 27 février, je partis de ma position à neuf heures du matin pour attaquer l'ennemi. Je me dirigeai sur le village du Chable par le mont Sion, espérant opérer ma jonction avec le général **DESAIX** à Carouge. Je rencontrai l'ennemi au Chable, je l'en chassai et même de sa position du couvent de Pommier. J'aperçus sa cavalerie en bataille sur la hauteur qui est en avant de Neydens-Moisin ; mais, ayant fait mettre mes trois pièces en batterie, je la chassai devant moi ; elle disparut.
« A ce moment, nous entendîmes le bruit de canon vers Saint-Jullien, nous crûmes même apercevoir les tirailleurs de l'autre colonne ; c'est dans cette croyance que, m'étant engagé, je portai une partie de mes tirailleurs sur la droite, soutenue par le 11e de ligne. Je n'avais gardé en réserve que le 23e et un peloton du 8e léger. Il n'y a pas de ruses que l'ennemi n'ait employées pour m'attirer en plaine. Quand je vis que je m'étais trompé, je changeai en partie mes dispositions ; je soutins ma gauche avec l'ordre d'abandonner Archamp. Je me maintins tout le jour dans mes positions, en avant de Neydens et même jusqu'à neuf heures du soir ; l'ennemi quatre fois plus nombreux que nous essaya de me barrer le passage. Il ne vint pas à bout de son dessein. Je me retirai en bon ordre et, sans le manque de vivres et de munitions de guerre, j'aurais tenu la position du Chable et du couvent de Pommier. Ma perte fut légère, l'ennemi souffrit beaucoup. C'est dans cette journée fatigante et pénible que j'ai pu juger de l'intrépidité de nos troupes ; chefs, sous-officiers et soldats, tous m'ont donné de la satisfaction.
« Deux bataillons allèrent garder le pont de la Caille. Je m'établis à Cruzeilles avec celui du Mont-Cenis ; le 8e alla s'établir au petit village de Copponex.
« Le 28, je restai en position attendant de nouveaux ordres.
« Le 1er mars, je marchai sur l'ennemi et me portai de nouveau sur le Chable et Pommier d'où il s'en alla ; là, j'établis ma ligne définitive. Il était une heure lorsque je reçus l'ordre d'avancer. Nos soldats attaquèrent avec vigueur ; l'ennemi démoralisé abandonna le champ de bataille, mais le mauvais temps nous empêcha de terminer une journée qui a été glorieuse pour nous et funeste à l'ennemi.
« Je dois citer avec éloge la conduite qu'ont tenue dans cette journée le capitaine **RICART** et le sous-lieutenant **DARGEAU** du 8e léger. Le nommé **LECOQ**, caporal au 8e, cité d'autre part, a beaucoup mérité. »
Dans le même temps, le général **DESAIX** avec la deuxième colonne enlevait Rumilly le 24, Frangy le 26, poursuivait l'ennemi sur Genève et livrait le 1er mars, près de cette ville, avec **SERRANT**, le combat de Saint-Jullien.
La division entière s'établit sur la rive gauche de l'Arve le 23 mars, mais là s'arrêtent ses succès.
Après la malheureuse bataille de Limonest (20 mars), **MARCHAND** se replie sur Grenoble, suivi de très près par l'ennemi.

Pour le rendre plus circonspect, **SERRANT** se retourne contre lui le 25 mars, près d'Annecy, et le repousse dans un tel désordre qu'une partie de ses soldats se noie au pont de Brogny, en voulant passer à gué le torrent ; un grand nombre est tué et 300 hommes sont faits prisonniers ; le reste est poursuivi jusqu'au pont de la Caille.
L'attaque avait été si vive que nos pertes furent peu considérables. Au 8e léger, le capitaine **DANTRAS** était tué ; le chef de bataillon **SAVOYE**, le capitaine **RICART** et le lieutenant **CHARVET** blessés.
La leçon fut bonne et, à partir de ce moment, l'ennemi n'inquiéta plus la retraite de **MARCHAND** qui vient reprendre les positions qu'il avait occupées dans les premiers jours de l'année entre Montmeillan et les Echelles. Là, il résiste à toutes les attaques ennemies jusqu'à la fin de la campagne.
L'armée est réorganisée par Louis **XVIII**, après l'abdication de **NAPOLEON** (11 avril). Dès le 12 mai paraît une ordonnance qui réduit le nombre de régiments d'infanterie légère à quinze. Le 8e léger, envoyé à Bordeaux, reçoit les 3e et 4e bataillons du 18e léger et le 34e léger en entier.
Formé à deux bataillons, à huit compagnies, dont deux d'élite, il prend le drapeau et la cocarde blanche ainsi que le nom de régiment de Condé.

CENT JOURS
1815

Armée du Nord (1er et 2e bataillons). – Bataille de Ligny (16 juin). – Combat de Wavres (18 et 19 juin). – Défense de Namur (19 juin). – Opérations en Vendée (3e, 4e, 5e bataillons). Combat de la Roche-Servières (20 juin).

A son retour à Paris (20 mars 1815), l'Empereur rend aux régiments leurs anciens numéros, les porte à cinq bataillons et constitue le cadre en officiers d'un 6e bataillon. Le drapeau et la cocarde tricolores sont repris.
Toutefois, le 8e léger conserve ses incorporations. Les deux premiers bataillons partent avec le colonel pour faire la campagne de Belgique à l'armée du Nord, dans la 1re brigade, maréchal de camp **LAFFITTE** ; 21e division, général **TESTE** ; 6e corps, général **MOUTON** ; lieutenant général, comte de Lobau.
Ils arrivent à Paris, le 15 mai, à l'effectif de 45 officiers, 926 hommes, et se mettent en mouvement avec le reste de l'armée par Laon, Avesnes et Charleroy (15 juin). Le 16 est livrée la bataille de Ligny.
Le 6e corps, parti le matin de Charleroy, reçoit l'ordre, vers deux heures de l'après-midi, d'accélérer sa marche et de prendre position, en réserve générale, en avant de Fleurus. Il y reste pendant toute la bataille, se porte en avant vers neuf heures et demie du soir et bivouaque en arrière de Ligny.
Il part le 18 juin, à cinq heurs du matin, avec sa cavalerie et la division **TESTE** pour Tourines, où il doit attendre de nouveaux ordres. Mais le corps de **GROUCHY**, auquel il st attaché, reste à Gembloux jusqu'à neuf heures du matin, sous prétexte de mauvais temps, et n'arrive qu'entre midi et une heure à Walhain, à moitié chemin de Gembloux à Wavres.
A ce moment, on entend une vive canonnade sur la gauche : **NAPOLEON** livrait bataille du côté de Waterloo.
GROUCHY réunit en conseil ses principaux généraux pour les consulter sur la conduite à tenir dans cette circonstance ; malheureusement, l'avis de marcher au canon est rejeté, et l'on continue la marche sur Wavres, que l'on attaque.
PAJOL et **TESTE** restés à Tourines reçoivent, à quatre heures du soir, l'ordre de se rapprocher de Wavres.
La division **TESTE** n'arrive au pont de Limale que vers neuf heures, et appuie l'attaque du village de Rosieren, qui est enlevé entre neuf et dix heures du soir. Cette division repousse, le lendemain, à trois heures du matin, une attaque du général **THIELMAN**, qui voulait rétablir sa communication avec Bruxelles, interceptée par l'occupation de Rosieren. Mais **GROUCHY** reçoit à ce moment

avis de la bataille de Waterloo et l'ordre de se retirer par Namur. Il exécute aussitôt sa retraite et, à son passage à Namur, y laisse momentanément la division **TESTE** pour protéger ses derrières. Cette division prend ses dispositions en conséquence ; elle barricade toutes les portes et toutes les brèches du côté de l'ennemi, et reçoit par un feu vigoureux toutes les attaques. Bientôt les fossés et la grande avenue de la Porte-de-Fer sont jonchés de cadavres prussiens.
Pendant ce temps, on achève dans le plus grand ordre d'évacuer les magasins, les blessés et de faire sortir les hommes inutiles à la défense, et à six heures (heure prescrite par le maréchal), la retraite est ordonnée. Ce mouvement est soigneusement dérobé à l'ennemi, et le temps qu'il lui fallut pour débarrasser et enfoncer les portes de fer suffit au général **TESTE** pour faire passer ses bataillons par les banquettes du pont barricadé, dans la partie de la ville qui est en deça de la Sambre.
La division se retire lentement et toujours en bon ordre par la route de Dinant jusqu'à Profonde-Ville, où elle prend position pendant trois heures.
A minuit, elle se remet en marche et arrive, à quatre heures du matin, à Dinant.
La division **TESTE**, composée de trois régiments (8e léger, 65e et 75e de ligne), chacun de deux bataillons n'avait pas plus de 2 600 hommes quand elle soutint cette lutte glorieuse contre un corps d'armée six fois plus nombreux.
Les rapports prussiens portèrent les pertes de leurs troupes à 3 000 hommes ; le général français n'eut que 58 hommes hors de combat. Le 8e léger comptait, pour sa part, 2 officiers tués, les capitaine **MAYLIEU** et **DUVIVIER**, et 4 blessés, le capitaine **BESNARD**, les lieutenants **GUILLEBON** et **FOURNIEL** et le sous-lieutenant **ESCUDIER**.
L'armée continue sa retraite par Dommartin et Claye, et arrive sous les murs de la capitale. Mais, conformément à la Convention de Paris (3 juillet), elle se retire aussitôt derrière la Loire, depuis Jargeau jusqu'à Saint-Nicolas.

OPERATIONS EN VENDEE

Les trois derniers bataillons du 8e léger vont en Vendée au moment où le général **LAMARQUE** y est envoyé pour y rétablir l'ordre (mois de mai). Ils sont placés dans la brigade **ESTEVE**, division **TRAVOT** ; leur dépôt passe à Tours.
Les Vendéens sont culbutés au combat de Mathes (4 juin), mais ils se réunissent de nouveau au début de la campagne du Nord pour favoriser un débarquement d'armes et de munitions apportées par les Anglais et essayer une diversion.
Le général **LAMARQUE** marche aussitôt contre eux, à la tête d'une partie des troupes des généraux **BRAYER** et **TRAVOT**.
Son avant-garde disperse, le 17 juin, un détachement de 2 à 3 000 hommes qui s'étaient portés de Saint-Fulgent sur Banfous.
Deux jours après, dans une reconnaissance faite sur la Roche-Servières, les compagnies de voltigeurs des 8e léger, 27e et 47e s'élancent sur une avant-garde de 1 200 à 1 500 Vendéens et soutenues à propos par deux compagnies de gendarmes, l'enfoncent et leur font éprouver une perte considérable.
Assuré de la présence de l'armée royaliste sur ce point, le général **LAMARQUE** réunit pendant la nuit la division **BRAYER** à la brigade **ESTEVE**.
Le 20 juin, à la pointe du jour, les troupes impériales, au nombre de 4 000 environ, commencent leur mouvement et rencontrent d'abord une avant-garde de 3 000 hommes embusqués entre Legé et la Roche-Servières. Elle est promptement refoulée par le 8e d'infanterie légère que soutenaient deux bataillons de voltigeurs et de tirailleurs de la jeune garde et toute la colonne arrive devant la position que les royalistes occupaient à la Roche-Servières.
Ce village, situé au milieu du bocage le plus épais de la Vendée et couvert par la Boulogne, rivière dont les eaux étaient très fortes, présentait de grandes difficultés pour l'attaque. Le général **BRAYER** qui la dirigeait prend de fort bonnes dispositions.
Voyant qu'il perdrait beaucoup de monde en voulant forcer le pont dominé de très près par les maisons du village et par les ruines d'un vieux château, il se borne à développer quelques

compagnies en face du pont et à y entretenir une forte fusillade tandis que le 47e appuyé par des pelotons de gendarmes se portait sur la gauche et profitait d'un moulin pour traverser la rivière, et que d'un autre côté le 27e et un bataillon de la jeune garde forçaient, en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, un autre passage sur la droite.
Les Vendéens, massés dans le village, s'aperçurent trop tard des mouvements qui leur coupaient la retraite et au moment où ils songeaient à l'effectuer, le 8e léger et le reste de la colonne franchirent le pont. Ceux qui cherchèrent à se sauver, passèrent sous le feu des bataillons des 47e et des 27e et de celui de la jeune garde qui avaient traversé la Boulogne à gué. Pris dans tous les sens, l'ennemi s'enfuit dans toutes les directions.
Les troupes du général **LAMARQUE** avaient manœuvré avec tant de célérité et de précision, qu'elles n'eurent pas plus d'une dizaine d'hommes tués et environ 60 blessés.
Le commandant **VOILARD** fut cité pour sa conduite dans ces deux journées.
Six jours plus tard était signé un traité qui mettait fin à cette campagne.
En exécution des ordonnances royales du 16 juillet et du 3 août, les débris de l'armée sont licenciés et l'on conserve des anciens corps que les conseils d'administration et quelques vieux soldats qui n'avaient d'autre famille que le régiment.
La Restauration entreprit de reconstituer l'armée sur des bases nouvelles afin de détruire l'ancien esprit. Elle forma l'infanterie en quatre-vingt-six légions départementales numérotées dans l'ordre alphabétique et envoya les dépôts des régiments licenciés dans les chefs-lieux des départements pour concourir à la formation des légions départementales et leur servir de noyaux. Le dépôt du 8e léger qui était allé de Tours à Amboise (1er juillet), est dirigé sur Perpignan, 1er octobre. La légion qui y est formée deviendra, en 1821, 15e régiment d'infanterie légère, puis, en 1854, 90e régiment d'infanterie de ligne.

****

83e REGIMENT D'INFANTERIE

TROISIEME PARTIE

LEGION DEPARTEMENTALE DE LA LOIRE
1816-1821

La légion départementale de la Loire est formée le 16 février 1816 à Montbrison, sous le n° 40, avec quatre compagnies provisoires et les anciens militaires du département retirés dans leurs foyers à la suite du licenciement des anciens corps de l'armée.
Deux drapeaux, l'un dit du roi, l'autre dit des princes, lui sont remis solennellement le 1er juin ; puis officiers, sous-officiers et soldats prêtent le serment d'usage.
La légion va en garnison à Bourg le 20 août 1816, son 1er bataillon est organisé en bataillon de guerre et conserve le drapeau du régiment ; l'état-major, le cadre du 2e bataillon ainsi que le drapeau des princes, sont replacés à Montbrison.
Le 1er bataillon va, le 1er novembre suivant, à Fort-Barraux ; il y est rejoint par le deuxième au mois de juillet 1819 ; seules, deux compagnies dites de dépôt restaient à Montbrison.
La légion a ensuite pour garnison Valence et Romans (novembre 1819), Grenoble (janvier 1820), Briançon (octobre 1820). Ses compagnies de dépôt sont supprimées le 1er décembre.
Enfin, en exécution de l'ordonnance du 23 octobre 1820, la légion est dissoute le 22 janvier 1821 ; elle rend ses deux drapeaux et forme le même jour le 8e léger.

****

8e LEGER

Campagne d'Espagne (1823). – Campagne de Belgique (1831-1832). – Campagne d'Algérie (1847-1852).

Au moment de sa formation, le 8e léger comprend un état-major et deux bataillons à huit compagnies ; un drapeau lui est remis avec le cérémonial d'usage.
Trois mois plus tard, le régiment va de Briançon à Avignon. Au mois d'octobre, il envoie deux compagnies du centre au cordon sanitaire établi sur le littoral de la Méditerranée, à cause de l'épidémie de choléra qui sévissait à Barcelone.
En 1822, il va en garnison à Narbonne, puis à Tarbes (22 juin). Il y est organisé, le 20 octobre, à deux bataillons de guerre et deux compagnies de dépôt. Ces bataillons partent cinq jours après avec leur colonel et le drapeau pour Saint-Gaudens, d'où le 2e est détaché à Fos, au débouché de la vallée d'Aran.
En 1823, le régiment était en route pour Bayonne quand il reçoit avis qu'il allait entrer en campagne (1er avril).

CAMPAGNE D'ESPAGNE
1823

Reconnaissance sur Lérida (9 mai). – Combat de Campillo-de-Arenas (28 juillet). – Affaire d'Ugijar (28 août). – Combat de Jaen (13 septembre). – Garnisons successives de 1823 à 1830.

A son arrivée à Bayonne, le 8e léger est placé dans la 1re brigade, maréchal de camp comte de **SAINT-CHAMAND**, 6e division, lieutenant général **PAMPHILE** de **LACROIX**, 2e corps d'armée des Pyrénées, lieutenant général comte de **MOLITOR**.
Il se met en route le 8 avril après avoir reçu le campement ainsi que neuf jours de vivres et franchit la Bidassoa le 10. A son passage à Tolosa, il est passé en revue par le prince généralissime, qui le félicite de la conduite qu'il avait tenue pendant les dix-huit mois qu'il venait de passer au cordon sanitaire et à l'armée d'observation.
Le 2e corps, se déparant du gros de l'armée, passe par Pampelune, Tudela, Saragosse (25-29 avril), Fraga (5 mai).
A ce moment, le régiment est détaché avec un escadron de chasseurs à cheval à Sosès, village situé à deux lieues de Fraga sur la route de Lérida. Son colonel, dans une reconnaissance faite du côté de cette ville avec un des ses bataillons et l'escadron de cavalerie, surprend et met en fuite une colonne de dragons espagnols qu'accompagnait un peloton d'infanterie (9 mai).
Le 8e léger rejoint, le 18, la division qui se porte sur Valence, puis sur Grenade. Il passe, le 17 juillet, à l'avant-garde du corps d'armée, dans la brigade du lieutenant général de **BONNEMAIN**, division **LOVERDO**. Malgré une marche forcée de vingt-quatre heures, il ne peut prendre part à la brillante affaire du 25 à Guadahortuna. Enfin, le 28 juillet, le 2e corps d'armée est informé par son général en chef qu'il allait en venir aux mains avec l'ennemi, qu'il poursuivait avec ardeur depuis Saragosse. **BALESTROS**, en position sur les hauteurs de Campillo de Arenas avec son armée forte de 12 à 15 000 hommes, acceptait la bataille. Les troupes du 2e corps marchent à l'ennemi avec enthousiasme. Le 8e léger, couvert par ses carabiniers déployés en tirailleurs, se porte sur les hauteurs de Campillo. A la tête du 1er bataillon marchait le général **BONNEMAIN**. Un mamelon est enlevé au pas de charge aux cris de : « Vive le Roi ! » L'ennemi est ensuite chassé de position en position jusqu'aux hauteurs situées de l'autre côté du chemin de Jaen où l'on tiraille près d'une demi-heure sans changer de place. A ce moment, un bataillon d'arrière-garde, composé de plusieurs compagnies détachées de chasseurs des Asturies, du régiment de **VITTORIA** et de la compagnie de **BALESTROS** se jette sur le 1er bataillon du 8e léger avec une telle impétuosité qu'il oblige un instant à rétrograder ; mais son chef, secondé par ses officiers, décide les soldats qui n'ont plus de cartouches à charger à la baïonnette. Ce retour offensif est mené avec tant d'intrépidité que l'ennemi se retire dans le plus grand désordre.

Pendant ce temps, le 2e bataillon, après avoir gagné les hauteurs sur la gauche du premier, débusquait lui aussi l'ennemi, traversait la route de Jaen à sa suite et le chassait des nouvelles positions qu'il occupait. Puis, quelques compagnies montaient à l'assaut d'un castillo ou château, perché sur un rocher et, malgré le feu de l'ennemi, enlevaient à la baïonnette cette position formidable. Le régiment fait dans cette journée 30 prisonniers dont 3 lieutenants-colonels, 1 capitaine et 4 lieutenants.

A la suite de cette affaire, le colonel **LEVAVASSEUR**, qui avait reçu un coup de feu à l'aine droite, est promu au grade de maréchal de camp, et le général en chef cite à l'ordre du jour : les chefs de bataillon **FOUQUE** et **TALABOT**, les capitaines **DELORME**, **GAULIN**, **FELIX** et **DUCOURTIAL**, les lieutenants **GENICAULT**, de la **GRANGE** et **DURET**, les sous-lieutenants **MEYRET**, **COUHE** et **DUPRE**, les sergents-majors **LAVOY** et **VALLIER**.

Le 8e léger quitte ses positions le 29 juillet et va à Guadix, puis à Baza.

Le 24 août, le général **LEVAVASSEUR** qui avait conservé le commandement du régiment se met à la poursuite d'un parti ennemi dans la direction de Laujar.

Le 26, il reçoit, près de Fondou, la soumission de plusieurs officiers, sous-officiers et soldats. Informé le lendemain que la colonne ennemi qu'il poursuivait se dirigeait sur Ugijar pour tâcher de gagner la route de Malaga, il fait partir, à dix heures du soir de ce côté le commandant **TALABOT** avec les carabiniers, les voltigeurs et la 5e compagnie de son bataillon. Cet officier arrive à Ugijar le 28, à quatre heures du matin, au moment où l'ennemi en sortait par la route d'Adra ; son arrière-garde était encore sur la place de la Constitution.

Il attaque si vivement, que les Espagnols se retirent dans le plus grand désordre, laissant entre nos mains 1 lieutenant-colonel, 1 capitaine, 6 autres officiers et un grand nombre de soldats. Le commandant **TALABOT** fait un instant la poursuite, puis revient à Ugijar et de là écrit au colonel **SALCEDOS**, qui commandait l'ennemi, pour l'engager à se soumettre. Celui-ci y consent et après une entrevue, la colonne entière se constitue prisonnière ; elle était composée de plusieurs officiers, dont 2 colonels, et de 400 sous-officiers et soldats. A la suite de cette affaire, le général en chef adressait toutes ses félicitations au commandant **TALBOT** et complimentait le lieutenant **DURET**, qui avait attaqué l'arrière-garde ennemie dans l'Ugijar.

Le régiment part de Laujar le 31 août et arrive à Cèdre où le commandant **TALABOT** rejoint avec ses prisonniers qui sont conduits à Grenade.

Le 6 septembre, on se dirige sur Malaga. Apprenant que le général de **LOVERDO** était entré depuis deux jours dans cette ville et que l'ennemi, fort de 3 000 hommes environ, se retirait dans les montagnes pour chercher à gagner Carthagène, le lieutenant général **BONNEMAIN** fait rétrograder sa brigade et va prendre position, le 7, à Vellez-de-Benodalla. Cette journée est extrêmement pénible pour les hommes qui sont obligés à chaque instant de traverser le Rio-Grande-de-Orgiva à gué, avec de l'eau jusqu'à la ceinture.

Le général continue sa marche par Santa-Fé, le val de Grenade, Alcala-la-Réal, et arrive le 12, à minuit, à Martos après trois jours de marches forcées sur des routes défoncées. Il bivouaque par un temps épouvantable et à trois heures du matin se porte sur Jaen que le général en chef ennemi occupait avec 5 000 hommes d'infanterie et de cavalerie. cette ville, située dans une très belle position, est défendue par un mur d'enceinte et protégée à droite par un petit château placé sur une hauteur qui tien à la ville ; sur sa gauche s'étend une plaine assez vaste.

Le lieutenant général prend les dispositions suivantes pour l'attaque : la cavalerie doit opérer dans la plaine soutenue par le 4e léger et un bataillon du 1er de ligne ; le 2e bataillon du 8e léger est posté devant la ville avec un bataillon du 39e de ligne ; le 1er bataillon du 8e léger est placé sur les hauteurs en face du château.

L'action s'engage. Le 4e léger marche sur les Espagnols qui battent aussitôt en retraite ; le 1er bataillon du 8e, après avoir repoussé par deux fois les sorties de l'ennemi, s'élance sur le château et s'en empare. Le 2e bataillon marche sur la ville, y entre en escaladant les murailles ; il est rejoint par le 1er bataillon ; tous deux traversent Jaen derrière l'ennemi qu'ils poursuivent sur les hauteurs situées de l'autre côté de la ville. Les Espagnols, chassés de toutes leurs positions, sont chargés par la cavalerie qui achève de les mettre en déroute.

Le 8e léger ne cesse la poursuite qu'à la nuit et rentre à onze du soir à la Mancha-Réal.
A la suite de cette opération, le général **MOLITOR** citait à l'ordre de l'armée le lieutenant-colonel **DAIX**, le capitaine **GIRARDET**, les lieutenants **DURET** et de la **GRANGE**, le caporal sapeur **BRUNAUD**. – Le lieutenant-colonel **DAIX** avait déjà été porté à l'ordre du jour après le combat de Campillo-de-Arenas pour s'être particulièrement distingué à la tête d'un bataillon de voltigeurs réunis, ce qui lui avait valu le grade de lieutenant-colonel.
Le 8e léger est à Huescar le 18, à Baza le 23, à Guadix le 27, à Grenade le 29 septembre. Il en repart le 17 octobre, passe par Guadix, Baza, Murcie, arrive à Alicante le 12 novembre et de là rentre en France (21 novembre).
Il passe à Bayonne le 4 janvier 1824 et arrive à Metz, sa nouvelle garnison, le 25 février. Il quitte cette ville au mois de novembre pour occuper Sedan, Mézières et Montmédy.
Le régiment envoie le 18 mars 1827 au camp d'Elfaut, près de Saint-Omer, où étaient réunies 8 divisions d'infanterie, 1 bataillon de manœuvre fort de 31 officiers et de 530 hommes pris sur toutes les compagnies du régiment. Ce bataillon y exécute des manœuvres de siège du 1er juin au 15 septembre, puis, à la levée du camp (3 octobre), se rend à Granville où il est rejoint par le régiment le 28 septembre.
Le 8e léger tient ensuite garnison à Cherbourg (20 novembre 1828), au Havre et à Dieppe (16 septembre 1829), à Wissembourg et à Lauterbourg (10 avril 1830), enfin, à Paris, dans la caserne de l'Ecole militaire, peu de temps après la Révolution de Juillet (1er octobre 1830).
« Le régiment a traversé pendant son séjour dans la capitale, dit le journal des marches et opérations du corps, les époques les plus difficiles de nos émotions populaires, en décembre, en février, en juillet. Il a contribué partout avec zèle et avec succès, par sa discipline et son admirable accord avec la garde nationale, à maintenir l'ordre au milieu de la grande ville. Ce service fatigant, ces alertes continuelles, la facilité de faire dans le Champ-de-Mars toutes les manœuvres, et, sous les galeries de la caserne, l'école du soldat par tous les temps, avaient favorisé singulièrement le développement de l'instruction des jeunes soldats ; aussi, plus d'une fois, le régiment à recueilli de la part des princes et de nos vieux généraux d'illustres témoignages de satisfaction et de flatteurs encouragements. »

CAMPAGNES DE BELGIQUE

Première campagne (1831). – Deuxième campagne (1832). – Siège d'Anvers. – Garnisons successives de 1832 à 1847.

Le régiment, porté à trois bataillons au commencement de l'année, quitte Paris le 5 août et se rend au quartier-général de l'armée du Nord qui se formait à Maubeuge pour marcher au secours de la Belgique, attaquée par les Hollandais.
Il traverse la frontière le 14 août et cantonne successivement à Mons, à Nivelle, à Wavres, à Jodoigne, à Landen, à Duras, sur la route de Saint-Tron à Liège, dans les villages autour de Tirlemont, à Eghèse, à Namur (15 septembre) ; il revient en France aussitôt après.
« Pendant cette courte expédition, dit le journal des marches et opérations du corps, le soldat s'est montré constamment doux, actif et discipliné ; son zèle, soutenu d'abord par l'espoir de combattre, plus tard par la bonne habitude de l'obéissance, ne s'est lassé ni démenti. En Belgique, comme en France, sa bonne conduite a répondu au bon accueil des habitants ; de partout où il a séjourné, le régiment a emporté quelques regrets des citoyens et des témoignages authentiques des autorités ».
Mais il faut recommencer une nouvelle campagne l'année suivante.
Le 8e léger part de Condé le 14 novembre pour Valenciennes où il est placé dans la 1re brigade, général **CASTELLANE**, 2e division, lieutenant général **ACHARD**. Le 16, au matin, il reçoit par des cris d'enthousiasme l'ordre de franchir la frontière et se met aussitôt en route dans un ordre parfait en chantant *la Parisienne*. Il entre à Mons avec le général **CASTELLANE** qui est reçu aux portes de la ville par le commandant de la place. La foule se précipite sur son passage et l'accueille aux cris de : « Vivent les Français ! »

Le 8e léger cantonne le 16 novembre près de Braine-le-Comte, le 17 à Halle, le 18 à Malines. Il s'installe le 20 à Saint-Grawenwesel et dans les villages voisins. Là, il occupe la droite de la ligne d'avant-garde destinée à surveiller les mouvements de l'ennemi et à couvrir les opérations de l'armée qui assiégeait Anvers. La citadelle de cette place foudroyée par nos batteries, capitule le 24 décembre, la veille du jour où il devait se rendre à la tranchée et couronner le succès du siège en montant sur la brèche.
Le 8e léger reçoit l'ordre le 2 janvier 1833 de rentrer en France. Il passe à Bruxelles, à Tournay et arrive à Lille, sa nouvelle garnison, le 8. Son dépôt, venant de Condé, l'y rejoint. Le roi le passe en revue, le 15 janvier et lui témoigne sa satisfaction pour sa belle tenue et la discipline qu'il avait observée pendant la campagne.
Le régiment a ensuite pour garnison : Giver et Rocroy, 16 février 1834 ; Thionville et Longwy, 17 octobre 1836 ; Lyon, 22 juin 1839 ; Briançon, Gap, Embrun, Fort-Queyras, Mont-Dauphin, 8 mai 1840 ; Grenoble, 23 mai 1841 ; Marseille, en 1842, avec un détachement à Avignon, Sisteron, la Seyne, la Ciotat et Entrevaux.

En exécution de l'ordonnance royale du 8 septembre de la même année, les sixièmes compagnies sont supprimées. – Le régiment va en entier à Marseille le 19 décembre 1842. Son 2e bataillon est détaché à Toulon le 20 juin 1844, puis à Ajaccio le 2 octobre.
Les 1er et 3e bataillons se rendaient à Bayonne en 1845 quand la levée de boucliers d'Alb-el-Kader fait changer leur destination. Le 1er bataillon, en arrivant à Toulouse, et le 3e, en arrivant à Saint-Amand-la-Bastide, reçoivent l'ordre (10 octobre), d'aller tenir garnison à Perpignan. Mais à la suite de nouveaux ordres, le 3e bataillon et le dépôt vont à Foix ; le 1er bataillon, moins les carabiniers, va occuper les diverses garnison des Pyrénées-Orientales : Mont-Louis, Bellegarde, Amélie-les-Bain, Port-Vendres. Seuls, le colonel, l'état-major et la 1re compagnie restent à Perpignan ; ils y sont rejoints le 22 octobre par le 2e bataillon venu de Corse.
Le 8e régiment est parfaitement accueilli à Perpignan par M. le lieutenant général comte de **CASTELLANE**, qui avait déjà eu le régiment sous ses ordres pendant la deuxième campagne de Belgique.

CAMPAGNE DE 1848 et 1849.

Expéditions de 1848 et de 1849. – Première expédition de Kabylie du 24 avril au 20 juillet 1851. – Deuxième expédition de Kabylie du 17 septembre au 17 novembre 1851. – Rentrée en France, 1852.

Le 8e léger reçoit l'ordre, le 21 août 1847, de se préparer à partir pour l'Afrique. Aussitôt, les malingres et les sous-officiers, caporaux et soldats libérables dans l'année sont versés dans les 4e et 5e compagnies de chaque bataillon. Ces compagnies doivent rester au dépôt et par suite les bataillons de guerre ne comportent plus qu'une compagnie de carabiniers, une de voltigeurs et trois du centre. Le régiment compte 1 397 présents, le 13 septembre, au moment de son embarquement. Il tien d'abord garnison à Alger et fournit de là des détachements à Douera et au champ de la Chiffa ; il va ensuite à Blidah le 22 janvier 1848 et à Médeah le 4 février.

En exécution d'une décision ministérielle du 16 mars, une 6e compagnie du centre est créée dans chaque bataillon.
Deux bataillons du 8e léger, avec leur colonel, participent au mois de mai à une colonne expéditionnaire aux ordres du général **MAREY-MONGE**, organisée à la suite de mouvements hostiles des tribus du Tell et de refus de payement d'impôts dans le Sud. Ils justifient dans cette première expédition, la confiance qu'on avait mise en eux.
Le régiment envoie des détachements à Aumale et à Boghar en juin 1848, à l'Oued-Merdja le 9 septembre, à Lodi 30 novembre.
En 1849, le 1er bataillon fait partie d'une expédition dirigée contre les Beni-Salem, du 16 au 27 avril.

Le 7 mai, les 2e et 3e bataillons partent pour le Sud-Oranais avec le général **LADMIRAULT**. Ils reviennent à Médéah le 24 juin, sans avoir laissé un seul homme en route, malgré les grandes fatigues, la température élevée et la privation d'eau qu'ils avaient eues à supporter.
Pendant ce temps, le lieutenant **CABARRUS**, détaché au bureau arabe de Bougie, avait été tué le 21 mai en chargeant les Kabyles à la tête d'un goum.
Le 30 octobre le 2e bataillon, composé de 14 officiers et de 650 hommes, part en expédition. Il rencontre l'ennemi le 30 novembre dans le Djebel-Messad et l'attaque avec une telle vigueur qu'il s'enfuit en abandonnant ses morts. Ce bataillon rentre à Médéah le 24 décembre après cinquante-six jours de marche, fortement éprouvé par le choléra qui lui avait enlevé 72 hommes et 1 officier.
En 1850, le 3e bataillon a pour garnisons Cherchel, Marengo, Novi, Milianah (26 avril).
Le régiment va à Alger le 1er novembre et détache un bataillon à Aumale.

Expédition de Kabylie
1851

Les 2e et 3e bataillons commandé par leur colonel, M. de **CAMBRAY**, font partie d'une colonne organisée par le général **CAMOU** (24 avril). Cette colonne reste du 26 avril au 10 mai en observation à 8 kilomètres des Beni-Mensours sur la rive gauche de l'Oued-Mekrin. Encouragé par cette inaction, l'ennemi devient très entreprenant sur la rive droite de l'Oued-Sahel, aussi prend-on le parti d'agir vigoureusement contre lui. Au préalable, la colonne va à Roumelia, à une journée de marche du poste de Bordj-Bouareridj, centre de ravitaillements, pour y attendre l'arrivée de renforts que devait lui amener de Sétif le général **BOSQUET**. Ne les voyant pas arriver, le général **CAMOU** lève le camp le 22 mai, après huit jours d'attente, et se porte sur la route de Sétif à Bougie où on avait signalé la présence de l'ennemi. Il prend position le même jour au Mouaklan, tout près d'eux.
Le 23, le 8e léger reçoit l'ordre d'aller chasser de ses positions l'ennemi qui avait l'intention de venir inquiéter notre camp. Le 2e bataillon sous la direction du colonel **CAMBRAY** s'acquitte de cette mission avec un élan et une bravoure admirables ; l'ennemi est poursuivi avec ardeur pendant plusieurs heures.
Le lendemain, le 3e bataillon va, avec le commandant **DUPORTAL**, détruire à 6 kilomètres du camp des villages dont les habitants s'étaient montrés très hostiles à notre cause ; la position de ce bataillon, un moment critique, fournit à deux compagnies l'occasion de se distinguer, en repoussant les tentatives de l'ennemi qui était venu en grand nombre s'opposer à la destruction des villages. Le capitaine **GIACOMONI SAINT-SEVERIN** fit preuve dans cette circonstance d'une grande bravoure et d'une énergie remarquable.
Le 29, le général **BOSQUET** ayant rallié la colonne avec deux bataillons, le camp est aussitôt levé et l'on marche à l'ennemi que l'on trouve établi sur les hautes positions de Dra-el-Terran sur la rive gauche de l'Oued-Bousselan. Ce cours d'eau est franchi sous la protection de la cavalerie et de deux bataillons du 8e léger. Ceux-ci, conduits par le général **CAMOU**, poursuivent les Arabes qui tentent de se sauver du côté de l'Oued-Bousselan et en passent un grand nombre à la baïonnette.
L'élan du 8e léger est dans cette journée, comme toujours, admirable. L'ennemi démoralisé abandonne ses positions et disparaît. Toutes les tribus viennent faire leur soumission.
La colonne prend ensuite la direction Bougie.
Deux bataillons du 8e léger vont châtier les Oudjana qui refusaient de payer l'impôt et leur démolissent ou incendient quatre villages.
Le 15 juin, la colonne bivouaque sous les murs de Bougie où elle se ravitaille et se renforce de deux nouveaux bataillons, et continue ses opérations.
Le 18, elle campe sur la rive droite de l'Oued-Sahel.
Le 19, elle châtie les Beni-Himmels qui refusaient de se soumettre. Ce jour-là, le colonel de **CAMBRAY** avec son troisième bataillon chasse l'ennemi de ses positions.
La colonne procède le 20 et le 21 à la destruction des moissons et des villages des tribus qui avaient donné asile au schérif.

Elle remonte l'Oued-Sahel le 25 et rencontre l'ennemi commandé par le schérif en personne, en position sur les hauteurs d'Aziboum. On met aussitôt sac à terre pour combattre ; le 3e bataillon du 8e léger qui formait l'arrière-garde n'étant pas encore arrivé, est laissé à la garde du camp. Une des colonnes aux ordres du colonel de **CAMBRAY** et dont faisait partie le 2e bataillon du 8e léger gravit la droite du ravin de l'Oued-Almaïn. Elle rencontre quelque résistance dans les premiers villages, mais la bravoure et l'énergie des hommes surmontent promptement toutes les difficultés. L'ennemi chassé des villages est repoussé jusqu'au col d'Akfadoum, à ce moment l'heure avancée de la journée oblige le colonel à rallier sa colonne pour rejoindre le camp.
Le lendemain, il faut reprendre les mêmes positions pour compléter l'œuvre de la destruction. **BOU-BAGLHA** essaie de nouveau de s'opposer à cette opération et se fait encore culbuter jusqu'au-delà d'Akfadoum.
Ces succès continuels eurent pour résultat d'amener la soumission de tout le pays. La colonne lève le camp le 1er, remonte la vallée jusqu'à Akbou et va visiter Kolla pour y raffermir notre autorité.
Là se termine la mission de la colonne, le 8e léger reprend la route d'Alger et y arrive le 20 juillet.
Mais à la suite de nouvelles défections provoquées par les prédications mensongères de **BOU-BAGLHA**, le gouverneur général forme deux nouvelles colonnes d'observation. Les 2e et 3e bataillons du 8e léger vont rejoindre le 17 septembre celle du général **CUNY**, réunie dans la vallée de l'Oued-Sebaou.
Cette colonne établit son camp le 22 septembre aux ruines d'Aïn-Facy sur la rive gauche de l'Oued-Kusch à l'est des Flissas.
Elle se rend le 23 à 12 kilomètres du camp pour faire des fourrages chez les Beni-Arif. Ces tribus veulent l'en empêcher et sont repoussées par ses baïonnettes jusqu'au somment des montagnes. Pendant que la colonne se retirait, **BOU-BAGLHA** arrive et engage avec elle un combat assez vif qui cesse au débouché de la vallée où l'ennemi n'ose pas la suivre.
Le 2e bataillon du 8e léger va le 25, faire des fourrages chez les Bétrona avec un corps de cavalerie et n'est inquiété qu'au retour.
Un nouveau fourrage conduit par le général **CUNY** en personne et composé de toute la colonne, se rend le 28 chez les Betrona qui opposent une résistance énergique et nous font assez de mal. Les deux bataillons du 8e léger ont ce jour-là dix blessés dont les sous-lieutenants **CUTTIER** et **HENRY**.
Les pertes de cette journée firent renoncer à ces sortes d'opérations dont les résultats n'étaient pas assez décisifs pour améliorer notre situation politique près d'un ennemi qui n'obéissait qu'à la force matérielle. Ces demi-succès étaient considérés par lui comme de l'impuissance et ne faisaient qu'augmenter sa hardiesse. A partir de cette époque, on fit prendre les fourrages à Dellys.
Le 14 octobre, la colonne sort du camp pour dissiper le rassemblement suscité par **BOU-BAGLHA**. Les Arabes s'enfuient à son approche mais se réunissent de nouveau quand elle rétrograde et la suivent jusque sous le feu de ses grand'gardes. A ce moment les Flissas font défection. Les grand'gardes vivement attaquées sont un instant menacées et l'on doit en doubler l'effectif. Une fusillade incessante et très nourrie se prolonge pendant trente-six heures. Le sergent-major **SAINTIN** du 8e léger est tué d'un coup de feu dans une redoute à peine ébauchée.
Le camp est transporté le 16 à quelques kilomètres de là, au bordj de Tizi-Ouzou dont on avait prescrit la réédification, afin d'en faire une maison de commandement et un lieu de ravitaillement pour les colonnes destinées à opérer dans la Kabylie. Trois compagnies du régiment s'y étaient rendues quelques jours auparavant. Les avant-postes y sont encore inquiétés par des hommes qui se glissaient sans vêtements jusqu'aux petits postes avancés. Dans une seule nuit, le 8e régiment à trois hommes blessés par eux.
A ce moment le général **PELISSIER**, faisant fonctions de gouverneur, sort d'Alger avec une colonne afin de combattre cette insurrection qui devenait inquiétante pour les populations de la plaine.
Les deux colonnes réunies le 2 novembre sur les hauts plateaux du Kramis des Maatkas, centre de la révolte, forment un ensemble de onze bataillons de six cents cavaliers.

Le régiment est chargé, le 4, d'escorter un convoi qui allait chercher un ravitaillement à Tizi-Ouzou ; il l'accompagne jusqu'aux contreforts des Beni-Chita où il prend position et rentre au camp le lendemain avec le convoi.
Le 8e léger reste ensuite au Kramis avec le général **CUNY**, chargé de recevoir les amendes infligées aux nombreuses tribus qui avaient obtenu leur pardon. Pendant ce temps le général **PELISSIER** opérait chez les Metcheras (6 novembre).
Il passe à son tour, le 12 novembre, chez les Metcheras et y est occupé pendant quatre jours à la destruction des oliviers seul moyen de forcer les indigènes à se soumettre.
Là se terminent les opérations ; le 8e léger rentre à Alger le 28 novembre.
L'année suivante, le 1er bataillon s'embarque pour Bougie le 23 janvier, prend part à la colonne organisée par le général **BOSQUET** sur l'Oued-Sahel et revient à Alger le 16 février.
Le régiment rentre en France le 3 avril 1852 et va tenir garnison à Draguignan, à Digne et aux environs, puis à Toulon le 5 octobre, à Lyon le 24 mai 1853, enfin à Paris le 22 septembre. A son arrivée dans la capitale, le colonel reçoit et met à l'ordre du régiment la lettre ci-après que lui avait adressée M. le maréchal comte de **CASTELLANE**, commandant en chef de l'armée de Lyon :

« Au quartier-général de Lyon, le 11 octobre 1853

« Mon cher colonel,
« Le 8e léger a fait partie de ma brigade au siège d'Anvers ; depuis, ce régiment a été sous mes ordres à Perpignan ; j'en avais conservé un bon souvenir, de même que j'ai vu avec regret ce beau corps s'éloigner. Le 8e léger est bien commandé, discipliné, prompt à exécuter les ordres donnés ; il est animé d'un bon esprit.
« Ce régiment a beaucoup acquis pour son instruction pendant les quatre mois qu'il a passés à Lyon. Je veux que le 8e léger et son colonel trouvent à leur arrivée à Paris le témoignage de ma satisfaction. Je vous prie de le faire connaître à votre régiment.
« Recevez, mon cher colonel, l'assurance de mon attachement et de ma haute considération.

« Signé : Maréchal de **CASTELLANE**. »

Le 3e bataillon formant dépôt va de Lyon à Fontainebleau le 7 octobre 1853 et ne rentre à Paris que le 1er août 1854.

****

83e REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE
1855-1891

Campagne d'Algérie (1864-1867). – Campagne de 1870. – Campagne de Tunisie (1881).

Le 8e régiment d'infanterie légère devient 83e régiment d'infanterie de ligne le 1er janvier 1855, à la suite du décret du 24 octobre 1854, qui donnait aux vingt-cinq régiments d'infanterie légère les numéros de 76 à 100 dans la série des régiments de ligne. Le 3e bataillon a sa compagnie reconstituée. Ce bataillon et de dépôt sont transférés à Cherbourg le 9 mars.
A ce moment, le 83e fait partie de la 2e division d'infanterie du 1er corps de l'armée du Nord. Cette division remplace, au camp d'Onvaux près de Boulogne-sur-Mer, une division qui rentrait à Paris.
(Manque pages 189-190)

Les 2e et 3e bataillons se rendent à Constantine ; le 1er bataillon va à Guelma. Ce dernier fait partie, du 13 juin au 24 août de la colonne de l'Est, commandée par le général d'EXEA ; il rentre à Constantine à son retour.
Les deux premiers bataillons avec leur colonel vont, du 3 août au 7 décembre, dans la colonne commandée par le général **PERIGOT**.

Le régiment fournit ensuite des détachements à Aïn-Kermaa, à Aïn-Beïda, à Tebessa et à Guelma.
En 1865, le 83e se porte vers la frontière de l'Est pour empêcher les désordres qu'auraient pu y causer les révoltés tunisiens. La colonne du 2e bataillon, commandée par le colonel **NAYRAL**, s'arrête à Aïn-Beïda et rentre à Constantine le 4 février. Le 3e bataillon, qui s'était porté de Tebessa sur la frontière tunisienne le 10 janvier, rentre dans sa garnison le 18. Le 1er bataillon, qui était allé, le 15 janvier, de Guelma à Bône, la Calle, Soukaras, rentre tout entier à Guelma le 20 février.
Le 2e bataillon fait la colonne du Sahel-el-Guebli, commandée par le colonel **NAYRAL** (12 mars-7 avril).
Le 20 avril, les 2e et 3e bataillons font partie de l'expédition de Kabylie, avec le général de division **PERIGOT**. La colonne franchit les Babords le 24 mars et arrive à Bougie, où elle est passée en revue par l'Empereur le 7 juin. Le 2e bataillon quitte la colonne le 30 juin, va rejoindre la colonne **AUGEREAU**, puis est détaché à Sétif. Le 3e bataillon rentre à Constantine le 7 juillet.
Le 20 octobre, le 2e bataillon laisse deux de ses compagnies dans Sétif et va faire partie de la colonne de Bou-Saada, commandée par le colonel **GOUDIL**. Cette dernière, après avoir par sa présence maintenu dans le devoir les tribus de ce cercle, est dirigée, le 22 mars 1866, sur Laghouat pour former l'aile gauche des colonnes qui opéraient dans le Sud contre les Ouled-Sidi-Scheik et les tribus révoltées. Le 2e bataillon rentre à Sétif le 29 mai 1866.
Le 83e quitte Constantine le 1er août pour occuper Batna, Lambessa, Aïn-Beïda, Sétif, Bordj-Bou-Arreridj et Bous-Saada.
Le régiment rentre en France l'année suivante (1867). Il s'embarque à Philippeville le 11 avril et va tenir garnison à Nîmes, d'où il fournit des détachements à Pont-Saint-Esprit, Saint-Hippolyte, Alais, Mende, Uzès, Beaucaire. Son dépôt était à Cahors depuis le 8 avril 1865.
En 1868, les compagnies d'élite sont supprimées.
En 1870, le régiment se rend à Clermont-Ferrand (29 avril).

CAMPAGNE DE 1870

Le régiment était depuis trois mois à Clermont-Ferrand lorsque éclate la guerre de 1870. les trois bataillons actifs destinés à faire partie de la 3e division du 7e corps sont envoyés à Lyon, où devait se former cette division. Le dépôt allait être envoyé plus tard à Paris pour y faire partie des régiments de marche employés à sa défense.
Le 83e, commandé par le colonel **SCATELLI**, arrive à Lyon, le 21 juillet, et se trouve, pendant quelques jours, le seul régiment dans la place, par suite du départ de l'armée de Lyon pour la frontière.
La 3e division du 7e corps devait se composer des 52e, 79e, 82e et 83e de ligne. Le 82e, en garnison à la Rochelle, et le 52e à Perpignan, arrivent sept à huit jours après le 83e ; le 79e, en garnison en Corse, ne pouvant rejoindre à temps, est remplacé par le 72e, qui n'arrive de Toulouse que dans les premiers jours d'août.
C'est seulement à cette époque que la 3e division du 7e corps est constituée de la manière suivante :
Général de division **DUMONT** : 1re brigade, général **BORDAS**, 52e et 72e ; 2e brigade, général **BITTARD** des **PORTES**, 81e et 83e.
A ce moment l'effectif du 83e est porté de 1 854 hommes à 2 238 par l'arrivée des réserves formées d'anciens soldats des classes 1863 et 1864, des soldats de la deuxième portion du contingent des classes 1865 à 1868 et des soutiens de famille de ces classes. Un grand nombre de ces hommes n'avait jamais vu le fusil modèle 1866 ; beaucoup même, comme les soutiens de famille, n'avaient jamais servi.
Le 12 août, la 3e division part en chemin de fer pour Belfort. Le 83e embarqué le premier, en deux trains, arrive dans la journée du lendemain à Belfort, où il trouve la 2e division du 7e corps.
Le 15 août, toute la division est réunie et campée de la manière suivante : le 82e et le 83e sur les glacis de la forteresse ; les 52e et 72e en face, sur le versant de la colline des Perches qui regarde la ville.

Ancestramil

Le régiment parti de Lyon sans voitures à bagages ne reçoit son matériel que dans les derniers jours de son séjour à Belfort.
Le 20 août, les deux divisions du 7e corps se mettent enfin en route pour rejoindre à Reims l'armée de **MAC-MAHON**. Les régiments sont embarqués par la ligne de Paris dans leur ordre de bataille. Parti le dernier, le 20 août à dix heures du matin, le 83e ne peut, comme les autres régiments du corps d'armée, suivre la ligne de Chaumont à Blesmes, que les Prussiens avaient occupée pendant la journée. Obligé de passer par Paris pour prendre la ligne des Ardennes, il y arrive le 21 à dix heures du matin et en repart pour Reims dans la soirée. Il rejoint l'armée le 22 à sept heures du matin et se place à la gauche du 7e corps, campé près de Courcelles.
Les différents corps du maréchal de **MAC-MAHON** se mettent en marche vers l'Est le 23. Le 83e, formant l'arrière-garde de la 3e division du 7e corps, part à midi et suit la route de Reims à Sainte-Menehould ; il arrive au village de Prosnes à sept heures du soir.
La 3e division est campée à droite de la route, sur la rive droite du petit ruisseau qui traverse le village de Prosne, face au ruisseau. Quelques compagnies du régiment sont envoyées en grand'gardes sur la rive gauche de ce ruisseau.
Le 24, la division part de Prosnes à cinq heures du matin. Après avoir suivi pendant une heure la route de Sainte-Menehould, elle prend le chemin de Saint-Martin-sur-Suippes, où elle fait une grande halte ; elle arrive à cinq heures du soir à Saint-Etienne et s'y arrête. La division campe en arrière du village, sur la rive droite du petit ruisseau qui le traverse.
Le 25, la division part de Saint-Etienne à cinq heures du matin et arrive vers cinq heures du soir à Vouziers, où étaient déjà campées les deux premières divisions du 7e corps. Elle est installée à Grand-Pré sur la rive droite de l'Aisne et près de la rivière ; la 1re brigade à gauche de la route du Grand-Pré, la 2e à droite, le 83e formant l'extrême droite de la division.
Le lendemain, à sept heures du matin, la 1re brigade de la division va occuper le défilé du Grand-Pré et de Buzancy.
A dix heures, le 7e corps tout entier est placé à droite et à gauche de la route du Grand-Pré, sur les hauteurs à l'est de Vouziers, entre Chestres et Falaise. Le 83e forme l'extrême droite du corps ; le 3e bataillon est détaché à Falaise.
La 1re brigade s'arrête en avant du défilé du Grand-Pré et de Busancy. Sur le soir, le 83e reçoit l'ordre d'aller soutenir le 52e dans la direction du Grand-Pré. Parti à cinq heures, il est arrêté à neuf, à quelques kilomètres du Grand-Pré, et il revient à quatre heures du matin camper à la place qu'il occupait le 25 en avant de Vouziers. Il reprend sa place de bataille vers Falaise à neuf heures.
Le 27, les 1er et 3e bataillons du 83e sont envoyés en grand'garde à onze heures du matin ; le 3e dans Falaise, le 1er en avant de ce village, vis-à-vis de Servigny, sur un plateau situé presque à pic au-dessus de l'Aisne. Le 2e bataillon reste à sa place de bataille à droite de Falaise.
Vers une heure, les Prussiens commencent à paraître dans le village de Servigny, sur la rive gauche de l'Aisne. Quelques uhlans s'avancent jusqu'à cette rivière et essuient des coups de feu de nos avant-postes. A trois heures, ce village est occupé par quelques compagnies prussiennes. vers cinq heures, une compagnie du génie, soutenue par deux compagnies du 83e, va couper le pont de Servigny sur l'Aisne sans être inquiétée par l'ennemi. Pendant la nuit, quelques coups de feu sont échangés entre les sentinelles avancées ; un homme du 1er bataillon est blessé.
Le 28, à huit heures du matin, le 7e corps quitte ses positions en avant de Vouziers et au lieu de continuer à suivre la route du Grand-Pré, prend celle du Chêne-Populeux. Le 83e ferme la marche du corps d'armée, son 1er bataillon est derrière les bagages et leur sert d'escorte. La pluie ne cesse de tomber toute la journée.
Aux Quatre-Champs, le corps tout entier est arrêté dans un immense terrain entouré de collines boisées et transformé en marécage par la pluie ; deux compagnies du régiment, déployées en tirailleurs dans les bois, échangent quelques coups de feu avec les uhlans. Le 7e corps commence à sortir des Quatre-Champs à deux heures pour prendre le campement qu'il devait occuper pendant la nuit.

Le 83e quitte les Quatre-Champs à cinq heures trente minutes et va camper vers sept heures près du village de Belleville, avec les autres régiments de la division, dans une position qui avait à dos la forêt de Bouet et qui dominait le pays situé à l'est de cette forêt.
Le lendemain 29, la division part vers huit heures du matin et se dirige vers Stonne.
A une heure de l'après-midi, après avoir dépassé le village d'Authe, on aperçoit au loin des cavaliers ; le général **DOUAY** fait former ses divisions en bataille, la 3e en réserve.
A deux heures, le 7e corps continue sa route et arrive à Oches à cinq heures. La 3e division est campée : la 1re brigade en arrière d'Oches, sur la colline qui se trouve entre ce village et Saint-Pierremont ; la 2e sur la colline au nord d'Oches ayant devant elle la 2e division. Deux compagnies du 83e sont envoyées en grand'gardes sur la colline occupée par la 1re brigade et placées sur le prolongement des grand'gardes de cette brigade. Arrivées sur leurs emplacements, elles aperçoivent des ulans dans la direction de Saint-Pierremont.
Le 30, vers quatre heures du matin, le 7e corps commence à passer le défilé de Stonne. Les bagages mettent à passer le défilé de Stonne. Les bagages mettent plus de douze heures à s'écouler. Le 83e, qui formait l'extrême arrière-garde du corps, reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir vers trois heures du matin et ne peut se mettre en marche qu'à neuf heures trente minutes.
Pendant la matinée, des paysans viennent avertir que l'ennemi occupe depuis la veille le village de Saint-Pierremont ; en effet, aussitôt que l'arrière-garde quitte ses positions pour prendre la route de Stonne, des uhlans se montrent sur la colline qui se trouve entre Oches et Saint-Pierremont.
Le 83e, parti d'Oches vers dix heures, est obligé de s'arrêter à quelques centaines de mètres de ce village pour donner aux bagages le temps de passer le défilé. Le général **BITTARD** des **PORTES** fait déployer en tirailleurs à droite et à gauche du village quelques compagnies du 83e, qui signalent des escadrons de uhlans derrière des bouquets de bois qu'on apercevait au loin.
Vers midi, le 83e se remet en marche en colonne serrée ; à peine est-il arrivé à mi-côte du plateau de Stonne que quelques pièces d'artillerie ennemie, escortées par de la cavalerie, lancent des obus sur lui et blessent le capitaine adjudant-major **PUYAU** ainsi que quelques hommes.
Le général **DUMONT** arrête de nouveau le régiment, quand il arrive au sommet du plateau de Stonne, pour donner aux bagages le temps d'achever le passage du défilé ; il le place en colonne à droite et à gauche de la route du Chêne-Populeux, et fait porter en avant une batterie de mitrailleuses qui ouvre le feu sur la cavalerie prussienne. A la troisième décharge, les cavaliers décimés s'enfuient de l'autre côté de la colline.
Du sommet du plateau de Stonne, le 83e peut voir le combat que la 1re division livrait sur la droite, dans les environs de Varniforêt.
L'arrière-garde se met en marche dans la direction de Raucourt, lorsque les bagages ont achevé de passer le défilé, et recueille les fuyards de la 1re division, qui avaient été battus à Varniforêt.
Elle arrive à Raucourt vers cinq heurs trente minutes sans avoir revu les Prussiens.
Le village de Raucourt, situé dans un défilé très étroit, sur le chemin de Stonne à Remilly, retarde de nouveau la marche. A ce moment, il était encombré par des bagages de toutes sortes, artillerie, ambulances, voitures du train et par des soldats de tous les régiments ; le désordre y était épouvantable.
Vers six heures, le 82e, qui précédait le 83e, s'engage enfin dans le village ; le 83e était encore arrêté en avant de Raucourt, lorsque les Prussiens paraissent à l'est à l'extrémité d'un petit ravin perpendiculaire à la route suivie. Ils s'avancent vers Raucourt en formant une ligne de tirailleurs de trois ou quatre bataillons qui occupait le sommet des hauteurs et le ravin.
Le plus grand nombre des compagnies du 83e est déployé en tirailleurs en avant du village sur les flancs des deux collines qui formaient le défilé ; les autres, placées en bataille, restent en réserve. Nous ouvrons le feu lorsque les Prussiens arrivent à 600 mètres et alors s'engage un combat de tirailleurs qui dure plus d'une demi-heure. Aucune pièce d'artillerie n'est envoyée pour nous soutenir. Les Prussiens, au contraire, avaient quelques canons qui tiraient sur nos compagnies et sur Raucourt. Leurs obus, lancés sur les convois qui encombraient le village, font sauter quelques voitures et augmentent le désordre de la marche. Pendant que les tirailleurs soutiennent ce combat,

les Prussiens, beaucoup plus nombreux, occupent les hauteurs dominantes et menacent d'envelopper nos compagnies.
Lorsque les bagages ont achevé de traverser Raucourt, le 83e se retire à travers les bois qui couvrent les collines situées à droite et à gauche et reste exposé aux obus prussiens jusqu'au-delà du village.
La nuit arrête heureusement la marche des Prussiens et la 3e division peut continuer sa route jusqu'à Remilly. La colonne était dans un désordre complet ; les bagages et l'artillerie encombraient la route. La nuit et le mauvais état des chemins augmentaient encore les difficultés de la marche.
Arrivé à Remelly vers 10 heures, le 83e passe la Meuse vers minuit sur une passerelle de 2 à 3 mètres de large et va se reformer en partie sur la rive gauche, en avant de Douzy.
Vers quatre heures du matin (31 août), il est arrêté dans les rues de Douzy ; il repart à six heures pour Sedan.
Arrivé à 2 kilomètres environ de Bazeilles, il essuie le premier feu des batteries que les Prussiens avaient placées sur les hauteurs de la rive gauche de la Meuse. Le feu très vif de ces batteries jette le désordre dans les convois en faisant sauter quelques voitures et en incendiant le village de Bazeilles qu'ils devaient traverser. Le régiment ne pouvant pénétrer dans Bazeilles se rejette à droite de la route de Sedan, passe par le chemin du fond de Givonne, et arrive sur le glacis de la citadelle de Sedan.
Il reste là avec la 82e de deux quatre heures, puis va en face de Floing, sur la hauteur qui domine le village. Dans cette position, il formait la gauche de la 3e division qui avait été déployée sur les hauteurs qui s'étendent entre Floing et le plateau d'Illy.
A sept heures, les 1er et 3e bataillons reçoivent l'ordre d'aller occuper la gare des marchandises de Sedan pour y protéger un convoie de vivres qu'on supposait devoir s'y trouver. Les deux bataillons quittent leurs positions sous les ordres du lieutenant-colonel **GODINOT** de **VILAIRE** et se rendent à la garde située sur la rive gauche de la Meuse, à 5 ou 600 mètres des fortifications ; ils la trouvent complètement vide et abandonnée par les employés. Le 1er bataillon est placé dans la gare et le 3e réparti autour des bâtiments ; un peloton de cavalerie mis à la disposition du lieutenant-colonel part en reconnaissance ; il est accueilli à coup de fusils par un poste prussien placé à quelques centaines de mètres de là.
Le 1er septembre, à cinq heures du matin, le régiment abandonne la gare et part pour reprendre sa place de bataille en arrière de Floing ; mais, dans la traversée de Sedan, le 1er bataillon est arrêté par le général de **CHARYERES**, commandant la place et retenu pour la défense de la ville.
Ce bataillon est réparti dans la ville de la manière suivante : les 1ere, 3e et 4e compagnies dans les faubourgs de Torcy, aux portes d'Iges et de Mézières ; la 5e à la porte Balan et dans les ouvrages qui dominent le faubourg ; la 6e dans la citadelle ; la 2e en réserve près de la préfecture.
De sept heurs du matin à deux heures du soir, il est exposé au feu des batteries prussiennes de Franois et de Wadelincourt, établies sur la rive gauche de la Meuse. Seules, deux pièces placées dans les ouvrages au-dessus de la porte Balan et deux pièces de la citadelle répondent à ces batteries.
A une heure, les Prussiens occupent les hauteurs qui dominent Balan, s'approchent jusqu'au pied des glacis des ouvrages de la porte Balan et tirent sur les défenseurs de cette partie de la ville. Le capitaine **CHEVILLOT** et un assez grand nombre d'hommes mal protégés par des remparts en mauvais état sont tués par la fusillade.
De leur côté, les 2e et 3e bataillons, réunis en face de Floing, allaient vers sept heures du matin prendre position sur la route de Sedan à Illy, en arrière du bois de la Garenne, face à Illy, et restaient là exposés aux batteries de Daigny et de Frenois qui les prenaient de front et de revers.
Vers dix heures, les Prussiens ayant prononce leur mouvement tournant dans la direction de Flaigneuse et d'Illy, le 3e bataillon, sous les ordres du lieutenant-colonel **GODINOT** de **VILAIR**, est envoyé dans la direction d'Illy. Placé en réserve dans le bois de la Garenne, il reste exposé au feu des batteries d'Illy et de celles de la garde prussienne établies à Givonne et perd un assez grand nombre d'hommes. Vers une heure, il est envoyé sur le plateau d'Illy. Un feu violent des batteries que les Prussiens avaient établies à Illy l'accueille à sa sortie du bois de la Garenne et le force à

s'arrêter. Une demi-heure après il suit le mouvement de retraite du 7e corps avec lequel il rentre dans Sedan à quatre heures.
Le 2e bataillon, sous les ordres du colonel **SEATELLI**, garde sa position en arrière du bois de la Garenne jusqu'au moment de la perte de Givonne (11 heures). Il est alors envoyé dans la direction de ce village et reste exposé pendant deux heures au feu de l'artillerie de la garde prussienne qui lui fait beaucoup de mal. Vers trois heures, il suit le mouvement de retraite du 1er corps et entre à Sedan vers cinq heures.
Le lendemain (2 septembre), les trois bataillons du 83e sont réunis sur les remparts de la ville près de la porte de Mézières et envoyés au camp d'Iges après avoir été désarmés à la suite de la capitulation.
Le drapeau du 83e est confié à la garde d'un habitant de Sedan, M. **MAHULOT**, ex sous-officier de zouaves, et ne tombe pas entre les mains de l'ennemi.
Il est impossible d'évaluer les pertes subies par le régiment dans ces trois dernières journées. Toutefois, de 2 100 hommes qu'il avait à Vouziers, il était réduit à 1 300 au camp d'Iges.
Quelques jours après, il est envoyé en Allemagne et disséminé dans presque toutes les villes de la Confédération du Nord.

*
* *

A la conclusion de la paix, le régiment est reformé à Clermont-Ferrand avec les débris de l'ancien 83e et ceux du 3e régiment de voltigeurs de l'ex-garde.
Le sous-lieutenant **HENRY** va chercher à Sedan le drapeau qui y avait été caché au moment de la capitulation.
Au mois d'octobre 1873, l'état-major et les deux premiers bataillons vont à Marseille, le 3e et le dépôt à Albi.
L'état-major et les deux premiers bataillons prennent part aux grandes manœuvres du 16e corps, au camp d'Alzonne l'année suivante et vont tenir garnison à Albi où était déjà le dépôt (5 novembre). Un bataillon est détaché à Lyon à partir du 14 novembre 1876.
Le régiment quitte Albi le 14 juin 1880 ; l'état-major et trois bataillons vont à Toulouse, un bataillon et le dépôt à Saint-Gaudens.
A la distribution solennelle des nouveaux drapeaux faite le 14 juillet par le président de la République sur l'hippodrome de Longchamps, le 83e est représenté par le colonel de **COULANGE**, le capitaine **BARTHELEMY**, le sous-lieutenant porte-drapeau **BASTIDE** et une députation d'hommes de troupe.
Le drapeau, confié à l'honneur du régiment, portait les quatre noms suivants :

GENES, **WAGRAM**, La **MOSKOWA**, **LUTZEN**.

Il est reçu en grande cérémonie le 25 juillet 1880.

CAMPAGNE DE TUNISIE
1881

Résumé de la campagne. – Entrée au Kef (26 avril). – Reconnaissance sur Nebeur (28 septembre) ; combat de Djebel-el-Bahara (20 octobre). – Colonne sur Nebeur (14-16 octobre). – Expédition autour du Kef (19 octobre, 11 décembre) : combat de Khranguel-el-Redin (20 octobre) ; combat d'Enchir-Bezi (21 octobre) ; combat de Bordj-Messaoudi.

La campagne de Tunisie se divise en deux parties ; dans la première, trois colonnes combinent leurs opérations pour cerner l'ennemi ; le général **DELEBECQUE** aborde directement par l'ouest le

pays de Kroumirs, avec les brigades **VINCENDON**, **GALLAND** et **RITTER** ; en même temps, le général **LOGEROT** partant de Soukarras avec une colonne dont faisaient partie deux bataillons du 83e, passe par le Kef et manœuvre à l'est de ce pays ; la troisième colonne débarque à Tabarka. Mais les Kroumirs parviennent à s'échapper.
Cependant, le général **BREART** débarque à Bizerte le 1er mai, s'avance vers Tunis et a une entrevue avec le **BEY**, qui accepte le protectorat français (12 mai). Les Krumirs, traqués partout, demandent l'aman (1er juin).
La campagne semblant terminée, on fait rentrer les troupes. Il n'est laissé qu'un corps d'occupation (dont un bataillon du 83e au Kef) sous les ordres du général **LOGEROT**.
Mais on s'était trop pressé. Les populations du Sud, excitées par leurs marabouts, se soulèvent ; l'insurrection s'étend bientôt vers le Nord. On est obligé d'envoyer en Tunisie des brigades de renfort et de recommencer la lutte ; cette période est marquée par la prise de Sfax (16 juillet), de Gabès (24 juillet), l'occupation de Tunis (10 octobre), Kairouan (26 octobre) et Gafsa (20 novembre).
Dans le même temps, la garnison du Kef, où était resté un bataillon du 83e, commandé par le colonel de La **ROQUE**, doit lutter contre les tribus environnantes soulevées par **ALI**-ben-**AMAR**. Dès qu'elle a reçu des renforts, elle combine ses opérations avec celles des généraux d'AUBIGNY et **PHILIBERT**, traque les dissidents et les force à se soumettre. La prise de Kairouan marque la fin des opérations actives.

*
* *

Nous allons suivre le 83e dans cette campagne. Les 3e et 4e bataillons partent de Toulouse le 10 avril avec le colonel de **COULANGE** et le drapeau et s'embarquent à Toulon le 12. Ils restent à Bône du 14 au 16, et arrivent le 17 au soir à Soukarras où se rassemblait la colonne **LOGEROT** ;
Les opérations, retardées par le mauvais temps et la formation des convois, ne commencent que le 22.
La colonne arrive le 23 à Sidi-Youseff et laisse la 1re compagnie du 3e bataillon, capitaine **FAIDOUX**, à la garde de ce bordj.
Le lendemain, la frontière est franchie et l'on se dirige sur le Kef dont il fallait s'emparer pour avoir un point d'appui sérieux à l'aile droite du corps expéditionnaire et pour s'interposer entre les tribus révoltées et celles de l'intérieur. L'on campe le soir sur l'Oued-Mellegue.
Le 25, la colonne franchit à gué l'Oued-Mellegue, et entre dans le défilé de Darralia sous la protection des goums et des chasseurs d'Afrique qui l'éclairaient à quelques kilomètres en avant. On bivouaque à l'Oued-Rumel en vue du Kef.
Le lendemain, les dispositions sont prises pour l'attaque de cette place. Les goums suivent les crêtes de gauche, les chasseurs éclairent à droite ; les tirailleurs, les zouaves et le 83e sont déployés dans la plaine ; la 3e batterie du 26e d'artillerie est établie sur le sommet d'un des mamelons qui forment à gauche les derniers contreforts montagneux sur lesquels s'appuie le Kef.
Avant d'ouvrir le feu, le général **LOGEROT** envoie un parlementaire demander au gouverneur **SI-RECHID** de rendre la place ; à onze heures et demie, un officier tunisien vient annoncer que les portes de la ville étaient ouvertes et que ka Kasbah serait livrée aux troupes françaises.
Le général **LOGEROT** entre au Kef avec le colonel de **COULANGE**, quatre compagnies du 83e (2e, 3e et 4e compagnies du 3e bataillon et 1er du 4e bataillon), une batterie, deux pelotons de cavalerie et une section du génie. Le reste des troupes campe dans la plaine.
La prise de cette place empêche le soulèvement des tribus du Sud ; les cheiks des tribus environnantes viennent faire leur soumission au général **LOGEROT** qui leur garantit la possession de leurs biens à condition qu'ils répondront de la sécurité des convois.
Le 27, le général **LOGEROT** se dirige vers Nébeur.

Laissé au Kef comme commandant supérieur avec les troupes qui y étaient entrées avec lui la veille, le colonel de **COLANGE** procède au désarmement de la population et réunit le lendemain le conseil de défense qui répartit les troupes d'occupation dans la place.
Deux compagnies du 83e sont placées sur les remparts de la Kasbah, une est en réserve à la Kasbah, la dernière compagnie fournit le service aux différents postes de la ville.
Le 30 avril, le drapeau français est hissé en grande cérémonie sur la Kasbah et sur le château, en présence des troupes rassemblées sous les armes.
Un bataillon du 122e d'infanterie vient renforcer la garnison, le 4 mai, et remplace dans la Kasbah les compagnies du 83e qui vont camper contre les murs d'enceinte dans l'intérieur de la place.
Pendant ce temps, la colonne **LOGEROT** se dirigeait vers l'Oued-Medjerda par Nébeur et la vallée de l''Oued-Mellegue. Avec elle marchaient les trois compagnies restantes du 4e bataillon sous les ordres du commandant **CHEDE**. Elle arrivait à Souk-el-Arba le 28 et s'y établissait.
Le 29, **ALI-BEY**, chef des troupes tunisiennes, mandé par le général **LOGEROT**, vient de Ben-Bechir témoigner de ses intentions pacifiques et offrir son concours. Mais le général **LOGEROT** lui demande seulement de se retirer avec ses troupes au-delà de Béja, dans la direction de Tunis.
Cependant, les Kroumirs traqués au nord et au sud, s'étaient réfugiés dans le Djebel-Abdallah, position favorable où se trouvait la tombe d'un marabout très vénéré en Tunisie. Toutes les colonnes sont dirigées vers cette position de façon à les cerner. Le général **LOGEROT** se met en mouvement le 1er mai, et laisse à Souk-el-Arba, jusqu'à l'arrivée du général de **BREM**, le 83e pour appuyer son aile droite et couvrir au besoin la retraite. Ce bataillon, relevé le 5 mai, rejoint la colonne le 7.
Les journées du 8 au 10 sont employées à assurer les communications en arrière, à faire des reconnaissances, à travailler aux chemins que l'on doit suivre.
Le 11, la colonne, à l'exception du 83e laissé à la garde du camp de Fernana, commence ses opérations, qui donnent lieu aux combats de Fedj-Meridj (11 mai) et de Ben-Matir (14 mai). Elle rentre à Fernana le 17.
Le 18, la colonne **LOGEROT**, y compris le 83e, se met en route vers Beja pour couper la route aux Meknas et aux tribus de Mogod qui n'avaient pas fait leur soumission. Le général en chef exprime au commandant **CHEDE** son contentement pour l'énergie.
Le 20, le général **LOGEROT** entre dans Béja et laisse pour garder la ville et la gare, le bataillon du 83e avec le commandant **CHEDE** qu'il nomme gouverneur.
Il repart le 22 mai et remonte l'Oued-Zouarba pour garder les défilés du Djebel-Djarda. Les tribus des Mecknas viennent bientôt demander l'aman.
La pacification est complète à partir du 1er juin, et la dislocation des troupes commence.
Le 4e bataillon du 83e, désigné pour rentrer en France avec l'état-major, quitte Béja, le 18 juin, passe à Soukarras (28 juin), s'embarque à Bône et rentre à Toulouse le 4 juillet.
Le 3e bataillon, laissé dans le corps d'occupation, reste au Kef sous les ordres du colonel La **ROQUE** et du général **CAILLOT**, commandant la subdivision d'Aïn-Draham.
Comme nous l'avons dit plus haut, les tribus se soulèvent dès que le gros des troupes françaises à quitté la Régence.
La compagnie du 83e, laissée au début de la campagne à Sidi-Youseff, arrive au Kef le 19 août. Le bataillon du 83e fait des sorties les 21 et 24 août pour éloigner les dissidents et les maraudeurs qui se rassemblaient trop près de la place et pour rassurer les douars environnants.
Le 11 septembre, la présence d'Ali-Ben-Amar est signalée au défilé de Kranguel-el-Redin, et l'on s'attend à être attaqué. Le 83e prend à neuf heures du soir ses dispositions de combat, mais la nuit se passe sous les armes sans incidents.
La plupart des tribus environnantes, poussées par **ALI-BEN-AMAR**, font défection.
Le colonel La **ROQUE** dirige, le 28 septembre, une reconnaissance offensive sur la route de Nébeur avec le bataillon du 122e de ligne et l'escadron du 13e Chasseurs. Le bataillon du 83e, laissé au Kef, double les postes des portes de la ville, et, vers dix heures, prend ses positions de combat sur les murs d'enceinte. A midi, la 4e compagnie sort de la ville pour aller rejoindre le colonel La **ROQUE**, qui était engagé avec l'ennemi et se place en réserve en arrière de l'aile droite du 122e.

Vers trois heures, elle entre en ligne et ouvre le feu sur des dissidents qui avaient pris une position de flanc sur un contrefort placé à environ 400 mètres à l'est du chemin. Cependant le colonel La **ROQUE** bat en retraite vers le Kef. La compagnie du 83e s'arrête au Dir, près du cimetière français, y passe la nuit en grand'garde et ne rentre au Kef que le lendemain. A la suite de ce combat, les troupes reçoivent par télégramme des félicitations du général commandant le 19e corps.
Le 2 octobre, le colonel La **ROQUE**, qui avait été informé de l'arrivée d'une colonne de renfort commandée par le commandant **GERBOIN**, fait placer un poste d'observation composé de 50 hommes de la 4e compagnie du 83e sur les hauteurs du Dir.
Apprenant à midi que cette colonne était attaquée par le marabout **SALAH-BEN-AMOUDA**, près de Nébeur, il se porte à sa rencontre avec la 4e compagnie du 83e, deux compagnies du 122e de ligne, une section d'artillerie et un demi-peloton de chasseurs à cheval. A son arrivée à El-Bahara (col de Nébeur), deux heures trente minutes, il la trouve assaillie en flanc et en queue par l'ennemi. Ses troupes aussitôt déployées ouvrent le feu ; la compagnie du 83e restait en réserve.
La colonne **GERBOIN** traverse nos lignes et, vers quatre heures, nos troupes battent en retraite par échelons sur le Kef, où elles arrivent à sept heures du soir sans être inquiétées par l'ennemi.
Le 12 octobre, la 1re compagnie du 83e fait partie d'une colonne qui marche au-devant d'un bataillon du 2e de ligne et de deux compagnies de tirailleurs venant de Soukarras renforcer la garnison du Kef. Elle est de retour le lendemain.
Après avoir reçu ces renforts, le colonel La **ROQUE** marche sur les dissidents dans la direction de Nébeur. Il sort du Kef le 14, à quatre heures du matin, avec trois bataillons d'infanterie, dont celui du 83e (moins la 1re compagnie), une batterie d'artillerie, deux compagnies de tirailleurs, un escadron de chasseurs et deux goums.
Ces troupes marchent en carré, l'artillerie et le convoi au centre. L'avant-garde est formée par les deux compagnies de tirailleurs, l'escadron et les deux goums.
L'ennemi s'enfuit devant nous, seuls les goums en viennent aux mains avec lui ; ils pillent et incendient les gourbis et ramènent une soixantaine de têtes de gros bétail.
La colonne arrive à dix heures près du pont romain, non loin du défilé de Kranguel-el-Redin et y bivouaque en carré. La 2e compagnie du 83e fournit une section de grand'garde devant la troisième face formée par le bataillon.
La colonne repart le lendemain à six heures du matin, le bataillon du 83e en tête. Vers sept heures et demie, l'ennemi est signalé sur la droite, la 4e compagnie est détachée de ce côté et la colonne se rapproche des hauteurs sur lesquelles se dirigeait cette compagnie. Quelques coups de canon suffisent pour mettre en fuite les dissidents, et la 4e compagnie rejoint la colonne sans avoir combattu.
Les troupes arrivent à Nébeur à deux heures et y campent. Nébeur fait sa soumission, livre des otages, se charge de fournir un courrier sur Souk-el-Arba. L'ancien et le nouveau cheik sont fusillés, ainsi qu'un notable, pour avoir pris parti pour les dissidents le jour où la colonne **GERBOIN** avait été attaquée. Nous rentrons au Kef le lendemain 16 octobre.

EXPEDITION AUTOUR DU KEF DU 19 OCTOBRE AU 11 DECEMBRE

Le 19 au matin, le colonel **La ROQUE** sort du Kef pour purger les environs de tous les dissidents, et va camper à l'entrée du défilé de Khranguel-el-Redin. Le bataillon du 83e, moins sa 1re compagnie, fait partie de l'expédition.
Le lendemain, à six heures trente minutes, la colonne se remet en marche vers Teboursouk. Le 83e formait la deuxième face du carré que les deux compagnies de tirailleurs couvraient en avant et sur le flanc gauche. On entre dans le défilé de Redin, le 83e derrière le bataillon de tête (122e).
A sept heures quinze minutes, l'ennemi est signalé sur le front et sur les flancs. Le convoi est aussitôt arrêté et laissé à la garde d'une compagnie de chaque corps (la 3e pour le 83e). Les dispositions de combat sont prises ; les 2e et 4e compagnies du 83e doivent appuyer le mouvement en avant du 122e en se portant à sa droite dans le ravin de Redin.

La 4e compagnie, par quelques feux à volonté dans ce ravin, dégage la route de Tunis, que l'artillerie de son côté balaye de ses obus. A neuf heures, les troupes sortent du défilé et se déploient, les 2e et 4e compagnies à droite, sur les dernières pentes du Djebel-Bou-Fez, le 122e à gauche. A midi, le convoi rejoint la colonne, les troupes se reforment en carré et reprennent la marche dans le même ordre qu'au départ.
A ce moment, apparaissaient dans la plaine quelques centaines de cavaliers. La colonne est aussitôt arrêtée et l'artillerie les repousse à coups de canon.
On arrive au bivouac à deux heures et demie, au confluent de l'Oued-el-Redin et de l'Oued-Tessa.
Le 21, la colonne repart à huit heures un quart et va bivouaquer à Enchir-Bezi. A peine les tentes sont-elles dressées que l'on signale 500 cavaliers. La compagnie de grand'garde (3e), commandée par le lieutenant **CATUSSE**, ouvre le feu et les repousse.
Le lendemain, l'ennemi revient plus nombreux et entoure le bordj **MESSAOUDI**. Le combat recommence et la compagnie **CATUSSE** contribue encore à repousser l'ennemi, qui est poursuivi par les chasseurs à cheval.
Le commandant **GOYE** est chargé de défendre avec six compagnies et une pièce d'artillerie le bordj Messaoudi, organisé en biscuit-ville. Pendant ce temps, le colonel La **ROQUE**, avec le reste de la colonne, purge la contrée, entre la route du Kef à Tunis et la Medjerdah, de tous les dissidents qui s'étaient réfugiés dans les montagnes en combinant ses opérations avec celles du général d'AUBIGNY.
Le 24, il va à sa rencontre sur la route de Teboursouck et rentre le soir sans avoir vu l'ennemi.
Le 26, leurs deux colonnes réunies marchent du bordj Messaoudi dans la direction de Souk-el-Arba. Elles se séparent à dix heures un quart pour opérer chacune de leur côté ; la colonne La **ROQUE** explore la vallée de l'Oued-Mellegue et rentre au bivouac à quatre heures.
Le lendemain, elle parcourt l'ouest du Djebel-bou-Kehril et la plaine de El-Goufa sans rencontrer personne.
A la suite de ces opérations, les troupes du colonel La **ROQUE** reçoivent les félicitations du général **JAPPY**, commandant la division, pour leur entrain et la manière dont elles avaient exécuté les ordres.
Du 1er au 4 novembre, la colonne parcourt le pâté montagneux de Quala et n'y trouve que des débris des tribus insurgées du Kef ; les combattants avaient rejoint **ALI-BEN-AMAR** à Ellez.
La colonne **La ROQUE** quitte le bordj Messaoudi le 5, et marche vers Ellez par Enchir-Mohssla et Djebel-Tricha. Elle arrive à Ellez le 20, mais **ALI-BEN-AMAR** s'était enfui vers le Sud avant son arrivée. Les colonnes La **ROQUE**, **PHILEBERT** et **d'AUBIGNY** fouillent le massif des Ouled-Ayars, cernent et dispersent les tribus qui s'y trouvent. Le 20 novembre, la 2e compagnie du 83e prend part à une reconnaissance faite dans la montagne au-delà du col d'Ellez.
Le 21, une colonne légère dont fait partie la 3e compagnie du 83e sort du camp d'Ellez et rencontre la colonne du général **PHILEBERT** dans la vallée de Galla.
Le même jour, la 2e compagnie est chargée de protéger un fourrage et revient avec cinquante chameaux chargés d'orge.
Le 22, deux colonnes légères partent du camp d'Ellez à huit heures et demie. L'une d'elles, formée par les 3e et 4e compagnies du 83e et une section d'artillerie, se dirige avec le colonel La **ROQUE** vers le Hamada (arc de triomphe de Trajan et mausolée de Verrus). Elle incendie des cases d'Arabes et ramène quelques troupeaux.
Cette journée marque la fin des opérations. Le pays étant pacifié, la colonne quitte Ellez le 29 novembre et rentre au Kef le 11 décembre, après une absence de cinquante-quatre jours. A partir de cette époque, le 83e occupe alternativement des postes de l'intérieur et de la côte. Ses garnisons successives sont :
Le Kef, jusqu'au 7 octobre 1882, avec détachements au bordj Messaoudi et à Ellez. – Hamam-Lif (près de Tunis), 15 octobre 1882. – Tunis, 5 janvier 1883, avec détachements de deux compagnies à Hammam-Lif et à El-Bredj (10 avril). – Le Kef, 16 juin 1883. – Teboursouk, 27 juin 1883. – Sousse et Sfax (19 décembre), deux compagnies dans chaque place. – Sousse, 11 juillet 1884. – Gafsa, 21 mars 1885, avec détachement à Tozeur.

Enfin, le 23 mai 1886, le 3e bataillon part de Gafsa pour rentrer en France. Il s'embarque à Gabès le 10 juin, débarque à Marseille et arrive à Toulouse le 18 juin
Le 1er bataillon était parti de Toulouse trois jours plus tôt pour Castelsarrasin. De la sorte, le régiment avait un bataillon à Castelsarrasin, un bataillon et le dépôt à Saint-Gaudens et deux avec l'état-major à Toulouse.
A la suppression du 4e bataillon et du dépôt (loi du 27 juillet 1887), le 1er bataillon rentre de Castelsarrasin à Toulouse (1er octobre 1887), et le régiment est alors ainsi réparti : état-major et deux bataillons à Toulouse, un bataillon à Saint-Gaudens.
Au 1er janvier 1891, date à laquelle s'arrête notre historique, le corps occupe toujours les mêmes garnisons ; le colonel **MILLE**, promu général de brigade, a été remplacé dans le commandement du 83e par M. **DUPRAT** de **LARROQUETTE**, lieutenant-colonel breveté du 4e régiment de tirailleurs.

****

QUATRIEME PARTIE

3e **VOLTIGEURS DE LA GARDE**
1856-1870

CAMPAGNE DE 1859. – Guerre de 1870

Le 3e voltigeurs de la garde a ses trois bataillons de guerre formés le 14 avril 1856 devant Sébastopol avec les officiers, les sous-officiers et les soldats qui s'étaient fait le plus remarquer dans la campagne. Il par de Crimée le 15 mai, arrive à Paris où l'Empereur le passe en revue en même temps que les autres corps de la Garde nouvellement créés (30 juin), et va, le 3 juillet, à Metz où se trouvait son bataillon de dépôt qui avait été formé à Orléans le 24 avril. Pour compléter les cadres et l'effectif à 3 400 hommes, ce dépôt venait de recevoir des détachements des régiments d'Afrique, de l'armée d'Italie, du corps expéditionnaire de la Baltique et de l'Intérieur.
Le 3e voltigeurs est à Paris le 3 mai 1857 ; il inaugure, la même année, le camp de Châlons, tient garnison à Courbevoie, Saint-Cloud, Aubervilliers et Issy (21 août). Rentré à Paris le 15 janvier 1859.

CAMPAGNE DE 1859

Combat de Turbigo (3 juin). – Bataille de Magenta (4 juin). – Bataille de Solférino (24 juin).

Les trois premiers bataillons à l'effectif de 70 officiers et de 1 935 hommes partent le 8 avril pour l'armée d'Italie avec le général **REGNAUD** de Saint-Jean d'Angely. Ils s'embarquent à Toulon et arrivent à Gênes le 2 mai. Ils en repartent le 6 mai, passent par le col de la Bochetta, franchissent le Pô et la Sésia et entrent le 1er juin dans Novare que l'ennemi avait évacué le matin.
Le 2 juin, ils prennent position sur la rive droite du Tessin, en face de Turbigo. Les pontonniers jettent un pont de bateaux pendant que le bataillon de chasseurs à pied de la Garde éclaire la rive gauche et en chasse les vedettes ennemies. Les compagnies du génie construisent une tête de pont.
Les 2e et 3e régiments de voltigeurs passent ce pont à huit du soir, et se placent en avant dans une forêt. L'artillerie garnit les deux rives ; on s'attend à une attaque sérieuse.
Le lendemain, on marche vers Turbigo, village situé sur le canal qui coule à quatre kilomètres du Tessin. Le 3e voltigeurs s'y établit et s'y fortifie ; le 2e voltigeurs occupe la rive droite du canal, une batterie d'artillerie bat tous les accès.
L'ennemi est annoncé, on se prépare à le recevoir ; le général de **MAC-MAHON** arrive et va reconnaître le village de Rubichetto à deux kilomètres en avant. Presque aussitôt, les tirailleurs

Ancêtres mil

indigènes accourent au pas de charge, suivis de toute la division **LAMOTTE-ROUGE**. – Il est midi, le combat commence. Le 2e voltigeurs s'engage ; le 3e brûle aussi quelques cartouches ; son 3e bataillon sert d'escorte à l'Empereur. – A cinq heures, tout est terminé.

BATAILLE DE MAGENTA

On repart le 4 juin à dix heures du matin. – Vers onze heures, on entend une terrible canonnade et une fusillade nourrie sur la droite. On marche lentement, puis on s'arrête, attendant avec impatience l'attaque du général **ESPINASSE** et du roi de Piémont ; on se masse à gauche de Cugiano, près de la route de Buffalora. La marche est reprise et la division entière se déploie par bataillons en colonne par pelotons à distance de section avec intervalle de déploiement ; les adjudants majors se tiennent au milieu des intervalles.

Après une conversion sur la gauche, on arrive près de Magenta. La charge bat, le village est enlevé et l'on se forme à droite et à gauche du village. Jusqu'à neuf heures du soir, des Tyroliens tirent encore des coups de carabine du clocher.

A neuf heures, le 3e bataillon est envoyé avec le 1er bataillon du 1er voltigeurs, à Ponte-Magenta sur la droite où le feu durait encore ; il y passe la nuit.

Le 3e voltigeurs a dans cette bataille 2 officiers blessés, le capitaine adjudant-major **CERCELET** et le médecin aide-major **AUBERT**, 4 hommes tués et 13 blessés.

Le 8 juin, l'armée fait son entrée dans Milan où on l'accueille avec des battements de main et des bouquets de fleurs. Un *Te Deum* est chanté le lendemain en l'honneur de la victoire de Magenta.

La poursuite de l'ennemi continue à partir du 12 juin par Cassano, Chiari, Brescia, Montechiaro.

BATAILLE DE SOLFERINO

Le 24 juin, le 3e voltigeurs venait de partir de Montechiaro précédé de son campement, quand tout à coup éclate la canonnade ; il choisit aussitôt un bivouac à droite de Castiglione. Bientôt la fusillade s'entend tout près.

Le régiment se remet en marche au bout d'une heure. Le feu était alors engagé sur toute la ligne. On combattait en avant de Castiglione et sur toutes les hauteurs à gauche et à droite, vers le lac de Garde et vers Mantoue. 400 000 hommes étaient aux prises.

Solferino est défendu avec acharnement par l'ennemi animé par la présence de l'empereur d'AUTRICHE. La 1re brigade de voltigeurs (chasseurs à pied, 1er et 2e voltigeurs), conduite par le général **MANEQUE**, fait des prodiges ; elle enlève 13 canons et 1 drapeau.

On appelle le 1er bataillon du 3e voltigeurs qui se trouve bientôt fortement engagé. L'ennemi est chassé de ses formidables positions ; Cavriana est pris.

Le régiment, dans cette journée, a 2 officiers blessés les capitaines **COUMET** et **LENTE** (ce dernier meurt bientôt des suites de ses blessures), 5 hommes tués et 47 blessés. Il reste campé à Cavriana jusqu'au 1er juillet.

A cette date, il passe le Mincio à Borghetto sur des ponts de bateaux et de chevalets et arrive à Vallegio, à gauche de la route de Villafranca.

Le 3 juillet, on annonce une attaque des Autrichiens, qui n'a pas lieu. Le 7, nouvelle alerte ; toute l'armée se forme en avant du camp pour le combat et attend vainement pendant huit heures.

Enfin, le 11, **NAPOLEON III** a une entrevue à Vollafranca avec l'empereur **FRANCOIS JOSEPH** et la paix est conclue.

Le lendemain, 12, le régiment reprend la route de Paris. Il arrive par étapes à Milan (25 juillet) où il prend le chemin de fer jusqu'à Suze ; de là, il va à pied par le Mont-Cenis et Modane à Saint-Jean-de-Maurienne (2 août) où il reprend le chemin de fer sur Paris. A son arrivée (4 août), il est installé à Saint-Maur.

Le 14, l'armée d'Italie fait son entrée triomphale dans Paris. Le régiment revient aussitôt après à Saint-Maur d'où il rentre à Paris le 17 pour occuper les casernes Babylone, Bonaparte et la Nouvelle-France.

Le 1er bataillon va, le 28 octobre, à Compiègne avec le colonel et le drapeau pendant le séjour de l'Empereur ; il rentre à Paris le 7 décembre.

De 1859 à 1870, le 3e voltigeurs est alternativement en garnison à Paris et dans les environs.
Le 15 novembre 1865, les régiments d'infanterie de la Garde sont réorganisés à trois bataillons de sept compagnies, au lieu de quatre bataillons de six compagnies. Les 7e compagnies de chaque bataillon devaient constituer le dépôt.
A ce moment, le régiment occupait l'Ecole militaire, la caserne Babylone et le Louvre.

GUERRE DE 1870

Bataille de Borny (14 août), de Rezonville (16 août), de Saint-Privat (18 août). – Opérations autour de Metz. - Combat de Noisseville, 31 août et 1er septembre ; combat de Saint-Remy et des Tapes, 7 octobre).

En 1870, la Garde impériale fait partie de l'armée du Rhin sous le commandement du général **BOURBAKI**, aide de camp de l'Empereur. Le 3e voltigeurs est dans la 1re division d'infanterie, général **DELIGNY**, 2e brigade, général **GARNIER**. Il part de Courbevoie le 21 juillet, est à Nancy le 22, à Metz le 26, en repart le 4 et arrive le même jour à Boulay. Il est à Courcelles-Chaussy, entre Metz et Saint-Avold, le 5, et reste dans ses positions le 6, jour de la bataille de Spickeren. Le 7, la garde se rend près de Saint-Avold ; elle revient le 8 vers Courcelles-Chaussy et campe près de Pont-à-Chaussy, sur la Nied.
Le 9, un ordre du commandant en chef annonce que le maréchal de **MAC-MAHON** s'est retiré sur Saverne, et que les différents corps ne formeront plus que deux armées sous le commandement des maréchaux de **MAC-MAHON** et **BAZAINE**. La garde impériale campe ce jour-là sur le plateau situé plus en arrière à treize kilomètres de Metz, au lieu dit Silly-sur-Nied, et le 11, entre Grigny et Boissy, sous le fort Neuf, à trois kilomètres de Metz.
La division repart le 14, vers trois heures et demie du soir, et prend la direction de Queuleu pour rentrer à Metz.
A ce moment, le canon se faisant entendre sur la route de Boulay (bataille de Borny), elle s'arrête et s'établit sur le glacis du fort ; vers six heures, elle se rapproche de l'ennemi.
La 2e brigade, formée sur deux lignes par bataillon, en colonne, marche jusqu'à la lunette en construction en avant de la porte des Allemands et reste en dehors du feu de l'ennemi. La nuit met fin au combat.
A dix heures et demie, la division se met en marche, traverse Metz et vient camper à Longeville. Le lendemain, vers six heures, des projectiles sont lancés sur le camp par des pièces établies de l'autre côté de la Moselle. La division part à une heure et demie par la route de Verdun et vient camper à Castel-Saint-Germain, en arrière de Gravelotte.

BATAILLE DE REZONVILLE, 16 **AOUT**
Le régiment continue, le 16, sa marche sur Verdun et fait, à huit heures et demie, la grand'halte à Gravelotte. Une heure après, il reçoit subitement l'ordre de repartir ; la bataille était engagée.
Le régiment prend successivement les formations suivantes :
Placé à gauche du village, il se forme en ligne de bataillons en colonnes doubles à intervalle de déploiement, le 2e bataillon restant à 100 mètres en arrière. – Les bataillons sont échelonnés. – Changement de front, l'aile gauche en avant, au-delà de Rezonville et à 150 mètres. – Formation en colonne face au bois qui est à droite. – Ligne de bataillons en colonnes doubles, face à Rezonville. – A trois heures, il quitte ses positions pour se porter à gauche de la route et se former en ligne de bataillons déployés face au bois de gauche. – A trois heures un quart, il descend le ravin et se place sur trois lignes de bataillons déployés, très rapprochés à cause du terrain. – Il sert de deuxième ligne et de soutien à la 2e brigade de la 2e division. Le régiment est entouré de batteries qui attirent une riposte très vive de l'artillerie ennemie, laquelle éprouve assez sérieusement nos lignes. – A six heures et demie, toute la brigade se porte en avant. Les bataillons du 3e se ploient en colonne double ; chaque bataillon est précédé d'une ligne de tirailleurs. Le 1er bataillon reçoit l'ordre direct

du général en chef de se porter à droite de la route et de se mettre sous les ordres du général **PICARD** afin d'appuyer la 1re brigade de la 2e division.
Les deux autres bataillons restent à gauche ; à chaque arrêt, les hommes se couchent, exposés qu'ils sont à un feu très vif de l'artillerie. L'affaire peut être considérée comme finie à huit heures et demie. Le régiment avait 2 officiers blessés, le capitaine **ROVEDA** et le sous-lieutenant **MAILLART**, 9 hommes tués et 44 blessés.
Le régiment campe sur l'emplacement même où il se trouvait pendant la bataille. Il repart le lendemain à trois heures du matin vers Metz et s'arrête près de Châtel-Saint-Germain jusqu'à quatre heures du soir.
Pendant la bataille de Saint-Privat, il st placé en réserve sous les ordres du général **AYMARD**.
A sept heurs, le général **GARNIER** fait rappeler le régiment, qui arrive à Saint-Quentin à huit heures et demie.
La division vient s'installer le 19 sous Metz à l'endroit dit : Devant-les-Ponts.
Le 26, le régiment passe la Moselle à Chambières sur deux ponts de chevalets, prend part à l'opération dirigée vers Saint-Julien, et rentre le soir au campement de Devant-les-Ponts.
Dans la nuit du 31 août au 1er septembre, la division franchit la Moselle sur les deux ponts établis à Chambières et prend position sur les hauteurs de Saint-Julien.
Le régiment, formé en bataille par bataillons en colonne serrée, par peloton à intervalle de dix pas, appuie sa gauche au fort et passe la nuit sans déployer ses tentes.
Le lendemain matin, à dix heures, il se forme en bataille sur son emplacement par bataillon en colonne à distance entière par peloton.
Vers onze heures, la brigade quitte ses positions et se porte des deux côtés de la route de Boulay, entre les villages de Ventoux et de Borny.
Le 4e voltigeurs, échelonné par bataillon, occupe des tranchées à 300 mètres en avant du régiment, dont les bataillons sont établis ainsi qu'il suit : le 1er, à 150 mètres en arrière du 2e ; est placé sur de la crête d'un mamelon et se trouve séparé du régiment par un ravin assez profond. Le 2e bataillon est en bataille derrière deux fours à chaux ; le 3e a trois compagnies à gauche de la route de Boulay, deux autres dans un jardin entouré de murs crénelés, et la dernière dans un ouvrage construit en avant du fort Belle-Croix.
A 5 heures, le régiment abandonne ses positions et va reprendre le campement de Devant-les-Ponts, qu'il avait quitté la veille.

COMBAT DE SAINT-REMY ET DES TAPES, 7 **OCTOBRE**

Le 7 octobre, vers onze heures du matin, la division de voltigeurs de la garde impériale prend subitement les armes ; à midi, elle s'établit sur deux lignes de bataille en arrière de la ferme de Maison-Rouge (rive gauche de la Moselle).
Le 1er bataillon est placé en arrière de tranchées-abri, sur un rang, les hommes à un ou deux pas de distance. Un bataillon du 4e voltigeurs constitue avec lui la première ligne de la brigade ; la deuxième est formée par les 2e et 3e bataillons des deux régiments, déployés en bataille à 700 ou 800 mètres de la première.
Le 1er bataillon, commandé par le commandant **THEVENET**, est placé sous la direction du lieutenant-colonel **BIADELLI**. Le colonel **LIAN** garde sous son commandement direct les 2e et 3e bataillons.
Vers une heure, le 1er bataillon reçoit l'ordre du général **GARNIER** de se porter en avant et d'enlever le village de Saint-Remy, en appuyant sa gauche à la ligne du chemin de fer de Thionville. Il accomplit cette mission avec un élan et une intrépidité remarquables. Malgré un feu de mousqueterie des plus nourris, cinq compagnies marchent au village sans tirer un coup de fusil et l'emportent de vive force pendant que la 6e compagnie du bataillon, agissant sur la gauche, concourait avec les chasseurs de la garde à la prise du village de Bellevue.
De l'autre côté de Saint-Remy, les tirailleurs sont accueillis de nouveau par des feux d'une extrême violence partant des tranchées en avant de leur front et des bâtiments des Tapes fortement occupés

Ancestramil

par les Prussiens sur la droite de la ligne ; mais ils n'en continuent pas moins leur marche rapide, et, malgré les défenses accessoires d'abatis, de fils de fer et de herses habilement disposées, parviennent aux tranchées ennemies où 200 prisonniers environ tombent entre leurs mains. Isolé dans ce vigoureux mouvement offensif, le bataillon, pour ne point compromettre sa position, se replie sur Saint-Remy, dont le lieutenant-colonel assure la possession par d'énergiques dispositions de défense.

Les Prussiens réoccupent aussitôt la tranchée que nous avons abandonnée. Leur feu nous faisant beaucoup de mal, M. **BIADELLI** donne l'ordre de la reprendre à M. le sous-lieutenant **CATUSSE**, qui part aussitôt à la tête de 60 hommes de bonne volonté. Sa marche est si rapide que les Allemands n'ont pas le temps de régler leur tir et presque tous leurs coups passent par-dessus sa colonne. Il arrive sur la tranchée, fait prisonniers tous ceux qui l'occupent et reste toute la journée en butte à un feu violent.

Pendant ce temps, les deux autres bataillons ont marché en avant. Le 2e avait pour objectif la ferme des Grandes-Tapes. Arrivées à 300 mètres des bâtiments, les 1re et 2e compagnies, dirigées par le commandant **CASTAIGNE**, se déploient en tirailleurs et enlèvent la position ave un irrésistible élan. 500 Prussiens sont faits prisonniers aux Grandes-Tapes ; le reste, poursuivi à la baïonnette, tombe à la fois sous le feu des voltigeurs du 2e et de ceux du 1er qui, de Saint-Remy, les prennent d'écharpe.

De bonnes mesures de défense assurent la conservation des positions conquises ; les fusils abandonnés par les Prussiens sont brisés. Un caisson de munitions, 6 chevaux d'officiers tombent aux mains de nos soldats. Deux compagnies sont disposées en avant et sur le flanc de la ferme, deux autres dans les bâtiments, et une dans des tranchées vers l'extrémité gauche pour relier le bataillon au 3e.

Ce dernier avait pour point d'attaque la ferme des Petites-Tapes, située entre Saint-Remy et les Grandes-Tapes. Il marche précédé d'une compagnie déployée en tirailleurs. Celle-ci, parvenue à une centaine de mètres de la ferme, prend le pas de course, la tourne, l'enlève avec une grande vigueur et y fait 200 prisonniers environ, dont 2 officiers.

Une deuxième compagnie vient la renforcer, et le reste du bataillon est placé en soutien sur le chemin de Saint-Remy, perpendiculairement à la route de Thionville.

Vers trois heures, le régiment occupe et garde les positions suivantes : 1er bataillon, village de Saint-Remy, reliant sa gauche à la voie du chemin de fer de Thionville ; 2e bataillon, la ferme des Grandes-Tapes ; 3e bataillon, la ferme des Petites-Tapes.

Ces positions sont conservées en dépit des efforts de l'ennemi, qui ne cesse de faire pleuvoir une grêle d'obus, que l'absence de toute artillerie de notre côté lui permettait de diriger en toute sécurité.

Le général **GARNIER**, blessé deux fois, donne le commandement de la brigade au colonel **LIAN**, qui fait sonner la retraite sur l'ordre du maréchal. Les Allemands se portent aussitôt en avant pour nous inquiéter dans notre mouvement. Mais le 1er bataillon se retire sans éprouver des pertes, grâce au sous-lieutenant **CATUSSE**, qui, resté le dernier avec ses hommes dans la tranchée abri en avant de Saint-Remy, arrête par ses feux la marche de l'ennemi et ne se retire que lorsque son bataillon est dégagé. Les autres bataillons effectuent leur retrait en bon ordre, par échelon, sous un feu de mousqueterie et d'artillerie des plus meurtriers.

Cette glorieuse journée, dans laquelle le régiment fait plus de 500 prisonniers, rapporte un caisson de munitions, des chevaux, et inflige à l'ennemi des pertes sérieuses, et une belle page de plus à ajouter à l'histoire de nos armes.

Malheureusement, ce succès est chèrement acheté : 2 officiers sont tués, les capitaines **BASTIDE** et **JOLYOT** ; 11 sont blessés : les capitaines **THEVENET**, **BOHARD** et **CHEVALIER** ; les lieutenants **LETAILLEUR**, **VOISIN**, **WATELIER**, **SANTIAGGI** ; les sous-lieutenants **BOUR**, **RIVET**, **DANCLA**, **LANG** ; ce dernier meurt des suites de ses blessures ; 24 hommes sont tués et 243 blessés, soit pour les pertes un total de 280 sur 1 100 présents.

Il est impossible de citer tous les actes de courage et de dévouement accomplis dans cette journée ; mais nous ne pouvons laisser les suivants dans l'oubli :

« Le capitaine **GENNARDI**, entré des premiers dans la ferme des Grandes-Tapes, dirige l'enlèvement d'un caisson prussien, et toute la journée ne cesse de traverser des endroits très exposés à la mitraille pour conduire des blessés à l'abri ou pour chercher des munitions.
« Le voltigeur **AUBERTIN** entre des premiers dans la ferme des Petites-Tapes.
« Le fourrier **DETHON**, le caporal **JACQUES**, les voltigeurs **DOEUF**, **BIRE**, **MOREAUX**, **GILARD** et **MAZAIRAT**, guidés par le sous-lieutenant **DEYBER**, vont chercher sous un feu violent de l'ennemi, leur capitaine, M. **JOLYOT**, blessé mortellement.
« Le voltigeur **CONDOUR** lutte seul avec deux officiers prussiens et les tue, puis aide à enlever son capitaine blessé.
« Le voltigeur **LEBOSSET** enlève un blessé très exposé et revient au feu dès qu'il l'a mis à l'abri.
« Le voltigeur **CARTERAT** va chercher un prisonnier à 50 mètres en avant des tirailleurs.
« Les voltigeurs **FROISSARDER** et **FRANJET** enlèvent un blessé au moment de la retraite, ce qui retarde leur marche et les tient plus longtemps exposés à la mitraille ».

En exécution de la capitulation signée le 17 octobre, le 3e voltigeurs dépose ses armes, le 29, au fort de Plappeville.
Le même jour, à une heure et demie, les sous-officiers, caporaux et soldats dont conduits par leurs officies aux avant –postes prussiens et reçus avec la considération et le respect que méritaient leur courage et leur malheur.
Les adieux navrants des officiers et des soldats, lors de cette cruelle séparation, démontrèrent une fois de plus combien étaient vifs les sentiments de solidarité qui unissaient les divers éléments du régiment dans une même pensée de dévouement à la patrie et de confiance réciproque.
A sa rentrée de captivité, le 3e voltigeurs en entier est incorporé dans le 83e régiment d'infanterie.

****

CINQUIEME PARTIE

ACTIONS D'ECLAT
QUI N'ONT PAS ETE MENTIONNEES DANS L'HISTORIQUE

1° 83e REGIMENT DE LIGNE
1791-1795

Le caporal **BOYER**, tombé pendant un combat au milieu d'un parti ennemi, feint d'appeler à lui une troupe nombreuse : « A moi, tirailleurs, s'écrie-t-il, baïonnette en avant. » L'ennemi, effrayé, coupe les traits de ses chevaux et prend la fuite, abandonnant un obusier.

Le caporal **NEUVILLE**, s'apercevant que l'ennemi dirigeait son feu sur lui et sur sa troupe, rassemble quelques volontaires et fond sur l'adversaire qui ne doit son salut qu'à la fuite ; il lui prend une pièce de canon.

Le sergent-major **PONCET** et le grenadier **DUPONT**, du 2e bataillon du 83e, sont admis à présenter à la Convention un drapeau pris sur l'ennemi (mai 1794).

2° 83e **DEMI-BRIGADE DE LIGNE**

Le fusilier **CHAFFUS** Pierre, se distingue d'une manière particulière à l'attaque d'un bois ; entré un des premiers, il y fait trois prisonniers ; cette action d'éclat lui vaut un fusil d'honneur.

Ancestramil

Le sergent **CLAUDEL** François, obtient un fusil d'honneur le 28 fructidor an X, pour sa belle conduite dans un combat où il prend une pièce de canon à l'ennemi. Ce brave était encore sous les drapeaux en 1812.

Le sergent **JULLIEN** Pierre, sert avec beaucoup de bravoure à l'armée du Rhin en 1800 ; il se distingue dans un engagement où il fait plusieurs prisonniers.
Il reçoit un fusil d'honneur le 19 ventôse an XI.

Le sergent **STRICKER** Jacques, se fait remarquer aux armées du Danube et du Rhin (1799 et 1800). Il prend une pièce de canon dans la dernière de ces campagnes, et reçoit un fusil d'honneur pour cette action d'éclat.

8ème **DEMI-BRIGADE LEGERE**

Le sergent **CHASSET** François montre la plus grande bravoure à l'attaque d'une redoute ennemie, aussi reçoit-il un fusil d'honneur.

Le caporal **GUIBON**, pendant la campagne de 1800 en Italie, s'élance un des premiers à l'attaque d'une redoute ennemie occupée par des forces supérieures, enlève des palissades qui en défendaient l'approche et y pénètre sous le feu le plus meurtrier. Il reçoit à cette occasion un fusil d'honneur.

Le carabinier **MATHURIN** fait à l'armée d'Italie les campagnes de 1796 à 1800. « On voyait le brave **MATHURIN**, partout où il y avait des dangers à courir et des lauriers à recueillir. » Le premier consul lui décerne un fusil d'honneur le 29 ventôse an XI.

Le sergent **RENOUD** Philippe, arrive l'un des premiers sur une pièce ennemie qui est enlevée à la baïonnette après un combat opiniâtre. Il reçoit un fusil d'honneur le 28 fructidor an X.

Le caporal **TORREL** Léonard, fait les campagnes de l'armée d'Italie en 1799 et 1800 et reçoit un fusil d'honneur le 29 ventôse an XI. Il avait été cité pour sa brillante conduite à l'attaque d'une forte position sur laquelle il était arrivé l'un des premiers.

****

NOMS DES COLONELS
DU REGIMENT

REGIMENT DE FOIX
13 septembre 1984

1. - **Marquis de BLAINVILLE (Jules Armand),** 16 septembre 1684
2. - **Prince D'HENRICHEMONT (N. de BETHUNE-SULLY**), 6 septembre 1689
3. - **Marquis de RAVIGNAN (Joseph de MESMES**), 4 mars 1696
4. - **De THOME (Pierre),** 22 janvier 1709
5. - **De THOME de SAINT-GEORGES**, 1er août 1734
6. - **Marquis de BOUDEVILLE (Jean-François de MALORTIE**), 13 octobre 1734
7. - **Chevalier de *GROLLIER* *de* *SERVIERES*** *(Antoine Charles Joseph*), 1er décembre 1745
8. - **Comte de ROUGE (Gabriel François),** 7 mai 1758

Ancestrami

9. - **Marquis de DAMAS-CRUX (Louis Alexandre)** 20 février 1761
10. - **Comte de MAULEVRIER-LANGERON (Alexandre Nicolas Hector Andrault**), 1er décembre 1762
11. - **Chevalier de NIEUL (François Alexis Ponte),** 3 janvier 1770
12. - **Vicomte de la ROCHE-AYMON (Guillaume Marie),** 1er janvier 1784.

83e de LIGNE
(1er janvier 1791)

1. - **Vicomte de la ROCHE-AYMON (Guillaume Marie),** 1er janvier 1791
2. - **Chevalier de BOUAN** (**Jean Baptiste François de CHEF du BOS**), 5 février 1792
3. - **De CHAMPOLLON** (**Gaspard Adrien BOUET** de **LOUVAT**), 12 juillet 1792
4. - **BALLAND** (**Antoine**), 8 mars 1793.

83e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE
(7 septembre 1793)

1. - **LAISSAC** (**Guillaume**), chef de brigade le 11 brumaire an II
2. - **MARTEAU** (**Nicolas**), chef de brigade
3. - **BRUNO** (**François**), chef de brigade 8 pluviôse an III.

83e DEMI-BRIGADE DE LIGNE
(6 mars 1796)

– **RENAUD** (**Jean-Marie**), chef de brigade, 1er germinal an V

83e REGIMENT D'INFANTERIE
(12 mai 1814-10 avril 1815)

1. - **MARECHAL**

CHASSEURS DES VOSGES N° 8

1. - **De PRECY (Louis François Périn),** 1er mars 1788
2. - **Chevalier de LAAS** (**Firmin**), 6 novembre 1791
3. - **De BELCASTEL de MONTAUSIN** (**Joseph Henri**), 2 février 1792
4. - **De GARDEBOSC** (**Jean Martin Méric**), 22 mai 1792
5. - **De la RUSCADE** (**Jacques Louis DONNEZAC**), 10 juin 1792.

8e DEMI-BRIGADE LEGERE (1re FORMATION)
(14 juin 1795)

CHEFS DE BRIGADE

1. - **BLONDEAU**, 17 juin 1795
2. - **DESTAING**

8e DEMI-BRIGADE LEGERE (2e **FORMATION**)
(24 ventôse an IV)

CHEFS DE BRIGADE

Ancestramil

1. - **BRUN**, 24 ventôse an IV
2. - **BERTRAND** (**Louis**), 13 prairial an VIII.

8e REGIMENT D'INFANTERIE LEGERE
(1er vendémiaire an XII)

COLONELS

1. - **BERTRAND** (**Louis**), 1er vendémiaire an XII
2. - **BELAIR** (**Antoine Charles**), 20 juin 1809
3. - **SARRAIRE** (**Auguste**), 12 août 1809
4. - **POURRAILLY** (**Bernard**), 26 février 1811
5. - **SERRANT** (**Joseph**), 26 août 1811
6. - **RICARD**, 29 septembre 1812.

LEGION DEPARTEMENTALE DE LA LOIRE
N° 40 (16 février 1816)

1. - **MOREAU** (**Jean François**), 16 février 1816
2. - Du **BOURG** (**Frédéric Robert**), 11 novembre 1818
3. - **LAVAVASSEUR** (**Aimable**), 3 juin 1820.

8e **LEGER**
(22 janvier 1821)

1. - **LEVAVASSEUR** (**Aimable**), 22 janvier 1821
2. - **HUNAULT de la CHEVALERIE** (**Charles Jean**), 21 août 1823
3. - **BOURCKOLTS-FLEURY**, 22 août 1830
4. - **SERIZIAT** (**Pierre Camille**), 31 décembre 1835
5. - **De CAMBRAY** (**Jean Baptiste Auguste)** ,8 novembre 1846
6. - **ETIENNEY** (**François),** 7 janvier 1852.

83e REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

1. - **ETIENNEY** (**François**), 1er janvier 1855
2. - **NAYRAL** (**Etienne Gabriel Edmond**), 30 décembre 1857
3. - **SEATELLI** (**Paul Baptiste**), 3 août 1867
4. - **DEFFIS** (**Edmond**), 29 juillet 1871
5. - **De COULANGE** (**François Emmanuel**), 7 juin 1879
6. - **FAIN** (**Léon**), 30 décembre 1881.
7. - **MILLE** (**Henri Denis),** 20 janvier 1885
8. - **DUPRAT de LARROQUETTE** (**Charles**), 28 décembre 1889.

3e REGIMENT DE VOLTIGEURS DE LA GARDE

1. - **DUBOS (Louis Ferdinand**), 13 avril 1856
2. - **DUPORTAL-DUGOASMEUR** (**Germain**), 14 janvier 1860
3. - **De la BASTIDE** (**Pierre**), 12 août 1864
4. - **LIAN** (**Jules**), 27 février 1869.

****

Ancestramil

ETATS DE SERVICE DES COLONELS
DU REGIMENT

1er marquis **de BLAINVILLE**, fils de **Colbert**, surintendant des bâtiments du roi à la mort de son père.

Né en 1664 ; lieutenant au régiment de Picardie, 1682 ; assiste aux sièges de Courtray et de Dixmude, 1683 ; obtient une compagnie au régiment de Picardie, 1683 ; est à l'armée qui couvre le siège de Luxembourg, 1684 ; colonel du régiment de Foix à sa création le 13 septembre 1684 ; grand-maître des cérémonies de France le 22 janvier 1685 ; se distingue particulièrement au siège de Cocum qu'il emporte l'épée à la main, en 1689 ; se démet du régiment de Foix le 6 septembre 1689, ayant obtenu un régiment de son nom ; est, en 1690, à l'armée d'Allemagne ; en 1691, à celle de Flandre avec **M. de LUXEMBOURG** (prise de Mons et du château de Namur), en 1692, au combat de Steinkerque, où il est blessé ; brigadier le 30 mars 1693 ; il est la même année à l'armée de Moselle, à celle d'Allemagne en 1694 et 1695, sur la Meuse, en 1696, en Flandre, en 1697, en Allemagne, en 1701 ; maréchal de camp le 22 janvier 1702.

Il soutient, comme gouverneur de Kaiservert, cinquante-neuf jours de tranchée ouverte et tue 7 000 hommes à l'ennemi avec son artillerie et par de fréquentes sorties ; il est blessé légèrement à l'épaule en allant visiter les ouvrages ; lorsqu'il se rend, la ville n'est plus qu'un monceau de pierres. Il dicte lui-même les conditions de la capitulation, dont la principale était que les alliés feraient raser toutes les fortifications à leurs dépens et que les otages qu'ils devaient donner pour la sûreté de leur parole, ne seraient renvoyés qu'après que les ingénieurs français se seraient assurés de l'exécution de cette clause. Le roi crée le **marquis de BLAINVILLE** lieutenant général de ses armées le 19 juin.
Il commande ensuite, à Namur, est à l'armée de Bavière en 1703, combat avec valeur à Hochstett ; blessé à la deuxième bataille d'Hochstett, 13 novembre 1704, il meurt le même jour à Ulm.

3e MARQUIS DE REVIGNAN

Né en 1670 près de Mont-de-Marsan ; page du roi en novembre 1684 ; mousquetaire en 1688 ; cornette le 1er mars 1690 ; est à l'armée d'Allemagne en 1690 ; lieutenant le 4 février 1691 ; est au siège de Namur, au combat de Steinkerque, où il est blessé de deux coups de mousquet, 1692 ; obtient une compagnie le 15 août ; est en Allemagne en 1693 ; quitte sa compagnie de dragons en janvier 1694 ; est fait enseigne au régiment des Gardes françaises le 9 du même mois ; fait la campagne de Flandre et devient sous-lieutenant le 26 février 1695 ; colonel du régiment de Foix, le 4 mars 1696, est avec son régiment à l'armée de la Meuse en 1696 et en 1697, à celle d'Allemagne en 1702, à celle de Bavière en 1703 ; est nommé brigadier en février 1704.
Il passe en Flandre en 1708, entre à Lille et contribue à la vigoureuse défense du maréchal **BOUFFLERS** ; il est blessé dans une sortie le 16 août et créé maréchal de camp par brevet du 12 novembre. Il se démet de son régiment et concourt à la défense de la citadelle de Lille. Il résiste dans Bouchain pendant vingt-quatre jours de tranchée ouverte, en 1711.
Il est nommé lieutenant général des armées du roi le 8 mars 1718 ; commandeur de l'ordre de Saint-Louis le 3 juillet 1719 ; directeur général de l'infanterie le 4 juillet 1719. Il est à l'armée d'Italie en 1733, à celle du Rhin en 1734. Il obtient le gouvernement de Guise le 4 septembre 1736 et se démet de la direction général de l'infanterie ; il est fiat grand-croix de l'ordre de Saint-Louis le 1er janvier 1737. En 1742, il se rendait en Bavière comme commandant de l'armée, lorsqu'il meurt (15 mai).

DE THOME PIERRE

Mousquetaire en 1705, il sert en Flandre la même année, combat à Ramillies en 1706 ; capitaine-lieutenant de la compagnie générale des dragons le 2 mars 1707 ; il sert à l'armée du Rhin cette année et la suivante.
Colonel du régiment de Foix, par commission du 22 janvier 1709 ; il est à Malplaquet, à l'armée de Flandre en 1710 et en 1711, à la défense de Bouchain. Il est nommé brigadier par brevet du 19 janvier 1732 ; passe avec son régiment à l'armée d'Italie au mois d'octobre 1733 et s'empare d'un pont sur le Lorno après une lutte très chaude dans laquelle il reçoit une grave blessure à la jambe. Maréchal de camp par brevet du 1er août, il se démet de son régiment en faveur de son frère, et revient en France, sa blessure ne lui permettant plus de servir.
Employé à l'armée du roi en Flandre, en 1746, il sert au siège de la citadelle d'Anvers et combat à Raucoux.
Lieutenant général des armées du roi le 1er janvier 1748.

DE THOME SAINT-**GEORGES**

Tué à la bataille de Parme le 19 juin 1734.

MARQUIS DE BOUDEVILLE

Page du roi en 1710 ; mousquetaire en 1713, il sert aux sièges de Landau et de Fribourg ; fait la campagne de 1719, se trouve aux sièges de Fontarabie et de Saint-Sébastien. Il est en Italie en 1733 et 1734, se trouve aux batailles de Parme et de Guastalla, où il est blessé ; est nommé colonel du régiment de foix, qui servait aussi en Italie le 13 octobre 1734 ; est à l'armée de Bavière au mis de mars 1741, et se distingue dans plusieurs sorties pendant la défense de Prague.
Rentré en France avec l'armée au mois de février, il est nommé brigadier par brevet du 20 du même mois. Il se démet du régiment de Foix le 1er décembre 1745 ; sert aux sièges de Mons, Charleroy et Namur en 1746 ; assiste aux combats de Raucoux et de Laufeld, 1747 et meurt à la fin de cette dernière campagne.

DE GROLLIER

Lieutenant le 4 janvier 1724, il lève le 10 novembre 1733, une compagnie qu'il commande au siège de Philippsbourg, 1734 ; il est en Allemagne en 1741 ; l'année suivante, il entre au service de **l'Empereur Charles VII**, électeur de Bavière, qui le crée successivement chambellan et maréchal de camp des ses troupes. Il se distingue dans plusieurs occasions. Après la mort de ce prince, il rentre au service de la France et obtient le 1er décembre 1745, le régiment d'infanterie de Foix qu'il rejoint à l'armée d'Italie.
Brigadier par brevet du 20 mars 1747, il est employé au camp du Havre en 1756 et à l'armée d'Allemagne en 1757.
Maréchal de camp le 1er mai 1758, il se démet du régiment de Foix et se distingue particulièrement à la bataille de Crevelt et de Lutzelberg, la même année.
Il est nommé lieutenant général des armées du roi le 25 juillet 1762.

COMTE DE MAULEVRIER-LANGERON Alexandre Nicolas Claude Hector Andrault

Né le 2 novembre 1732, lieutenant dans la compagnie colonelle du régiment de **CONDE** le 11 novembre 1747 ; enseigne le 3 mars 1749 ; lieutenant le 17 avril 1756 ; capitaine dans le régiment Royal-Roussillon cavalerie le 24 février 1757 ; aide maréchal général des logis de l'armée de Clermont le 1er mai 1758 ; colonel du régiment Royal-Barrois le 10 février 1759 ; brigadier le 25 juillet 1762 ; colonel du régiment de Foix le 1er décembre 1762 ; maréchal de camp le 3 janvier 1770 ; employé en Bretagne le 1er septembre 1771 ; inspecteur des troupes en Bretagne, le 1er avril

1779 ; commandeur de Saint-Louis le 25 août 1779 ; chargé de l'inspection des troupes, de 1780 à 1783 : lieutenant général le 1er janvier 1784, conserve son inspection ; chef de division de Bretagne le 1er avril 1788 ; commandant en deuxième de Bretagne le 20 juillet 1788 ; gouverneur de Bergues le 26 octobre 1788.
Il fait la campagne de 1757 comme aide de camp de M. le prince de **CONDE**, celle de 1758 en qualité d'aide-major général de l'armée du Bas-Rhin. Il passe à Saint-Domingue en 1762 avec son régiment et rentre en France au mois de juillet 1763 ; il est employé en Bretagne en qualité de maréchal de camp et chargé des embarquements des troupes à Brest.

DE NIEUL François Alexis, Comte

Cornette au régiment de La **ROCHEFOUCAULT** le 18 mars 1747 ; lieutenant en second au régiment du Roy, 27 mai 1749 ; enseigne le 5 mars 1752 ; lieutenant le 20 juillet 1753 ; capitaine le 3 avril 1758 ; colonel au régiment de Foix le 3 janvier 1770 ; brigadier le 1er mars 1780 ; maréchal de camp le 1er janvier 1784, fait la campagne d'Allemagne en 1757 et reçoit une contusion à la cuisse à la bataille de Corbach ; commande le régiment devant Genève en 1782.

VICOMTE DE LA ROCHE AYMON Guillaume Marie

Né à Paris le 27 juillet 1753 (Chevalier de Saint-Louis le 29 novembre 1786) ; chevau-léger surnuméraire le 26 novembre 1768 ; capitaine dans le régiment de la Reine-Dragons le 4 mars 1771, dans celui de Monsieur le 5 mai 1772 ; capitaine en second à la formation de 1776 ; mestre de camp en second le 28 novembre 1777 du régiment de Bressuire, devenu Séguier-Dragons ; mestre de camp du régiment de Foix le 1er janvier 1784 ; donne sa démission le 24 août 1791.

BOUET DE LOUVAT DE CHAMPOLLON Gaspard Adrien

Né le 15 janvier 1738 ; chevalier le 4 septembre 1781 ; lieutenant le 12 novembre 1755 dans le régiment de Foix ; capitaine le 28 août 1762 ; réformé en 1763 ; replacé à une compagnie le 19 juin 1765 ; capitaine commandant la compagnie de chasseurs, à la formation du 1er juillet 1776 ; rang de major d'infanterie le 16 mai 1785 ; lieutenant-colonel du 83e de ligne le 6 novembre 1791, colonel du même régiment le 12 juillet 1792 ; est nommé général de brigade.

CHEVALIER DE BOUAN DE CHEF DU BOS Jean Baptiste François

Né le 23 novembre 1735, chevalier le 19 juillet 1781 ; volontaire dans Dauphin-Cavalerie le 1er mai 1753 ; enseigne dans Picardie le 28 février 1760 ; lieutenant le 5 juillet suivant ; aide-major le 17 février 1762 ; rang de capitaine le 8 mai 1765 ; capitaine en second dans le régiment de Provence le 16 juin 1776 ; capitaine commandant le 3 juin 1779 ; major le 5 juin 1781 ; colonel du 83e.

BALLAND Antoine

Né le 27 août 1751 ; chef de brigade le 8 mars 1793.

83e **DEMI-BRIGADE DE BATAILLE**

LAISSAC Guillaume Ayrolles Desangle

Né à Nain en Rouergue le 28 février 1741 ; lieutenant au régiment de Limousin le 13 mars 1758 ; capitaine le 28 juillet 1773 ; lieutenant-colonel le 12 juillet 1792 ; colonel le 16 octobre 1792 ; chef de brigade le 11 brumaire an II (2 novembre 1793). Il fait une campagne en mer dans le canal de la

Ancestram

Manche (1759), puis celle du Hânovre (1761-1762) ; et s'embarque à Ajaccio le 4 janvier 1793 pour l'expédition de Sardaigne. Il rentre le 9 mars suivant et part le 15 mars pour l'armée d'Italie.

MARTEAU Nicolas Jean Louis

Né le 7 juin 1732 ; soldat au régiment de Limousin le 6 janvier 1748 ; sergent le 24 juin 1754 ; porte-drapeau le 27 janvier 1766 ; sous-lieutenant le 15 juin 1781 ; lieutenant le 1er avril 1791 ; capitaine le 15 septembre 1791 ; chef de bataillon le 26 brumaire an II ; chef de brigade.
Campagnes. – Siège de Maestricht en 1748 ; Hânovre (1761-1762) ; est blessé au siège de Chasfeld ; est employé aux pièces de campagne du régiment ; s'embarque le 10 décembre 1770 avec le 2e bataillon pour aller à Fort-Royal de la Martinique, en revient le 11 décembre ; va en 1781 conduire des détachements de différents régiments aux îles de la Martinique et de Saint-Domingue ; s'embarque à Ajaccio avec le régiment le 4 janvier 1793 pour faire l'expédition de Sardaigne, revient le 9 mars suivant et part le 15 mars pour l'armée d'Italie.

BRUNO François Xavier
Chef de brigade

Né à Grenoble le 11 février 1755 ; fusilier au corps royal de la marine, division de Toulon, compagnie de **COOHORN** le 14 avril 1772 ; congédié par remplacement le 29 février 1776 ; capitaine au 2e bataillon de l'Isère le 13 novembre 1791 ; chef de bataillon le 27 mars 1792 ; chef de brigade par ancienneté le 8 pluviôse an III, en remplacement de **MARTEAU** retraité avec la pension ; général de brigade commandant d'armes de 2e classe le 18 brumaire an II.
Campagnes. – Armée d'Italie, 1792 et ans I, II, III, IV et V ; armées d'Angleterre en d'Helvétie, an VI ; armée du Rhin, ans VII et VIII ; armée du Rhin et côtes de l'Océan ; an IX, camp de Boulogne.
Blessures. – Est blessé d'un coup de feu à la jambe gauche le 11 juin 1793 à Breglio.

83e **DEMI-BRIGADE DE LIGNE**

RENAUD Jean Marie Aimé
Chef de brigade

Né à Saint-Amond (Jura) le 30 octobre 1763 ; adjudant sous-officier au 3e bataillon du Jura le 6 octobre 1791 ; sous-lieutenant dans la légion de **KELLERMAN** le 1er juillet 1792 ; lieutenant au dit corps le 9 décembre 1792 ; aide de camp du général en chef **HOCHE** le 7 frimaire an II ; aide de camp, capitaine au 1er bataillon de la Loire-Inférieure le 15 messidor an III ; chef de bataillon par arrêté du Directoire exécutif le 5 thermidor an IV ; chef de la 83e demi-brigade de ligne le 1er germinal an V.
Campagnes. – Fait les campagnes de 1792, de 1793 et des ans II, III, IV, V, VI, VII, VIII et IX de la République française. Réformé avec pension le 4 brumaire an XII, à la formation du 3e régiment de ligne.

8ème **LEGER**

BERTRAND Louis
Chef de brigade

Né à Luc (Var) le 23 août 1766 ; cadet-gentilhomme dans la compagnie établie à Lorient le 20 juillet 1782 ; sous-lieutenant au régiment de l'Isle-Bourbon le 28 août 1785 ; lieutenant au même corps le 1er avril 1788 ; incorporé dans le régiment de Pondichéry le 3 décembre 1789 ; député de la garnison de l'Inde vers l'Assemblée nationale le 21 septembre 1791 ; nommé capitaine audit régiment pendant son absence (1792) ; remplit les fonctions d'aide de camp auprès des généraux

Annestiam

MONTREDON, **PREVOST** et **PERIGNON** ; chef de bataillon dans la demi-brigade des chasseurs-éclaireurs de l'armée des Pyrénées-Orientales le 6 ventôse an III ; réformé avec cette demi-brigade le 1er vendémiaire an IV ; entré avec le même grade dans la 41e demi-brigade de l'armée d'Italie par ordre du général **MOREAU** le 28 thermidor an VII ; chef de brigade à la 8e légère par ordre du général en chef **MASSENA** le 13 prairial an VIII, en remplacement de M. **BRUN** ; général de brigade, le 5 juin 1809.
Campagnes. – Colonies de 1782 à 1791 (ce temps comptant dix-huit mois par année) ; armées des Pyrénées-Orientales, 1793 et an II et III ; armée d'Italie, ans VII, VIII, IX, XIV et 1806 ; armée de Dalmatie, 1807.
Décoration. – Chevalier de la Légion d'honneur le 20 février an XII.

BELAIR Antoine Charles

Né à Paris (Seine) le 2 juin 1775 ; soldat au 15e régiment d'infanterie le 18 décembre 1791 ; sous-lieutenant à la 32e demi-brigade de ligne par décret de la Convention nationale le 6 ventôse an III ; lieutenant le 3 messidor an IV ; employé comme aide de camp depuis le 7 ventôse an III jusqu'au 1er germinal an VI ; nommé de nouveau à l'emploi d'aide de camp à l'armée d'Italie par le ministre de la guerre le 8 thermidor an VI ; rang de capitaine le 28 messidor an VI ; promu au grade de chef de bataillon pour action d'éclat par le général en chef **MACDONALD** le 12 messidor an VII et confirmé pour tenir rang de la dite date par arrêté du 15 floréal an VIII ; passé par ordre du Ministre de la Guerre à la 18e légère le 12 germinal an XIII ; nommé colonel au 8e léger par décret du 20 juin 1809, en remplacement de M. **BERTRAND**, fait général de brigade ; passé au 24e léger le 8 septembre 1810 ; fait les campagnes des ans III, IV, V, VII, VIII et IX.

SARRAIRE Auguste

Né le 15 octobre 1772, à Paris (Seine) ; employé comme officier d'état-major à la division de cavalerie, sous les ordres de M. le général **KELLERMANN** le 15 vendémiaire an VII ; nommé par le général **MASSENA** capitaine des canonniers volontaires le 15 germinal an VIII ; passé de nouveau à l'état-major de la division de cavalerie le 16 prairial an VIII ; passé lieutenant dans la compagnie des gardes interprètes de l'armée pour la campagne d'Angleterre le 14 pluviose an XII, nommé et breveté aide de camp du général **PARTONNEAUX** ; employé au camp de Montreuil ; nommé lieutenant le 1er fructidor an XII ; passé à l'état-major de la Grande Armée suivant les ordres de S. A. le major général le 30 fructidor an XIII ; nommé capitaine au 17e régiment d'infanterie légère le 3 nivôse an XIV ; chef de bataillon au 15e régiment d'infanterie légère le 11 avril 1807 ; colonel en second par décret du 1er juin 1809 ; colonel du 8e régiment d'infanterie légère le 12 avril 1809 ; officier de la Légion d'honneur le 20 août 1809.
Campagnes. – Fait les campagnes des ans VII, VIII et IX, à l'armée d'Italie ; des ans XIII et XIV, en Allemagne ; de 1806, en Prusse ; de 1809, en Allemagne ;
Meurt le 3 octobre 1810 à Radstadt.

POURAILLY Bernard

Né le 24 juin 1775, à Oloron (Basses-Pyrénées). Entré au service dans le 1er bataillon des Basses-Pyrénées le 1er novembre 1791 ; sous-lieutenant le 26 mars 1793 ; lieutenant le 8 septembre 1793 ; capitaine le 17 octobre 1793 ; passé en cette qualité dans la garde à pied des consuls le 20 février 1801 ; chef de bataillon des grenadiers de la garde le 3 mars 1804 ; nommé colonel du 24e régiment d'infanterie légère le 11 août 1805 ; passé en cette qualité au 8e léger le 26 février 1811 ; général de brigade le 6 avril 1811 ; officier de la Légion d'honneur le 25 juin 1804.
Campagnes. – Armée des Pyrénées-Orientales, 1793 et ans II et III ; armée du Rhin, an VIII ; Grande Armée, an XIV et 01806, 1807 et 1808 ; armée d'Allemagne, 1809 ; côtes de Hollande, 1810.

Amicale Thiers

Blessures.- Blessé d'un coup de feu à l'affaire de Puyssangli le 15 octobre 1793 et d'un coup de sabre à la tête, à la bataille du Boulou le 11 floréal an II, d'un éclat d'obus à la partie supérieure de la hanche gauche et par un boulet au bras gauche, à la bataille d'Eylau le 8 février 1807.

SERRANT Joseph

Né le 20 janvier 1767, à Saint-Pierre (La Martinique). Entré au service comme volontaire dans le régiment de Bouillé le 7 novembre 1782 ; sous-lieutenant le 13 décembre 1792 ; adjudant-major capitaine dans le 2e bataillon de chasseurs de la Martinique le 16 août 1793 ; capitaine de chasseurs à cheval dans le même bataillon le 13 frimaire an II ; placé en subsistance à son arrivée en France, en sa qualité de capitaine, dans le 106e de ligne le 21 floréal an III ; réformé et mis à la suite dans ledit régiment le 19 fructidor an V ; passé capitaine à la suite dans la 13e demi-brigade de ligne le 22 frimaire an VI ; réformé avec traitement dans ledit régiment le 6 floréal an VI ; capitaine titulaire dans le corps d'infanterie le 6 vendémiaire an VII ; passé avec son grade capitaine dan la 87e demi-brigade de ligne, devenue 5e régiment de ligne par ordre de S. Exc. Le ministre de la guerre, le 8 frimaire an VII ; chef de bataillon dans le même régiment le 21 juin 1806 ; passé dans le régiment d'Ogrelin (Croate) comme colonel par arrêté de S. E. le maréchal **duc de RAGUSE** le 28 décembre 1809. Confirmé dans le dit grade par décret du 2 juillet 1811 ; passé avec son grade de colonel dans le 8e régiment d'infanterie légère par décret du 26 août 1811 ; général de brigade le 1er octobre 1812 ; membre de la Légion d'honneur le 21 juin 1806.
Campagnes. – Campagne de Saint-Domingue, 1783 ; de la Martinique, 1793 ; armée de l'Ouest, ans III, IV et V ; armées d'Italie et d'Helvétie, ans VI et VII ; armée d'Italie, an VIII ; armée des Grisons, an IX et X ; armée d'Italie, an XIV ; armée de Dalmatie, de 1806 à 1809 ; expédition contre les Trucs, 1810 ; est embarqué sur la frégate *la Félicité* du 13 décembre 1792 au 15 août 1793.
Blessures. – Blessé au cou le 28 pluviose an II, au camp de Losetta (Martinique) ; reçoit deux contusions le 9 brumaire an VIII, devant Murano, en Piémont ; blessé par un boulet qui lui fracasse le bras droit le 21 mai 1809, la bataille Goespich (Croatie) et par un coup de feu à la cuisse droite, le 16 mars 1810, devant Zerzatz, sur la Corona.

RICARD
Colonel

Né le 2 janvier 1771 à Gravels (Hérault). Entré au service dans le 5e bataillon de l'Hérault, 1er septembre 1793 ; sergent, le 21 septembre 1793 ; sous-lieutenant le 1er prairial an II ; lieutenant le 11 ventôse an XIII, adjudant-major le 1er messidor an XIII ; chef de bataillon au 8e bataillon d'infanterie légère le 17 juillet 1809 ; passé major en second au 106e de ligne par décret du 31 juillet 1812 ; nommé colonel au 8e régiment d'infanterie légère par décret impérial du 29 septembre 1812. Passé en cette qualité au régiment de Condé (8e d'infanterie légère) par décret de S. M. Royale à la suite de la nouvelle organisation, 18 novembre 1814 ; licencié le 11 septembre 1815.
Campagnes. – Armée d'Italie, de l'an II à l'an VIII ; armée de Batavie, ans XI, XII et XIII ; Grande Armée, an XIV ; armée de Dalmatie, 1806, 1807 et 1808 ; Grand Armée 1809 ; expédition contre les Turcs, 1810 ; Grande Armée 1812 ; armée d'Allemagne, 1813 et 1814 ; armée de Belgique 1815.
Blessures. – Blessé d'un coup de feu à la jambe droite le 30 prairial an VII, à la bataille de la Trébia, à la cuisse gauche le 16 novembre 1812, devant Krasnoé, en Russie, et au bas-ventre le 18 octobre 1813, à la bataille de Leipzick.
Actions d'éclat. – Le 26 juillet 1812, au combat d'Ostrowno, en Russie, il sauve toute l'artillerie de la 13e division avec une compagnie de grenadiers qui lui restait de la réserve de son régiment ; ce qui le fait citer sur le rapport du prince vice-roi d'Italie, commandant le 4e corps.

Archives Nationales

Du 1er septembre 1813 jusqu'à la bataille de Hanau, il commande comme général de brigade le 23e de ligne, le 8e léger et une compagnie d'artillerie qui faisaient partie de l'arrière-garde du 4e corps de la Grande Armée.
Décorations. – Chevalier de la Légion d'honneur le 19 septembre 1809 ; officier, le 17 septembre 1812 ; commandeur, le 19 novembre 1813 ; chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 12 mars 1815.

LEVAVASSEUR Aimable

Né à Rouen le 21 juin 1769. Entré au service comme fusilier dans la garde royale le 21 décembre 1791 ; sous-lieutenant au 61e régiment (Vermandois) le 25 avril 1792 ; lieutenant au même régiment le 1er octobre 1792 ; lieutenant adjoint aux adjudants-généraux le 23 septembre 1795 ; aide de camp de **M. le général BAGARUEY d'HILLIERS** le 24 février 1796 ; capitaine aide de camp du même général le 21 mars 1796 ; chef de bataillon aide de camp de **M. le général LEVAVASSEUR** le 15 juillet 1803, chef de bataillon au 17e régiment d'infanterie légère le 22 février 1805 ; major à la suite au même régiment le 12 janvier 1807 ; major au 65e de ligne le 12 février 1807 ; colonel du 15e régiment d'infanterie de ligne le 28 janvier 1813 ; licencié le 16 février 1816 ; Légion départementale de la Loire (devenue 8e régiment d'infanterie légère le 21 janvier 1821) ; colonel, 3 juin 1820.
Campagnes. – Armée des Alpes et d'Italie, 1792 ; armée d'Italie, 1793 et de l'an II à l'an XI ; côtes de l'Océan, an XIII ; Grande Armée, an XIV et 1806, 1807, 1809 ; armée de Flandre, 1810 ; armée de Portugal, 1812 ; armée d'Espagne, 1813 ; Grande Armée, 1814 ; armée de la Loire, 1815 ; corps d'observation des Pyrénées et d'Espagne, 1822-1823.
Nommé maréchal de camp par ordonnance du 11 avril 1823, garde le commandement du corps jusqu'au 26 septembre suivant.
Blessures. – Reçoit un coup de feu à la jambe gauche près de Pampelune (Espagne) le 28 juillet 1813 ; un coup de feu à l'aine droite à l'affaire de Campillo de Arenas (Espagne) le 28 juillet 1823.
Décorations. – Chevalier de la Légion d'honneur le 15 juin 1804 ; officier le 25 novembre 1813 ; chevalier de Saint-Louis le 27 novembre 1814.

HUNAULT DE LA CHEVALLERIE Charles Jean

Né à Angers le 19 juin 1777 ; entré au service de la compagnie des officiers du régiment de Brie le 2 septembre 1791 ; licencié le 31 décembre 1792 ; entré dans le régiment d'Antichamp à cocarde blanche à la solde anglaise le 1er juillet 1794 ; passé en qualité de sous-lieutenant dans les cadres d'Allonville le 1er mai 1795 ; passé en qualité d'officier supérieur dans les armées royales de Bretagne le 4 juin 1796 ; aide de camp du général **GRIGNON** de 1799 à 1800.
Rentré au service dans le régiment de Westphalie comme capitaine le 18 janvier 1808 ; passé au régiment de Latour-d'Auvergne le 16 septembre 1808 ; chef de bataillon le 4 octobre 1814 ; aide de camp du lieutenant général comte **Charles d'ANTICHAMP** le 22 février 1815 ; lieutenant-colonel à la légion départementale de la Dordogne le 17 octobre 1816, puis au 13e régiment d'infanterie de ligne le 17 novembre 1820 ; colonel au 8e régiment d'infanterie légère le 21 août 1823.
Campagnes. – Armée des princes, 1792 ; régiments d'Antichamp et d'Allonville, de 1794 à 1800 ; armées royales de Bretagne et de la Vendée, de 1797 à 1800 ; armée d'Italie et du royaume de Naples, de 1809 à 1814 ; armée royale de Vendée, 1815 ; corps d'observation des Pyrénées et d'Espagne, 1822 et 1823.
Blessures. – Blessé au genou droit à la bataille du Mincio le 8 février 1814.
Décorations. – Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 5 novembre 1814 ; chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur le 18 mai 1820 et de l'ordre royal et militaire espagnol de Saint-Ferdinand (2e cl.) le 23 novembre 1823 ; officier de la Légion d'honneur le 23 mai 1825.

BOURCKHOLTS Fleury

Né à Nîmes le 27 avril 1787 ; entré au service dans le bataillon de tirailleurs corses (devenu le 11e régiment d'infanterie légère) le 24 octobre 1803 ; fourrier le 27 avril 1805 ; sergent-major le 10 avril 1809 ; sous-lieutenant le 12 août 1809 ; lieutenant le 28 février 1812 ; capitaine le 13 mars 1813 ; aide de camp du lieutenant général **comte MAISON** le 20 mars 1813 ; chef de bataillon avec les mêmes fonctions le 26 avril 1814 ; chef de bataillon à la légion de l'Indre le 3 janvier 1816 , puis à la légion départementale du Finistère le 30 décembre 1817 ; au 11e régiment d'infanterie de ligne le 17 novembre 1820 ; passé lieutenant-colonel à la suite à ce dernier régiment le 21 août 1823, puis au 8e régiment d'infanterie légère le 22 octobre 1823 ; colonel au même régiment le 22 août 1830 ; maréchal de camp le 31 décembre 1835.
Campagnes. – Côtes de l'Océan, an XII ; Grand Armée, ans XIII et XIV, 1806, 1807, 1808 ; Allemagne, 1809 ; camp de Boulogne 1810, 1811 ; Russie, 1812 ; Allemagne, 1813 ; France, 1814 ; armée royale de Belgique, 1815 ; corps d'observation des Pyrénées et Espagne, 1822-1823 ; armée du Nord et de Belgique, 1831-1832.
Blessé d'un coup de feu à l'aine droite à la bataille de Wagram le 6 juillet 1809 ; d'un coup de baïonnette à l'aine droite au combat du 11 août 1812 en Russie.
Décorations. – Chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur le 24 décembre 1813 ; officier le 29 juillet 1814 ; chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 20 novembre 1816 ; décoré de l'ordre royal et militaire espagnol de Saint-Ferdinant (2e classe) le 23 novembre 1823 ; commandeur de la Légion d'honneur le 29 mars 1831 ; chevalier de l'ordre de Léopold de Belgique le 10 mars 1833.

SERIZIAT Pierre Camille

Né à Paris le 11 mars 1789 ; entré à l'Ecole militaire de Fontainebleau le 26 décembre 1805 ; sou lieutenant au 43e régiment d'infanterie de ligne le 4 novembre 1806 ; lieutenant le 5 août 1808 ; capitaine le 3 août 1811 au même régiment ; aide de camp de M. le lieutenant-général d'ERLON le 27 septembre 1813 ; chef de bataillon au 6e régiment d'infanterie légère le 3 décembre 1813 ; mais en demi-solde le même jour, replacé au régiment du Dauphin (3e de ligne licencié) le 21 décembre 1814, puis au 3e bataillon de la 2e légion départementale de la Gironde le 15 septembre 1819 ; passé au 8e régiment d'infanterie légère le 8 octobre 1830 ; lieutenant-colonel au 12e d'infanterie légère le 5 août 1831 ; colonel au 8e léger le 31 décembre 1835.
Campagnes. – Grande Armée, 1806, 1807, 1808 ; Espagne, 1809 à 1813 ; armée des Pyrénées, 1814 ; armée de Belgique, 1831.
Blessures. – Blessé d'un coup de feu à la jambe à la bataille d'Eylau le 8 février 1807 ; de deux coups de feu à la main droite et au bas-ventre dans l'affaire de la Sierra-Ronda (Espagne) le 1er mars 1810 ; d'un coup de feu à la poitrine à la bataille de Vittoria le 21 juin 1813.
Décorations. – Chevalier de la Légion d'honneur le 25 novembre 1813 ; officier de la Légion d'honneur le 4 mais 1834.

DE CAMBRAY Jean Baptiste Auguste

Né à Cébazat (Puy-de-Dôme) le 5 mai 1793 ; entré au service dans le 36e régiment de ligne le 21 août 1811 ; caporal le 1er septembre 1811 ; fourrier le 3 septembre 1811 ; sergent-major le 11 septembre 1811 ; sergent le 21 mai 1812 ; sous-lieutenant le 20 avril 1813 ; en non activité le 31 juillet 1814 ; mis au 12e régiment d'infanterie légère le 27 mars 1815 ; mis en non activité par licenciement le 29 août 1815 ; sous-lieutenant, dans la Légion de la Haute-Loire, devenue 9e léger le 26 décembre 1820, le 29 juillet 1818 ; lieutenant le 16 mars 1824 ; lieutenant adjudant-major le 10 septembre 1823 ; capitaine adjudant-major le 16 mars 1824 ; capitaine le 11 août 1826 ; capitaine de carabiniers le 26 juillet 1832 ; chef de bataillon au 19e régiment d'infanterie légère le 31 décembre 1836 ; lieutenant-colonel au 18e d'infanterie légère le 10 mars 1841 ; passé avec son

Ancestrami

grade au 17e régiment de même arme le 12 février 1843 ; colonel au 8e d'infanterie légère le 8 novembre 1846 ; général de brigade le 3 janvier 1852.
Campagnes. – Bretagne, 1811 ; Grand Armée, 1812-1813 ; France, 1814 ; corps d'observation des Pyrénées, 1822 ; Espagne, de 1823 à 1828 ; Afrique, 1830, et de 1847 à 1852.
Blessures. – A les pieds gelés en Russie ; blessé d'un coup de feu au genou gauche le 24 juillet 1830 devant Blidah (Afrique).
Décorations. – Chevalier de l'ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne le 22 avril 1829 ; chevalier de Saint-Louis le 30 novembre 1829 ; chevalier de la Légion d'honneur le 14 septembre 1831 ; officier le 30 avril 1849 ; commandeur le 1er mai 1851.

ETIENNEY François

Né à Jussey (Haute-Saône) le 26 février 1801 ; entré au service dans la légion départementale de la Haute-Saône, devenue 16e régiment d'infanterie légère, le 11 décembre 1820 ; engagé volontaire le 27 décembre 1819 ; caporal le 1er juin 1821 ; fourrier le 1er juin 1822 ; sergent le 14 juillet 1822 ; sergent-major le 25 décembre 1824 ; sous-lieutenant porte-drapeau le 29 juin 1828 ; sous-lieutenant le 13 juillet 1830 ; lieutenant le 20 juin 1832 ; capitaine le 25 avril 1836 ; mis en cette qualité au 9e bataillon de chasseurs à pied le 23 octobre 1840 ; chef de bataillon au 6e régiment d'infanterie légère le 24 avril 1845 ; passé en cette qualité au 2e bataillon d'infanterie légère le 1er septembre 1846 ; lieutenant-colonel au 13e régiment d'infanterie légère le 24 octobre 1849 ; colonel au 8e régiment d'infanterie légère le 7 janvier 1852 ; nommé général de brigade le 30 décembre 1857.
Campagnes. – Ile Bourbon, 1830-1831 ; Afrique, 1843 à 1849 ; Italie 1849-1852.
Décorations. – Chevalier de la Légion d'honneur le 31 juillet 1832 ; officier, le 1er mai 1851 ; commandeur le 12 juin 1856.

NAYRAL Etienne Gabriel Edmond

Né à Montpellier le 10 novembre 1812 ; entré à Saint-Cyr le 2 décembre 1833 ; élève d'élite le 26 juillet 1834 ; sorti de l'école avec le n° 59 ; sous-lieutenant au 1er de ligne le 1er octobre 1835 ; lieutenant le 27 décembre 1840 ; capitaine le 3 juin 1847 ; capitaine adjudant-major le 8 juin 1847 ; capitaine le 31 mars 1849 ; passé avec son grade dans le 1er régiment de la légion étrangère le 31 mars 1849 ; capitaine adjudant-major le 28 septembre 1851 ; chef de bataillon le 26 décembre 1853 ; lieutenant-colonel aux zouaves de la garde impériale le 11 juillet 1855 ; colonel au 83e de ligne le 30 décembre 1857 ; général de brigade le 31 juillet 1867.
Campagnes. – Afrique, de 1837 à 1842, de 1849 à 1854, de 1864 à 1867 ; armée d'Orient, de 1854 à 1855.
Blessures. – A reçu un coup de feu à la partie supérieure de la poitrine le 2 mai 1855 devant Sébastopol ; atteint d'un coup de biscaïen à la partie supérieure du cou (forte contusion) le 8 septembre 1855, à la prise de la tour de Malakoff.
Décorations. – Chevalier de la Légion d'honneur le 2 décembre 1850 ; officier le 21 octobre 1854 ; autorisé à accepter et à porter la croix de 4e classe de l'ordre ottoman du Medjidié par décret du 17 avril 1857 ; a reçu la médaille de S. M. la reine d'Angleterre ; commandeur de la Légion d'honneur par décret impérial du 25 août 1861.
Cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite au combat du 1er au 2 mai devant Sébastopol.

SEATELLI Paul Baptiste

Né à Bastia (Corse) le 19 septembre 1814 ; entré au 7e régiment de ligne comme enfant de troupe le 6 novembre 1826 ; tambour le 16 septembre 1830 ; soldat le 24 septembre 1832 ; caporal le 5 octobre 1832 ; caporal-fourrier le 11 octobre 1833 ; sergent-fourrier le 15 octobre 1833 ; élève à l'école de Saint-Cyr le 26 novembre 1833 ; élève d'élite le 1er mai 1835 ; sorti de l'école avec le n° 31 ; sous-lieutenant au 7e d'infanterie de ligne le 1er octobre 1835 ; lieutenant le 27 décembre 1840 ;

capitaine le 2 mai 1845 ; capitaine adjudant-major, le 15 juillet 1845 ; capitaine le 23 juin 1853 ; capitaine au bataillon de tirailleurs algériens par permutation le 25 juin 1853 ; capitaine au régiment de tirailleurs algériens (décret du 9 mai 1854) ; chef de bataillon au 60e de ligne le 29 juin 1854 ; lieutenant-colonel au 53e le 27 décembre 1861 ; colonel au 83e de ligne le 3 août 1867 ; général de brigade le 12 octobre 1870.
Campagnes. – Belgique, siège d'Anvers, 1832 ; armée d'Afrique, de 1853 à 1857 ; armée d'Orient, 1854 ; guerre contre l'Allemagne, 1870.
Décorations. – Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 26 mars 1856 ; chevalier de l'ordre de Léopold, roi des Belges, le 28 avril 1864.

DEFFIS Armand

Né à Monières (Hautes-Pyrénées) le 6 février 1827 ; soldat au 4e chasseurs à cheval le 26 juin 1848 ; passé comme soldat au 7e de ligne ; caporal au même régiment le 11 juin 1850 ; élève à l'Ecole spéciale militaire le 7 novembre 1850 ; caporal le 1er septembre 1851 ; sorti de l'Ecole avec le n° 47 ; sous-lieutenant au 28e de ligne le 1er octobre 1852 ; lieutenant le 30 janvier 1855 ; capitaine le 31 décembre 1855 ; capitaine major le 24 mai 1859 ; capitaine au 1er régiment étranger le 3 décembre 1859 : capitaine au 36e de ligne le 27 décembre 1861 ; major au 4e de ligne le 10 août 1868, au 3e voltigeurs de la garde le 27 août 1870 ; lieutenant-colonel au 37e régiment de marche le 2 octobre 1870 ; passé avec son grade au 137e de ligne le 1er novembre 1870 ; colonel le 19 janvier 1871 (pour prendre rang du 6 septembre 1870) ; passé au 93e de ligne le 28 mars 1871 ; et ensuite au 83e de ligne le 29 juillet 1871 ; général de brigade le 7 juin 1879.
Campagnes. – Orient, de 1854 à 1856 ; Afrique, de 1860 à 1862 ; contre l'Allemagne, 1870-1871 ; à l'intérieur 1871.
Blessures. – Plaie contuse au menton produite par un éclat de bombe le 10 juillet à la tranchée devant Sébastopol.
Décorations. – Décoré de la médaille de Sa Majesté la reine d'Angleterre ; chevalier de la Légion d'honneur le 7 juin 1865 ; officier de l'instruction publique le 31 janvier 1873 ; officier de la Légion d'honneur le 7 août 1877.

DE COULANGE François Emmanuel

Né à Guanabacas (île de Cuba) le 1er septembre 1827 ; élève à l'Ecole spéciale militaire le 4 décembre 1847 ; caporal le 6 avril 1848 ; sorti 166e ; sous-lieutenant au 12e de ligne le 1er octobre 1849 ; lieutenant le 10 août 1853 ; nommé au 87e de ligne le 1er janvier 1855 ; capitaine le 12 août 1857 ; capitaine adjudant-major le 24 mai 1859 ; capitaine le 12 mars 1860 ; capitaine adjudant-major le 17 août 1863 ; chef de bataillon au 1er régiment de tirailleurs algériens le 3 août 1869 ; lieutenant-colonel au 15e de ligne le 29 décembre 1874 ; passé au 4e zouaves le 18 mai 1876 ; colonel au 83e le 7 juin 1879 ; passé au 48e avec son grade le 30 décembre 1881.
Campagnes. – Afrique, de 1849 à 1850, de 1864 à 1866, de 1869 à 1870, de 1871 à 1875, de 1876 à 1879 ; Rome, de 1867 à 1868 ; contre l'Allemagne 1870 ; Tunisie, 1881.
Blessures. – Atteint d'un éclat d'obus à la jambe le 1er septembre 1870 à la bataille de Sedan ; a un cheval tué sous lui le 6 août 1870 à la bataille de Freschwiller.
Décorations. – Chevalier de la Légion d'honneur le 20 août 1870 ; officier le 10 juillet 1881 ; à reçu la médaille institué par S. S. le Pape.

FAIN Léon

Né à Paris le 6 mai 1827 ; soldat au 74e de ligne le 19 mai 1847 ; caporal le 26 novembre 1848 ; élève à l'Ecole spéciale militaire le 6 novembre 1849 ; caporal le 9 septembre 1850 ; sous-lieutenant au 20e de ligne le 1er octobre 1851 ; lieutenant au 54e de la même arme le 10 juillet 1854 ; capitaine au même régiment le 12 mars 1857 ; chef de bataillon au 26e de ligne le 9 juillet 1870 ; passé avec

le même grade au 7e régiment provisoire le 26 avril 1871 comme major ; chef de bataillon au même régiment le 3 août 1875 ; lieutenant-colonel au 35e de ligne le 13 décembre 1877 ; passé au 113e de la même arme le 27 décembre 1877 ; colonel au 83e le 30 décembre 1881 ; général de brigade en 1887.
Campagnes. – En mission au Liban de 1863 à 1865.
Décorations. – Chevalier de la Légion d'honneur le 15 mars 1860 ; officier de la Légion d'honneur le 7 juillet 1884.

MILLE Henri Denis

Né le 5 mai 1837 à Saint-Saturnin (Vaucluse) ; élève de l'Ecole spéciale militaire le 6 novembre 1855 ; caporal le 19 avril 1857 ; sorti avec le n° 42 ; sous-lieutenant au 2e régiment de tirailleurs algériens le 1er octobre 1857 ; lieutenant le 12 août 1864 ; capitaine le 11 mars 1868 ; chef de bataillon au 1er régiment de zouaves le 2 janvier 1871 ; passé au 45e de ligne avec le même grade le 27 février 1875, puis au 55e de la même arme le 9 juin 1875 ; lieutenant-colonel au 143e de ligne le 31 août 1880 ; passé au régiment de sapeurs-pompiers de Paris le 18 octobre 1882 ; colonel au 83e de ligne le 20 janvier 1885 ; général de brigade le 28 décembre 1889.
Campagnes. – Afrique, de 1857 à 1870 ; Allemagne, du 25 septembre 1870 au 17 mars 1871 ; Afrique, du 1er avril 1871 au 5 avril 1875 ; Tunisie, 1881 et 1882.
Décorations. – Chevalier de la Légion d'honneur le 4 janvier 1872 ; officier le 7 février 1882 ; a obtenu une médaille d'or de 1re classe le 24 septembre 1877 pour sa brillante conduite dans un incendie ; commandeur de l'ordre du Nicham-Iftickar (1883).

DUPRAT DE LARROQUETTE Charles Théodore Clément

Né le 25 août à Perpignan ; entré à l'Ecole militaire de Saint-Cyr le 9 novembre 1855 ; sous-lieutenant au 22e de ligne le 1er octobre 1857 ; lieutenant au même régiment le 12 août 1864 ; capitaine au même régiment le 9 août 1870 ; capitaine adjudant-major au 53e de ligne le 12 septembre 1870 ; capitaine adjudant-major au 4e bataillon de chasseurs le 10 mars 1871 ; capitaine au 1er zouaves le 7 février 1874 ; capitaine adjudant-major au même régiment le 27 avril 1875 ; major au 135e de ligne le 18 septembre 1881 ; passé à l'état-major du 14e corps d'armée avec son grade le 6 avril 1883 ; lieutenant-colonel au 53e de ligne le 14 octobre 1886 ; passé avec son grade au 4e tirailleurs algériens le 17 avril 1888 ; colonel au 83e de ligne le 28 décembre 1889.
Campagnes. – Italie, 1859 ; Afrique, 1870 ; Allemagne, 1870-1871 ; Intérieur, 1871 ; Afrique, de 1874 à 1878 ; Tunisie, 1888 et 1889.
Citations. – Cité pour sa belle conduite, à Chagey, les 15, 16 et 17 janvier 1871.
Blessures. – Atteint d'un coup de pied de cheval à la partie supérieure du tibia droit le 9 octobre 1889 en donnant, dans le camp de Mokrine, des soins à un cheval blessé. (Blessure reçue dans un service commandé : conduite d'une colonne.)
Décorations. – Médaille d'Italie ; chevalier de la Légion d'honneur le 1er mai 1871 ; officier le 17 mai 1891 ; commandeur de l'ordre du Nicham-Iftickar, 1890.
Observations. – Breveté d'état-major le 6 décembre 1882.

****

3e VOLTIGEURS DE LA GARDE

Colonels

DUBOS Louis Ferdinand

Né le 20 septembre 1813 à Boyes, canton de Breteuil (Oise) ; entré à l'Ecole militaire le 22 novembre 1832 ; sous-lieutenant au 19e de ligne le 20 avril 1835 ; lieutenant le 27 décembre 1840 ; passé avec ce grade au régiment de zouaves le 4 janvier 1842 ; capitaine le 25 janvier 1846 ; chef de bataillon le 26 décembre 1851 ; passé avec ce grade au 3e zouaves le 13 décembre 1852 ; lieutenant-colonel au 6e de ligne le 18 octobre 1854 ; colonel au 73e de la même arme le 30 juin 1855 ; passé au 3e voltigeurs de la garde impériale le 13 avril 1856 ; général de brigade le 7 janvier 1860.
Blessures. – Contusion au bras gauche à la prise de Samen (Djurjura, Afrique) ; blessé à la main droite à la bataille de l'Alma par un éclat d'obus.
Décorations. – Chevalier de la Légion d'honneur le 9 novembre 1845 ; officier le 6 août 1852 ; autorisé le 10 février 1857 à porter la décoration de 4e classe de l'ordre du Medjidié de Turquie ; a reçu la médaille de S. M. la reine d'Angleterre ; autorisé le 10 juin 1857 à porter la médaille de Sardaigne et celle d'Italie ; commandeur le 8 octobre 1857.
Cité à l'ordre de l'armée le 17 octobre 1845 comme s'étant particulièrement distingué dans le combat livré le 13 dudit contre les Travas, à Aïn-Kébria (Oran) ; a eu un cheval tué sous lui le 15 mai 1852, chez les Ouled-Aïdoun (Afrique).

DUPORTAL-DUGOASMEUR Germain

Né le 25 septembre 1810 à Tréguier (Côtes-du-Nord) ; entré à l'Ecole militaire le 1er décembre 1830 ; caporal le 7 novembre 1831 ; sergent le 16 février 1832 ; sergent-major le 29 juillet 1832 ; sorti 22e ; sous-lieutenant au 14e léger le 1er octobre 1832 ; lieutenant le 1er avril 1839 ; passé au 8e bataillon de chasseurs à pied le 21 octobre 1840 ; capitaine au 10e bataillon de la même arme le 20 avril 1842 ; chef de bataillon au 8e léger le 1er mai 1849 ; passé au 33e de ligne le 24 mai 1851 ; lieutenant-colonel au 63e de la même arme le 6 mai 1854 ; colonel au 71e le 12 août 1857, puis au 3e voltigeurs le 14 janvier 1860 ; général de brigade le 12 août 1864.
Campagnes. – Afrique, 1841 à 1851 ; Paris, 1851 ; Afrique, 1857 et 1858 ; Italie, 1859.
Décorations.- Chevalier de la Légion d'honneur le 9 novembre 1845 ; officier le 7 avril 1851 ; commandeur le 17 juin 1859 ; officier de l'ordre militaire de Savoie.

DE LA BASTIDE Pierre Hippolyte

Né e 30 septembre 1815 à Limoges (Haute-Vienne) ; entré à Saint-Cyr le 1er décembre 1832 ; sorti 57e ; sous-lieutenant au 50e de ligne le 20 avril 1835 ; lieutenant le 25 avril 1840 ; capitaine le 12 mai 1844 ; capitaine adjudant-major le 17 novembre 1846 ; chef de bataillon au 23e léger le 9 janvier 1852 ; passé au 10e bataillon de chasseurs à pied le 22 août 1853 ; lieutenant-colonel au 6e de ligne le 30 juin 1855 ; colonel au 30e le 30 juin 1859 ; passé au 3e voltigeurs le 12 août 1864 ; général de brigade le 24 février 1869.
Blessures. – Contusuin à la région cervicale postérieure à la bataille de Solferino le 24 juin 1859.
Campagnes. – Rome, 1849 et 1850 ; France, 1851 ; Rome, 1853 et 1854 ; Orient, 1855 et 1856 ; Italie, 1859.
Décorations. – Chevalier de la Légion d'honneur le 24 décembre 1853 ; officier le 25 août 1861 ; commandeur le 28 avril 1856 ; autorisé à porter la décoration de 2e classe de l'ordre pontifical de **Pie IX**, le 6 décembre 1853, celle du Medjidié (4e classe), le 7 avril 1857, la médaille de la reine d'Angleterre et celle de commandeur de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand 10 février 1857.

LIAN Jules Pierre Joseph

Né à Moulins (Allier) le 13a out 1818 ; élève à Saint-Cyr le 16 novembre 1838 ; sous-lieutenant au 17e de ligne le 1er octobre 1840 ; lieutenant le 2 mars 1845 ; capitaine le 29 avril 1848 ; capitaine adjudant-major le 11 juillet 1849 ; major au 26e le 12 avril 1855 ; chef de bataillon au 10e bataillon de chasseurs le 12 août 1855 ; au 22e chasseurs à pied le 22 août 1855 ; au 4e voltigeurs de la garde

le 3 mai 1856 ; au 1er zouaves le 6 avril 1858 ; lieutenant-colonel au 3e de ligne le 12 août 1861 ; colonel au 22e de ligne le 21 décembre 1866, puis au 3e voltigeurs de la garde le 27 février 1869 ; général de brigade le 27 octobre 1870.
Campagnes. – Rome, 1859 ; Afrique, 1858 et 1859 ; Italie, 1859 ; Afrique, 1859 et 1860 ; Syrie, 1860 et 1861 ; Afrique, de 1861 à 1864 ; corps d'expédition de Rome, 1867 ; armée du Rhin, 1870.
Blessures. – Coups de feu à la cuisse droite ; contusion légère à la tête et à la partie droite du bas-ventre le 8 juin 1859 au combat de Melegnano en Italie.
Décorations. – Chevalier de la Légion d'honneur le 30 décembre 1837 ; officier le 18 septembre 1859 ; médaille d'Italie ; médaille de **Pie IX** (2e classe) le 4 juin 1850 : Médjidié (4e classe) le 21 mai 1863 ; médaille de Saint-Stanislas de Russie le 22 mai 1866 ; commandeur de l'ordre pontifical de Saint-Georges le 27 mai 1858.

****

TABLEAU D'HONNEUR DES OFFICIERS ET SOLDATS TUES ET BLESSES

Régiment de Foix

1691. Siège de Montmelian. – Officiers blessés : de **BUSSY**, major ; des **RUIERS**, capitaine
4 août 1692. Steinkerque. – Officier blessé : de **VILLE**, capitaine
28 juillet 1693. Neerwinden. – Officiers blessés : de **CHAUNY**, capitaine ; de la **CAZE**, capitaine ; **MORVAN**, sous-lieutenant.
Mai 1703. En Souabe. – Officier blessé : **DESROBERTS**, lieutenant-colonel.
26 août 1708. Sortie de Lille. – Officiers blessés : **RAVIGNAN**, colonel ; de la **CAZE**, capitaine.
4 juin 1734. Colorno. – Officier blessé ; de **THOME** Pierre, colonel.
29 juin 1734. Parme. – Officier tué ; de **THOME SAINT-GEORGES**, colonel.
17 septembre 1735. Guastalla. – Officier blessé : de la **CAZE**, lieutenant-colonel.
22 août 1742. Siège de Prague. – Officier tué : **DAMONTOL**, lieutenant.
Officiers blessés : Marquis de **BOUDEVILLE**, colonel, **FRONTIN**, **FONTANEL**, **BAULIEU** capitaines ; Chevalier de la **BARRE**, lieutenant.
Troupe : 7 soldats tués, 22 blessés.
10 août 1746. Affaire de Tidone. – Officier blessé : de **GROLLIER**, colonel.
6 juillet 1779. Combat naval près de la Grenade. – Officier tué : **de FREMONT**, capitaine.
9 au 12 juillet 1782. Combat naval du Magnanime. – Officier tué : **de TROGOFF**, lieutenant.
Officier blessé ; **DESHAYES**, capitaine.

83e de ligne (1791-1795)

23 mai 1792, à Florenne. – Troupe, tués : **GUICHARD**, **BRAUN** tambours ; **DECLE**, sergent.
13 juin 1792, à la Glisuelle. – Troupes, tués : **CONDAMINE** dit la Vertu, appointé ; **MACON**, caporal, **MONTAGNES**, **VERIN**, fusiliers.
6 novembre 1792. Jemmapes. – Troupe, tué : **GUENEC**, caporal.
18 mars 1793. Neerwinden. – Troupe, tués : **FORCADE**, vétéran ; **RIVEN**, **DATASSE**, **MADRON**, sergents ; Le **MAIRE**, **QUATREFORT**, **MARGARAND**, **MONCOMBE**, fusiliers.
22 mars 1793, près de Bruxelles. – Troupe, tué : **DUBOELE**, grenadier.
8 août 1793. Sortie pendant le blocus de Cambrai. – Troupe, tué : **ROBIN** appointé.
25 octobre 1793. Marchiennes. – Troupe, tué : **LONGUET**, grenadier.

83e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE

5 juin 1794. Vinadio. – Troupe, tués : **VIALACA**, **DESAGNES**, soldats.
23 novembre 1795. Loano. – Troupe, tués : **BOURGEA**, caporal ; **CORRENC**, soldat.

83e DEMI-BRIGADE DE LIGNE

4 juin 1796. Altenkirchen. – Troupe, tué : **MADRON**, fusilier ; 9 blessés.
15 juin 1796. Wetzlar. – Troupe, tués : **GAUDET**, artificier ; **BOURDON**, **DENAY** et **DANTON**, fusiliers ; 29 blessés.
19 juin. Ukerath. – Officiers blessés : **HANSPERGUER**, **HEYDET**, capitaines ; **SCHOLLER**, **JULIANT**, lieutenants.
Troupe, tués : Jean **ROUG**, sergent-major ; **FIGUIER**, **BONNET**, grenadiers ; **PHILIBERT**, sergent-major ; **GOULU**, **PATUSSET**, caporaux-fourriers ; **HENRY** et **PLUVIER**, caporaux ; **SONNET**, sergent ; **CARLE**, caporal ; **HANTZ**, **MOURRA**, **FRINGUELER**, **RIBEAUD**, **GRAND**, **GIRARD**, fusiliers ; **MILLIAUD**, sergent ; **MILLIOTE**, **LEMOINE**, caporaux ; **LUNOTTE**, tambour-major ; **CRANIER**, grenadier ; **NICOLAS**, **LAUGEL**, **GRETZNER**, **HANTZ**, **DILLIE**, **WILLAS**, **PERRIERE**, **THIMOULAC**, **BEAUFORT**, fusiliers. – 179 blessés.
4 juillet. Siegen. – Troupe, tué : **LEBLANCHE**, fusilier. – 5 blessés.
10 juillet. Friedberg. – Troupe, tué : **PISTRE** caporal ; **COLMET**, **LEQUEY**, **RICHIER**, **DUFOUR**, **ALEXANDRE**, **MODET**, **CAUTAIS**, fusiliers. – 62 blessés
14 septembre. Giessen. – Officier blessé : **HIGUEL**, sous-lieutenant.
Troupe, tués : **VUILEMOT**, sergent ; **SATEY**, **ESTRE**, **BEAUGER**, **FRISE**, fusiliers. – 9 blessés.
18 avril 17987. Neuvies. – Troupe, tués : **GOULU** et **PRIEUX**, fusiliers.

1799

25 mars. Aach. Officiers blessés : **MINAL**, commandant ; **PERRIER**, capitaine.
Troupe, tués : **PARISOT**, **VIGNOT**, fusiliers. – 33 blessés.
28 mai. Corbis. – Troupes, tués : **LEBROC**, sergent ; **SCHEDROS**, caporal ; **MONTILLOT**, **PHILIPPE**, **LUTRINGER**, **RUELLE**, **CARNIOT**, **CHICOT**, **ANDRIOT**, **MOUOT**, fusiliers. – 76 blessés.
2 juin. Glatfelden. – Officier blessé : **JULIANT**, lieutenant.
Troupe, tués : **MARBRE**, **LUBIN**, **BOUCHER**, fusiliers. – 56 blessés.
23 septembre. Lac Majeur. – Troupe, tué : **DEUMEURET**, fusilier. – 3 blessés.

1800

3 mai. Moescirch. – Troupe, tués : **HAERNELEN**, **LUTRINGER**, fusiliers. – 17 blessés.
24 mai. Près de Bregentz. – 7 blessés.
22 juin. Immenstadt. – Troupe, tué : **BOUCHER**, fusilier. – 2 blessés.
13 juillet. Feldkirch. – Officiers blessés : **POTEL**, **PARISET**, lieutenants.
Troupe, tués : **GIRARD**, caporal ; **GARDOT**, **PONCELIN**, **ROUGELET**, **PECHARD**, grenadiers ; **SAVOIE**, appointé ; **GUILLEMERIOT**, **DOMERGUE**, **GIGAN**, **BALDER**, **BERY**, **MARECHAUX**, **MILLIARD**, **CARNET**, fusiliers. – 61 blessés.

8e LEGER

1796

27 et 28 juillet, Schweinfurt. – Troupe, tués : **CHOLIER**, **JARY**, carabiniers ; **MOUILLE**, **PARENDIOT**, chasseurs.
16 août. A la Soulzbach. – Officier blessé : **BELLIEARD**, lieutenant.
Troupe, tués : **CHAFFER**, sergent ; **BERTHELOT**, chasseur ; **LAMY**, carabinier.

Ancestrami

23 août. Naarburg. – Troupe, tués : **DELAHAYE**, **GUERTOTTE**, chasseurs.
13 septembre. Weilburg. – Troume, tués : **DURCOYER**, **DUJARRIER**, **GATARD**, caporaux ; **BOURGUEROT**, **TRILLION**, chasseurs ; **MUTTIER**, **DESJARDINS**, carabiniers.
16 septembre. Weltzlar. – Troupe, tué : **CLERMONT**, caporal.

1799
1e bataillon

Opérations qui précèdent le siège de Gaëte.

4 avril. Bénévent. – Troupe, tué : **MOULIN**, chasseur.
8 avril, près de Bénévent. – Troupe, tué : **RAT**, chasseur.
28 avril, près de Gaëte. – Troupe, tué **HENEAUX**, chasseur.

Siège de Gaëte

29 avril. – Troupe, tué : **CORNEILLE**, chasseur.
24 mai. – Troupe, tué : **LETOUR**, chasseur.
3 juin. – Troupe, tués : **AUMONET**, **GUINOSEAU**, **AMYOT**, carabiniers.
13 juin. – Officier blessé : **COTTARD**, capitaine.
Juillet. – Troupe, tué : **PARENDIOT**, chasseur.

2e bataillon

15 et 17 juin, près de la Trebbia. – Troupe, tué : **LEGAT**, **SIVESTRE**, chasseurs.
15 août, Novi. – Troupe, tués : **BRASSEUR**, **LEPIC**, chasseurs.
25 août. Fontana-Buona. – Officier blessé : **PIQUET** Lieutenant.
27 août. Vestres, près de Gênes. – Troupe, tués : **MEUNIER**, **DUMONT**, **JORY**, chasseurs.
14 septembre. A Novi. – Officier blessé : **DEHON**, sous-lieutenant.
13 octobre. Devant Coni. – Troupe, tués : **BOUNASSIN**, **LELOUP**, **LAURENT**, carabiniers.
28 octobre. Strurla. – Troupe, tués : **BOCQUET**, fourrier ; **MARIS**, caporal ; **VESQUENE**, chasseur.

3e bataillon

Opérations autour d'Ancône

20 mai. Près d'Ancône. – Troupe, tués : **GENTON**, **EUSTACHE**, sergents.
30 mai. – 7 blessés.
9 juin. Pesaro. – Officier blessé : **BOUVIER**, sous-lieutenant.
Troupe, tué : **MARTIN**, caporal.
18 juin. Sinigaglia. – Troupe, tués : **LEBRUN**, **KAISE**, **ROYER**, chasseurs.
23 juin. Ancône. – Troupe, tué : **COCHE**, sergent.
25 juin. Affaire de Fourlo. – Officier blessé : **HENRY**, capitaine.
Troupe, tué : **BRAIN**, chasseur.
27 juin. Fabriano. – Troupe, tués : **GUELLOIS**, tambour ; **FERET**, **MULHER**, **TENET**, **CLAUSTRE**, **GUERARED**.
5 juillet. Macerata. – Troupe, tués : **DUVET**, **LAMBAIN**, chasseurs.
15 juillet. Ancône. – Officier blessés : **VANDENELSKEN**, capitaine.

Ancestramil

Siège d'Ancône

4 août. – Troupe, tués : **PIERRE**, chasseur ; 10 août : **GRAIRE**, **LAURE** ; 26 août : **HURETTE**, chasseur ; 28 août : **GISLAIN** ; 9 septembre : **LECAPLAIN**.
12 septembre. Troupe, tués : **CLAIRDELOY**, **CORNE** ; 28 septembre : **PELTIER** ; 28 octobre : **DEBONNET**, **GRIBEAUVAL** ; 2 novembre : **VASSEUR**, **SAUNIER** ; 4 novembre : **BOUTELOUP**, carabinier ; 9 novembre : **HAMONT**.

Autour de Recco
1800

5 mars. – Troupe, tués : **GOBEZ**, **COULBOEUF**, chasseurs
6 mars. – Officier blessé : **GOGEL**, lieutenant ;
Troupes, tué : **VIELLE**.
8 mars. – Troupe, tué : **LAIGRE**, caporal.
20 mars : **LECOEUR**, carabinier.

Autour de Gênes

26 mars. – Troupe, tués : **ROYER**, caporal ; **JOURDAN**, chasseur.
30 mars. – troupe, tué : **BOUSSEAUX**, carabinier.
5 avril. – Troupe, tués : **BOUDU**, **GUENART**, **BONEY**, chasseurs.
6 avril. – Troupe, tué : **DAHUT**.
9 avril. – Officier blessé : **MARGERIT**, chef de bataillon.
14 avril. – Officiers blessés : **MOITTIE**, chef de bataillon ; **HINNESKENS**, capitaine ; **BELLARD**, lieutenant.
30 avril. – Troupe, tués : **NOCQ**, **BIHAUT**, **DELMOTTE**, chasseurs ; **BOUCHE**, sergent.
12 mai. – Officier blessé : **SEVESTRE**, sous-lieutenant.
28 mai. – Officiers blessés : **SAINT-FUSCIEN**, lieutenant ; **DEHON**, sous-lieutenant.
Troupe, tués : **BOUVRY**, **DUCHESNES**, carabiniers.
18 décembre. Castiglione Brescia. – Officier blessé : **MASSON**, capitaine.
22 décembre. Près du Mincio. – Troupe, tué : **GODARD**, carabinier.
25 décembre. Sur le Mincio. – Officiers blessés : **MARGERIT**, chef de bataillon ; **BELLIARD**, lieutenant.
Troupes, tués : **BAUDRIER**, caporal ; **BOULAIT**, sergent ; **PENON**, **MELLIET**, **ROBERT**, chasseurs.
7 janvier 1801. près de Montebello. – Troupe, tués : **GODINIERE**, **FUTAUX**, carabiniers.

8e REGIMENT D'INFANTERIE LEGERE
1807

16 juin. En Dalmatie. – Troupe, tués : **BRAGUE**, **COLAS**, chasseurs.
17 juin. E Dalmatie. – Troupe, tués : **COPCHON**, SAINT-**CHABERT**, **MICOULOND**, **SIMON**, **ROLLAND**, **GIROUD**, voltigeurs ; **BERGER**, **JOURDAN**, **MEURAND**, **MICHEL**, **FLEURY**, **TETIOT**, **MAYOT**, chasseurs.

1809

16 avril. A Sacile. – Officier blessé : **BOUE**, sous-lieutenant.
Troupe, tués : **MILLET**, chasseur.
17 avril. A Bellune. – Un blessé.
25 avril. – Troupe, tué : **CHAUVET**, chasseur.

Ancestramil

29 avril. Caldiéro-Montebello. – Troupe, tués : **VIDAL**, **GRAILLE**, **RENAUD** ; 5 blessés.
30 avril. – Troupe, tués : **DEVRON**, **FINE**, chasseurs.
1er mai. Mont-Kitta. – Troupe, tués : **BOSSAN**, chasseur.
4 mai. – Tué : **BOUILLER**, chasseur.
8 mai. Passage de la Piave. – Officier blessé : **SAUVAGE**, sous-lieutenant.
Troupe, tués : **DARLY**, **DEGRIED**, **FREZET**, **EGGEN**, **POISSON**, 20 blessés.
9 mai. Passage de la Piave. – Troupe, tués : **PAILLAS**, **CHEVERNOIX**, **FRANCON**.
16 mai. (Deuxième attaque du Mont-Kitta). – Officier blessé : **SIEGMUND**, capitaine.
Troupe, tués : **SEBAILLE**, chasseur ; **CONSTANTIN**, sergent ; **LAMBERT**, caporal ; 10 blessés.
17 mai. Gradchatz. – Troupe, tués : **GUIBAUD**, caporal ; **FOURREAU**, **BUISSON**, **BAUDOUIN**, carabiniers ; **MASSON**, **MAISSIN**, **ALLEGRET**, **REVOI**, **LOMMAGE**, **FURTON**, **TERRADE**, **LUMINIER**, chasseurs.
18 mai. Affaire de Tarvis. – Troupe, tués : **ODIER**, **BELLE, ROUVET, MICHEILLOT, LOCHAID, VIAL, CONCARD, VANDROMME.**
21 mai. Goespich. – Officier blessé : **LESGUILLOU**, lieutenant.
Troupe, tués : **SURET**, **GUILLOT**, **BOUGRAUD**, **MUGUET** ; 6 blessés.
25 mai. Affaire d'Ottochatz. – Troupe, tués : **DALLIER, VIGNAT, TRAYNARD**, chasseurs ; 2 blessés.
26 mai. Affaire de Berlock (Dalmatie). – Officier blessé : **MARQUIS**, sous-lieutenant.
6 juillet. Wagram. – Officiers tués : **LHUILLIER, LECOMTE, LELARGE, MOUCHERANT**, capitaines ; **MAFFRE**, sous-lieutenant.
Officiers blessés : **LATOUR** et **BOIS**, chefs de bataillon ; **CAQUELARD, SIEGMUND**, **DESCHAMPS**, capitaines ; **DESTOUCHES, LEBAILLI, VERREULX**, lieutenants ; **FERREROL, VAUJANI**, sous-lieutenants.
Troupe, tués : **DEYNE, RICAUT, LERAT**, sergents-majors ; **REVON, PAGET, ACHARD, CHENAVIEZ, MEILIONE, PAILLOUX, PETIT, NABULEAU, DUMAREAU, LASSIGNOL, DESLIARD, DAUVERGNE, TOURNADE, JOURDHUY, VERDUN BERNARD, BRUN, MONTBARD,** chasseurs ; 34 blessés.
8 juillet. – Troupe, tués : **BINET**, sergent-major ; **BIZON**, chasseur.
10 juillet. Znaïm. – Officier tué : **PLIQUE**, lieutenant.
Officiers blessés : **LEROY**, **DESBORDES, GOURIEZ**, lieutenants ; **PERRAUD**, sous-lieutenant.
Troupes, tués : **LAFONT** ; sergent-major ; **MILLET**, sergent ; **FROUILLET, BERTHIER,** caporaux ; **DANTELLE, GRAS, FRANCILLON, PERROT, TASSINT, VIALET, SALAMOND, PAMLIER, PERRONAUD, MENNET, ARBOUSE, MEYNIER, GAUTIER, GIROND, AUDONARD, ALBERT**, chasseurs ; 23 blessés.
25 juillet. Zara. – Officier blessé : **GENIN**, sous-lieutenant.
Troupe, tué : 1 chasseur.

1810

29 septembre. Près de Mont-Louis. – Officier blessé : **FORVILLE**, sous-lieutenant.
Troupe, tués : **ANEBERTE, VIALA, FRANC, BILLARD, CORSET**.

1811

3 mai. Figuières (Catalogne). – Officier blessé : **BRICE**, sous-lieutenant.
Troupe, tués : **MAUREL**, **MARTIN**, chasseurs.
29 juillet. - Officier blessé : **VERREULX**, lieutenant.

Archives Nationales

1812

25 juillet. Ostrowno. – Officier tué : **RAYNAUD**, capitaine, **CAMBERNON, WALLE, LACOMME, MURRE**, lieutenants.
Officiers blessés : **SERRANT**, colonel : **AYME**, **PIERRET**, lieutenants.
Troupe, tué : **BESSON**, chasseur ; 5 blessés.
26 juillet. Ostrowno. – Officiers tués : **AUCLER**, capitaine ; **REPIQUET**, lieutenant.
Officiers blessés : **LESGUILLEM**, **GRANGIER, DROUEL, DAUVERGNE**, capitaines ; **MARQUIS**, sous-lieutenant.
24 octobre. Malojaroslawetz. – Officiers tués : **VIRION**, capitaine, **PETREMEN**, lieutenant ; **REY**, sous-lieutenant.
Officiers blessés : **CAMOIN, SERVIN, DESSAINE**, capitaines ; **BOE**, lieutenant ; **MALET**, **PERROUD, ROUCHON**, sous-lieutenants.
16 novembre. Krasnoé. – Officier tué : **REMOULEUX, SIEURAC**, lieutenants.
Officiers blessés : **RICART**, colonel ; **MATIGNON**, lieutenant ; **ROUCHON, LEFEBVRE**, sous-lieutenants.
28 novembre. Passage de la Bérézina. – Officier blessé ; **HENRY**, sous-lieutenant.

1813

7 mai. Glogau. – Officier blessé : **MARION**, sous-lieutenant.
Tués dans la poursuite après la bataille de Bautzen. 25 mai : **LABEYS**, chasseur ; 26 mai : **DAYDE**, chasseur.
26 et 27 août. Bataille de Dresde. – Officiers blessés : **GAGNON, RICARD, CAMOIN**, capitaines ; **PERROUD**, lieutenant ; **HENRY**, sous-lieutenant.
Troupe, tués : **DANTONY, LEHRM ; MOULINJEUNE, MICHAUT, ALENE, CAIRET, VITTE, BUGIER, BEAUMONT**, chasseurs.
6 septembre. Yuterbock. – Officiers tués : **SEVESTRE**, **TRISTAN** de L'HERMITE, capitaines.
Officiers blessés : **VOILARD**, chef de bataillon ; **MAYER, COURTOIS, DELAFORET**, **LAFORET,** capitaines ; **LACROIX**, sous aide-major ; **LEBAILLI, RICART**, lieutenants ; **LAMBERT, POLICAUT**, sous-lieutenants.
Troupe tués : **DEVICE,** sergent-major ; **LAUDRU, FIE, IMBERT, ROZIE,** sergents ; **MORIN,** caporal ; **FERREOL, THEALAIRE, VIGNO, BERGOGNE, BERNARDON, FERRIERE, ANDRIEUX, MICHALAT, GAND, CAZENEUVE, ETCHEBUS, MOUGIN, MARCHAL, GAILLARD, THOUVENEL, CHAMBRE, BICHET, THOUVENOT, ROUART, BENCHARD, LAURENT, FARON, LOUISON, MARTIN, FERRIZE, THOUVENIN, ROYER, RONCENET, GINDE, PERONCINI, LAJJONCHERE, CONFENON, MARCADIER, NIVET, JOLET, DARNAULT, JOURDAIN, CHAMPION, BATAILLE, LABERTONNIERE, PIED, BERTON, RENAUD, ROUILLON, DUCHATEL, TRAVASINO, CAPUSOTTI, RUSTICHELLI, GASTAL, RIGAUD, DUCLAUX, LARCHEVEQUE, VIOLA, TERNOIR**, chasseurs.
8 septembre. Pirna. – Officiers blessés : **JOYE**, lieutenant ; **PELET**, sous-lieutenant.
Troupe, tués : **VERDIER, GAS, POITEVIN**, chasseurs.
12 septembre. Toeplitz. – Officier blessé : **DOYEN**, lieutenant.
17 septembre. Autendorf. – Officiers blessés : **EVRARD**, lieutenant ; **OLLAGNIER**, sous-lieutenant.
Troupe, tués : **CONDON, TINCHON.**
24 septembre. Vartenbourg. – Officier tué : **MAROT**, lieutenant.
3 octobre. Vartenbourg. – Officier tué : **CAUSSE**, sous-lieutenant.
Officiers blessés : **LATOUR**, chef de bataillon ; **COURTOIS, RICARD**, capitaines ; **CHARTON, LAVRUT,** lieutenants.

Troupe, tués : **BOYER, CANTINI**, caporaux ; **DEBAUDRY, MALET, PAULET, GUIVEAU, CASSAN, VALAT, DESNIAU, SAHUT, VERNHET, TANIE, MAURY, DELACELLE, PORTE, SICARD.**
16 octobre. Leipzig. Officiers tués : **LAPIQUE, VINOIS**, capitaines ; **RAMPAL**, lieutenant ; **VIAL, LANCON, VIEILLE,** sous-lieutenants.
Officiers blessés : **RICARD**, colonel ; **FABRE, FAVIER, CHARTON, GAGNON, JACOMET,** capitaines ; **DUCLOS, VERREULX**, **BRICE, CRETE, BLONDEL**, lieutenants ; **POLICAUT, PREVEL, VAUJANI, DOUSSEAU, VOGT**, sous-lieutenants.
Troupe, tués : **BLANC, SERGENT ; ROUGES, LEPREUX**, sergents-majors **; REBOUL, LAMOUILLE, PARENE, BOREL, RAVEL, SABATIER, FOURQUIER, LANTA, CAMPS, BLANC, PASTORELLY, BOURGEOIS, JOLY, VASTIER**, fourrier, **SAINT-LONG**, chasseurs, **CLEMENT, FOURRIER, LAGARDE, MAUGENOT, DUCHENE, BOURDOT, REBUSIONE**, chasseurs, **DEBLOUX, CAPORAL, ALIX, LACOSTE, HANSOT,** chasseurs, **AUBERT**, fourrier, **FONTANEL, MALBET, LAMOTHE, JOURDOIRE, BOYER, ROUGIE, LACOMBE, AUCLAIR, BOUCHETARD, RABE, AMAT, BAILLE**, chasseurs, 10 blessés.
18 octobre. – **DUBOIS**, tambour.
31 octobre. Hanau. – Officiers blessés : **SIX**, **DUCLOS**, lieutenants ; **DOUSSEAU, VOGT,** sous-lieutenants.
Troupe, tués : **MALET**, sergent ; **MARTIAL, BONNET, LAPLAIZE**, chasseurs.
9 novembre. – Tué : **ESPERAT**, chasseur.

1814

15 février. Champarellan. – Officier blessé : **BARTHELEMY**, lieutenant.
24 février. Près d'Annecy. Officier blessé : **PREVEL**, sous-lieutenant.
Troupes, tués : **SIMONNET**, **ASTESANO**, chasseurs.
27 février. Canonge-Léman. – Officier blessés ; **ALBERT**, sous-lieutenant.
25 mars. Annecy. – Officier tué : **DANTRAS**, capitaine.
Officiers blessés : **SAVOYE**, chef de bataillon ; **RICART**, capitaine, **CHARVET**, lieutenant.
Troupe, tué : **VIGNON**, chasseur.
10 avril. Montmeillan. – 1 blessé.

1815

19 juin. Près de Wavres. – Officiers tués : **MAYLIEU**, **DUVIVIER**, capitaines.
Officiers blessés : **BESNARD**, capitaine ; **QUILLEBON**, **FOURNIEL**, lieutenants ; **ESCUDIER**, sous-lieutenant.
Troupe tués : **PAJOT**, caporal ; **BLUNHEMCAS**, **GRANDGER**, **ROBERT**, voltigeurs ; **AUGEY**, sergent ; **DEVONTON**, caporal ; **BOULLET**, **CASTEX**, **MOULARD**, **COURTIENNE**, sergents, **BURNET**, **RIVIERE**, **DUCASSE**.
20 juin. En Vendée. – officier blessé : **HENRY**, sous-lieutenant.
Troupe, tués : **BILLIOTE**, **BERGER**, **CASTILLON**, voltigeurs ; **PERRE**, **DESABRE**, chasseurs.

8^{e} LEGER

28 juillet 1823. Combat de Campillo de Arenas. – Officier blessés : **LEVAVASSEUR**, colonel.
22 mai 1819. En Kabylie. – Officiers blessés : **HENRY**, **CUTTER**, sous-lieutenants, blessés chez les Bétrona.
14 octobre 1851. En Kabylie. – Troupe, tué **SAINTIN**, sergent-major.

Ancestramil

83e REGIMENT D'INFANTERIE

8 août 1870. A Oches. – Officier blessé : **PUYAU**, capitaine adjudant-major.
1er septembre 1870. A Sedan, porte Balan. – Officier tué : **CHEVILLOT**, capitaine.

3e REGIMENT DE VOLTIGEURS DE LA GARDE

4 juin 1859. Bataille de Magenta. – Officiers blessés : **CERCELET**, capitaine adjudant-major ; **AUBERT**, médecin-major.
24 juin 1859. Bataille de Solferino. – Officiers blessés : **CONNET**, **LENTE**, capitaines. (Ce dernier meurt des suites de sa blessure.)
16 août 1870. Rezonville. – Officiers blessés : **ROVEDA**, capitaine ; **MAILLARD**, sous-lieutenant.
7 octobre. Combat de Saint-Remy et des Tapes. – Officiers tués : **BASTIDE**, **JOLYOT**, capitaines. Officiers blessés : **THEVENET**, **BOHARD**, **CHEVALIER**, capitaines ; **LETAILLEUR**, **VOISIN**, **WATELIER**, **SANTIAGGI**, lieutenants ; **BOUR**, **RIVET**, **DANGLA**, **LANG**, sous-lieutenants. (Ce dernier meurt des suites de sa blessure.)

****

Ancestrami